
U d'/of OTTAWA
39003002008844

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/histoiredethod00fl

BIBLIOTHÈQUE

DE LA

JEUNESSE CHRÉTIENNE

APPROUVÉE

PAR Mgr L'ARCHEVÊQUE DE TOURS

—

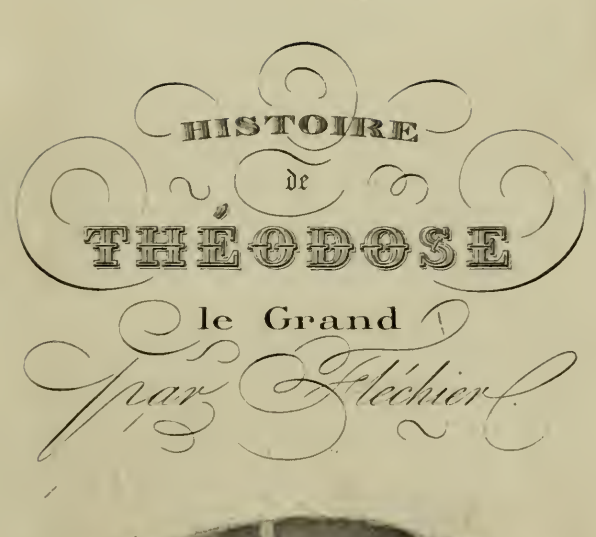
3e SÉRIE IN-12

PROPRIÉTÉ DES ÉDITEURS



I. Gordet del. Th. Ruhierre sc.

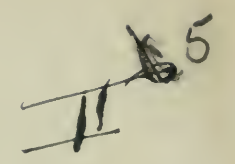
Theodose fit son entree dans Rome avec toute la magnificence que meritaient les grandes actions qu'il avait faites





C'est à vous à ordonner ce que je dois faire

TOURS
Ad Mame & Cie
IMPRIMEURS-LIBRAIRES



HISTOIRE

DE

THÉODOSE LE GRAND

PAR

FLÉCHIER

—

NOUVELLE ÉDITION

REVUE



TOURS

ALFRED MAME ET FILS, EDITEURS

M.DCCC LXXII

BIBLIOTHECA
Ottaviensis

DG
330
.F54
1872

HISTOIRE

DE

THÉODOSE



LIVRE I

La naissance et l'éducation de Théodose. Changements arrivés dans l'empire. Élection de Valentinien. Association de Valens à l'empire. État de l'empire. État de la religion. L'Angleterre est ravagée par les barbares. Théodose le père y est envoyé, y mène son fils, défait les ennemis. Théodose le fils se signale en cette guerre. Théodose le père découvre une conjuration. Révolte de Firme dans l'Afrique. Théodose le père est envoyé en Afrique avec son fils contre les rebelles. Il défait les rebelles en deux batailles. Il fait un traité avec Firme. Il rétablit la ville de Césarée. Il fait punir les déserteurs. Il se trouve engagé dans les montagnes. Il se tire heureusement du danger où il était. Théodose le fils est envoyé à la cour. Valentinien associe son fils Gratien à l'empire. Expédition de Valentinien contre les Allemands. Théodose le fils a ordre de le suivre. Irruption des Quades, et le sujet. Théodose le fils est fait gouverneur de Mœsie. Théodose le père poursuit Firme. Il déclare la guerre aux Isafliens. Igmazen, leur roi, demande la paix à Théodose. Prison de Firme, sa mort : fin des guerres d'Afrique. Théodose fait la paix avec les Isafliens. Expédition de l'empereur Valentinien contre les Quades. Mort de Valentinien. La part qu'eut Valentinien à l'élection de saint Ambroise. Valentinien le jeune est fait empereur. Cause de la disgrâce de Théodose. Entreprise contre l'empereur Valens. Théodose est arrêté et condamné à mort. Valens fait mourir plusieurs personnes dont le nom commence par Théod. Sujet de jalousie contre Théodose le père. Il est condamné à mort. Exil de Théodose le fils. Retraite de Théodose en Espagne. Origine, progrès, division et religion des Goths. Irruption des Huns. Goths chassés par les Huns. Les Goths demandent retraite dans la Thrace; ils sont reçus par Lupicien; ils se révoltent et vainquent Lupicien. Siége d'Andrinople. Valens persécute les catholiques. Guerre des Sarrasins contre les Romains. Les Perses déclarent la guerre. Valens demande du secours à Gratien, et conclut la paix avec les Sarrasins et les Perses. Nouvelle du combat et de la retraite de Trajan

et de Ricomer. Gratien marche au secours de son oncle. Célèbre victoire de Gratien sur les Allemands. Généreuse réponse de Trajan. Valens arrive à Constantinople; on murmure contre lui; il part. Prudence de Fritigerne, roi des Goths. Valens marche à l'ennemi; Fritigerne fait de nouvelles propositions. Le combat s'engage; déroute de l'aile droite des Romains. L'aile gauche se défend vaillamment. Entière défaite des Romains. Valens se sauve; il est blessé et brûlé vif dans une maison. Grande perte des Romains; Gratien s'arrête dans Sirmium. Réflexion de Gratien. Rétablissement des évêques exilés. Gratien rappelle Théodose. Occupations de Théodose durant son exil. Goths battus par les Sarrasins devant Constantinople. Saint Ascole défend Thessalonique par ses prières. Horrible massacre des Goths en Orient. Théodose arrive à Sirmium; il défait les Goths. Songe de Théodose. Gratien est résolu à choisir un collègue. Théodose destiné à l'empire. Ausone est fait consul. Victoire de Théodose reconnue.

L'empire commençait à déchoir de cet état de grandeur et de puissance où Constantin l'avait mis par sa piété et ses armes victorieuses. Constantius et Constans, deux de ses fils, gouvernaient, l'un l'Orient, l'autre l'Occident; mais comme ils n'avaient pas les grandes qualités de leur père, ils n'étaient ni aimés de leurs sujets, ni craints de leurs ennemis comme lui, et ils avaient peine à soutenir une partie du fardeau qu'il avait porté lui seul avec tant de gloire.

Ce fut vers la neuvième année de leur règne que naquit Théodose à Italique, petite ville d'Espagne, sur les bords du fleuve Bétis. Il était d'une maison très-noble, et descendait de la race de Trajan, à qui il fut toujours bien aise de ressembler. Son père se nommait Théodose, et sa mère Termancie, doués l'un et l'autre de toutes les vertus qui convenaient à leur sexe. Il fit d'abord paraître un beau naturel, et il fut élevé avec beaucoup de soin. On lui donna pour précepteur Anatole, homme savant, qui méprisait les richesses, mais qui n'oubliait rien pour s'avancer dans les honneurs.

Ce philosophe lui enseigna les premiers principes des sciences humaines; et prévoyant qu'on lui enlèverait

bientôt son disciple pour le mener à la guerre, il se hâta de lui former l'esprit, et le rendit en peu de temps capable de juger du mérite et des ouvrages des gens de lettres. Il s'appliqua surtout à lui inspirer des sentiments honnêtes et généreux, en lui marquant dans l'histoire les exemples qu'il devait suivre, et lui donna ces premières impressions d'honneur et de probité qui réglèrent depuis toutes les actions de sa vie. A peine Théodose fut-il sorti de l'enfance, que son père, qui, par sa valeur et par sa prudence, était parvenu aux principaux emplois de la guerre, résolut de l'emmener avec lui à la première expédition qu'on entreprendrait contre les barbares.

Cependant l'empire en peu de temps avait changé plusieurs fois de face. Constans avait péri misérablement par la trahison du tyran Magnence. Constantius son frère était mort dans la Cilicie, ennuyé du mauvais succès des guerres qu'il avait mal soutenues contre les Perses. Julien son successeur, s'étant engagé inconsidérément à la conquête de la Perse, y avait été tué dans un combat; et Jovien, prince vaillant et religieux, après avoir régné huit mois, venait de mourir subitement dans son lit, étouffé par la vapeur du charbon qu'on avait allumé dans sa chambre pour la sécher.

Les troupes qui étaient alors dans la Bithynie s'avancèrent jusqu'à Nicée; et, sans donner le loisir aux prétendants de faire leurs brigues, l'armée s'assembla pour élire un nouvel empereur. Valentinien fut proposé; et, quoiqu'il fût absent, et qu'on eût sujet de craindre son humeur austère et inflexible, il fut élu tout d'une voix. Il était né à Cibale en Pannonie. Gratien, son père, s'était élevé par sa vertu au-dessus de sa naissance, et de simple soldat était devenu général des armées romaines. On raconte qu'il était si fort, que cinq hommes ne lui pouvaient arracher des mains une corde qu'il tenait serrée, et que ce fut par là qu'il se fit connaître

aux empereurs. Quoi qu'il en soit, il tomba aussi promptement qu'il s'était élevé; et le même Constantius qui l'avait comblé de biens et d'honneurs, l'en dépouilla, irrité de ce qu'il avait reçu dans sa maison le tyran Magnence.

Valentinien, ayant trouvé la fortune de son père ruinée, fut obligé de travailler lui-même à la sienne. Il passa par tous les degrés de la milice, et s'acquitta des emplois qu'il eut avec tant de cœur et tant de sagesse, que les gens de guerre le voyaient prospérer sans envie, et avaient accoutumé de dire de lui qu'il méritait beaucoup plus qu'on ne lui donnait. Jovien l'avait fait capitaine de la seconde compagnie de ses gardes, et l'avait laissé à Ancyre, capitale de la Galatie, pour y commander.

Ce fut là qu'on lui députa, pour lui donner avis de son élection. Il partit incontinent, et se rendit à l'armée le vingt-quatre février. Il ne voulut point paraître le lendemain, parce que c'était le jour du bissexte, qu'une ancienne superstition faisait passer pour malheureux parmi les Romains. Le jour d'après, l'armée s'étant assemblée dès le matin, il vint dans le camp, et fut conduit en cérémonie au tribunal qu'on lui avait dressé. On lui donna la pourpre et la couronne, et on le proclama empereur dans les formes accoutumées. Après qu'il eut joui quelque temps du plaisir des acclamations militaires, il voulut haranguer l'armée; mais à peine eut-il ouvert la bouche, qu'il s'éleva un grand bruit parmi les troupes. Soit que ce fût une cabale de quelques officiers mécontents, soit que ce ne fût qu'un caprice des soldats, on criait de toutes parts qu'il fallait lui nommer un collègue. Il semblait qu'on se repentît du choix qu'on venait de faire, ou qu'on voulût imposer des lois à celui qu'on venait de choisir pour maître.

Valentinien entendit ce tumulte sans s'émouvoir; et regardant d'un côté et d'autre, avec un air sévère et

menaçant, il fit signe de la main qu'il voulait parler. Dès qu'on eut fait silence, il se tourna vers ceux qui lui avaient paru les plus échauffés ; et, après les avoir traités de mutins et de séditieux : « Compagnons, leur dit-il, « il dépendait de vous de me donner l'empire ; mais « depuis que je l'ai reçu, c'est à moi de juger des be- « soins de l'État ; et c'est vous à m'obéir. » Il prononça ces paroles avec tant d'assurance, que tout le monde se tut et demeura dans le respect. Alors, se radoucissant un peu, il remercia l'armée de l'honneur qu'elle lui avait fait ; et l'assura qu'il se choisirait un collègue quand il en serait temps ; mais qu'il ne voulait rien précipiter dans une affaire de cette importance. Il descendit de son tribunal entouré d'aigles et de drapeaux, et traversa le camp, marchant fièrement au milieu d'une troupe d'officiers qui se rangeaient autour de lui pour lui faire leur cour.

Quelques jours après, soit qu'il s'accommodât à la nécessité des affaires, ou qu'il eût résolu de satisfaire les troupes, soit qu'il voulût adroitement faire agréer le dessein qu'il avait d'associer son frère Valens à l'empire, il assembla les chefs de l'armée, et leur demanda conseil sur le choix qu'il avait à faire. Degalaïfe, général de la cavalerie, lui répondit avec liberté : « Si vous n'aimez « que votre famille, Seigneur, vous avez un frère ; si « vous aimez l'État, choisissez quelqu'un qui soit ca- « pable de le gouverner avec vous. » L'empereur fut piqué de cette réponse ; mais il dissimula son déplaisir, et résolut de faire lui-même par autorité ce que les gens de guerre auraient eu peine de faire par complaisance.

Il partit donc de Nicée en diligence, et se rendit le premier jour de Mars à Nicomédie, où il fit Valens grand écuyer et général des armées de l'empire. Il l'élevait à ces dignités, afin de le disposer insensiblement à monter à une plus grande. Mais étant arrivé à Constantinople, il ne garda plus aucune mesure. Il mena son

frère dans un faubourg de la ville; et, sans se mettre en peine ni du consentement de l'armée, ni des formes de l'élection, il le fit proclamer Auguste sans l'avoir auparavant déclaré César, ce qui ne s'était pas encore pratiqué. Il lui mit le diadème sur le front, et le revêtit des habits impériaux; et, pour achever la cérémonie, il le ramena avec lui dans un même char. Valens n'avait aucune qualité qui pût lui attirer l'estime ou l'amitié des peuples. Car outre qu'il avait le teint noir, les yeux égarés, et quelque chose de rustique et de rebutant en toute sa personne, c'était un esprit déréglé, qui joignait à une grande présomption une extrême ignorance. Aussi son élection ne fut approuvée que parce qu'on n'osait s'y opposer. Valentinien lui-même ne lui dissimulait pas ses défauts, et le tenait dans une si grande dépendance, qu'on eût dit qu'il l'avait fait son lieutenant, et non pas son collègue.

L'empire était alors dans un état déplorable : il semblait que toutes les nations barbares s'étaient liguées ensemble pour ravager en même temps toutes les provinces de leur voisinage. Les Allemands faisaient du dégât dans les Gaules. Les Sarmates et les Quades étaient entrés dans la Pannonie. Les Pictes et les Saxons troublaient le repos de l'Angleterre. Les Maures faisaient des courses dans l'Afrique. Des Goths venaient piller la Thrace jusqu'aux environs de Constantinople. Le roi de Perse renouvelait ses anciennes prétentions sur l'Arménie, et menaçait de rompre la paix qu'il venait de conclure avec les Romains. Il était à craindre que ces désordres ne continuassent sous deux empereurs, dont l'un n'avait pas assez de douceur pour gagner les peuples, l'autre n'avait ni assez d'habileté, ni assez de résolution pour venir à bout de ses ennemis.

Les affaires de la religion étaient aussi embrouillées que celles de l'empire. Le règne de Constantius avait été un temps de persécution continuelle contre l'Église. Ce

prince n'avait rien épargné pour abolir la foi du concile de Nicée, et pour établir l'hérésie d'Arius. Julien ne s'était pas contenté de persécuter l'Église, il avait fait tous ses efforts pour la détruire; et après avoir solennellement abjuré la foi de Jésus-Christ, dans laquelle il avait vécu près de vingt ans, il avait entrepris de relever les faux dieux, et de renouveler les superstitions païennes. Jovien, son successeur, voulant remédier à tous ces désordres, protesta aux gens de guerre qui l'élisaient empereur, qu'il ne pouvait accepter l'empire qu'à condition qu'ils seraient tous chrétiens comme lui; et ils s'écrièrent tout d'une voix qu'ils l'étaient, ou qu'ils avaient dessein de l'être. Peu de temps après il rappela les évêques exilés, et favorisa les catholiques, blâmant les autres et les remettant pourtant au jugement de leur conscience, sans vouloir entrer dans le fond des différends ecclésiastiques.

On croyait que Valentinien porterait sa piété plus loin, tant parce qu'il était naturellement ardent, et qu'il allait à ses fins sans beaucoup de ménagement, qu'à cause qu'il avait autrefois confessé la foi de Jésus-Christ avec beaucoup de zèle. La chose était arrivée ainsi. Julien, après son apostasie, allait un jour au temple de la Fortune pour y offrir des sacrifices à son ordinaire. Il était accompagné d'une foule de courtisans, dont la plupart s'accommodaient par politique à la religion du prince. Valentinien marchait derrière lui en qualité de capitaine de ses gardes. Comme ils furent à l'entrée du temple, un des ministres du sacrifice, qui les y attendait, comme pour les purifier, leur jeta de l'eau qui était consacrée aux idoles. L'empereur et ceux de sa suite reçurent avec respect cette cérémonie; mais Valentinien, ayant senti quelques gouttes de cette eau sur sa main gauche et s'apercevant qu'il en était tombé sur ses habits, frappa rudement, en présence de l'empereur, celui qui venait de la lui jeter, puis il

secoua sa main, et déchira la pièce de son manteau qui avait été mouillée. Julien, offensé de l'injure faite à ses dieux et à lui, le chassa de sa cour, et le relégua à Mélitène en Arménie. Son frère Valens l'y suivit, aimant mieux être dégradé des armes et renoncer à sa fortune, que de rien faire qui fût contraire à la foi.

Le souvenir de cette confession si hardie avait fait espérer à plusieurs que les deux frères allaient rétablir hautement la religion. Mais on y fut trompé; car Valentinien fut plus relâché là-dessus qu'on n'avait pensé, et protégea les catholiques sans inquiéter les ariens. Valens, au contraire, s'abandonna tellement aux ariens qu'il opprima les catholiques.

Telle était la disposition de l'empire lorsque les deux empereurs se le partagèrent. Valentinien choisit pour lui les provinces de l'Occident avec toute l'Illyrie, et laissa celles de l'Orient à son frère. Ils vinrent ensemble jusqu'à Naïsse, où ils firent le partage des armées et des principaux officiers qui les commandaient, et se séparèrent enfin à Sirmium, l'un pour se rendre à Milan, l'autre pour retourner à Constantinople.

Valentinien s'appliqua d'abord à reconnaître l'état des provinces les plus exposées à l'insulte des nations barbares. Il passa dans les Gaules et combattit les Allemands, qui s'y étaient jetés avec une grande armée. Après les avoir défaits, il partit d'Amiens pour aller à Trèves. Là il espérait jouir en repos du fruit de sa dernière victoire, lorsqu'il eut avis de divers endroits que toute l'Angleterre était en proie aux ennemis; que les Français et les Saxons y étaient entrés du côté des Gaules; que les Pictes et les Écossais faisaient le dégât jusque dans le cœur du pays; qu'on avait tué le gouverneur, surpris le général de l'armée; et que, si l'on n'y mettait ordre promptement, l'empire allait perdre une de ses plus belles provinces.

Cette nouvelle étonna l'empereur et lui donna de

grandes inquiétudes. Il commanda à Théodose, père de celui dont nous écrivons l'histoire, de passer dans cette île, avec les troupes qui s'étaient avancées de ce côté-là, le jugeant seul capable de remettre en meilleur état une affaire qui paraissait désespérée. Théodose partit en diligence et mena son fils avec lui, pour lui apprendre le métier de la guerre. Il assembla à Boulogne l'armée qu'on lui avait destinée ; et passant la mer avec une confiance qui semblait répondre de l'événement, il s'avança vers Londres, et chercha les ennemis pour les combattre. Il défit plusieurs de leurs partis, qu'il trouva errants dans la campagne. Il leur enleva les hommes, le bétail, et tout le reste du butin qu'ils entraînaient, et fit publier, dans tous les lieux d'alentour, que chacun vînt reconnaître et reprendre ce qui lui appartenait, ne réservant qu'une petite partie du butin pour les soldats qui avaient eu le plus de fatigue. Son principal soin fut toujours de soulager le peuple ; et les premières instructions qu'il donna à son fils furent des exemples d'humanité et de justice, vertus nécessaires, mais presque inconnues aux gens de guerre. Après ces premiers succès, il entra dans Londres, et rassura cette ville, qui le reconnaissait déjà pour son libérateur.

Théodose se montra digne fils de ce grand capitaine, et donna dans ces premières occasions des marques de ce qu'il devait être un jour. Maxime, Anglais de nation, qui se vantait d'être descendu de la race de Constantin, servait en même temps dans la même armée. Ces deux jeunes hommes, qui devaient un jour disputer entre eux l'empire du monde, se connurent et se signalèrent à l'envi l'un de l'autre durant cette expédition. Ils étaient presque de même âge, ils avaient également de l'esprit, du courage, et une grande passion de s'avancer par la voie des armes; mais ils étaient bien différents de mœurs. Théodose était franc, honnête, généreux;

Maxime était artificieux, brutal, jaloux du mérite et de la réputation d'autrui. L'un était brave par vertu, l'autre l'était par férocité ; l'un ne prétendait qu'à la gloire de servir les empereurs, l'autre aurait bien voulu se mettre en leur place.

Théodose retourna à la cour de Valentinien, et lui présenta son fils, qui avait été le compagnon de ses travaux. Ce fut là que ce jeune seigneur se fit connaître au prince Gratien, qui, tout enfant qu'il était, avait déjà beaucoup d'inclination pour la vertu et pour le mérite.

La joie qu'on avait de l'heureux succès des affaires d'Angleterre fut bientôt troublée par la nouvelle qu'on reçut du soulèvement d'une partie de l'Afrique. Firme, un des principaux seigneurs du pays, était le chef de la révolte. On l'accusait d'avoir fait assassiner un de ses frères. Romain, gouverneur de la province, avait entrepris de le perdre ; lui se soutenait par ses amis et par son crédit. Ils écrivirent à la cour, l'un ses accusations et ses plaintes, l'autre ses justifications. Firme apprit qu'on avait supprimé ses lettres à la cour ; qu'on avait fait valoir celles de son ennemi ; que les ministres étaient gagnés et que le prince était prévenu. Comme il se vit sur le point d'être opprimé, il eut recours aux armes. Il souleva les peuples lassés des violences et des voleries de leur gouverneur, prit le diadème et se fit proclamer roi. Il se mit d'abord en campagne, ravageant tout ce qui lui résistait, surprit la ville de Césarée, qu'il abandonna à ses troupes pour la mettre à feu et à sang, et grossit son armée d'un grand nombre de Maures, qui vinrent en foule se ranger auprès de lui. Théodose eut ordre de partir incontinent avec son fils, et d'aller s'opposer à ces rebelles. Il s'embarqua avec les troupes qu'on lui avait données, et descendit sur la côte d'Afrique. Là, ayant rencontré le gouverneur de la province, il apprit de lui l'état des affaires ; et, après lui avoir doucement reproché les troubles qu'il avait cau-

sés, il l'envoya pour mettre ordre à la sûreté des places, et pour visiter les garnisons. Cependant il s'avança jusqu'à la ville de Sitifi, d'où il manda à Firme qu'il eût à poser les armes, et à se remettre à son devoir, et qu'il choisît ou de la paix ou de la guerre. Attendant sa résolution, il pensait aux moyens de ménager ses troupes, qui n'étaient pas accoutumées aux chaleurs de ces climats, et de prévenir le tyran, qui n'était pas moins à craindre par ses artifices que par ses forces.

Firme fut d'abord incertain du parti qu'il avait à prendre. Peu de temps après, il envoya des députés à Théodose, pour lui représenter qu'il avait pris les armes par nécessité, et non pas par ambition; qu'il n'en voulait point à l'empire, mais à un ennemi particulier qui abusait de l'autorité de l'empereur; qu'il n'avait pas prétendu se révolter, mais se défendre, qu'on lui fît justice, et qu'on lui sauvât au moins la vie, et qu'il abandonnait ses ressentiments et congédiait son armée. Théodose promit de lui faire grâce, s'il revenait de bonne foi, et lui ordonna d'envoyer des otages. Cependant il visita la côte, fit assembler ses légions, y joignit quelques troupes du pays, et commanda à tous les officiers de faire observer une exacte discipline, disant *que les soldats romains ne devaient vivre qu'aux dépens de leurs ennemis, et qu'ils ne valaient pas mieux que des rebelles quand ils incommodaient les citoyens;* ce qui lui attira l'amitié des peuples. Firme était d'une famille nombreuse et puissante par les terres qu'elle possédait, et par l'alliance qu'elle avait avec les principaux seigneurs d'entre les Maures. Mascizel et Mazuca, ses frères, marchaient avec deux grands corps d'armée; et Cyria, sa sœur, dame de grand courage, les assistait d'hommes et d'argent, et soulevait par des intrigues toute la Mauritanie.

Théodose, prévoyant qu'il serait difficile de résister à tant de forces s'il leur donnait le temps de se joindre,

s'avança à grandes journées vers Mascizel, et lui présenta la bataille. Les Maures l'acceptèrent et soutinrent d'abord vigoureusement la première charge des légions ; mais enfin ils furent rompus : l'avant-garde fut taillée en pièces, et le reste se sauva en désordre. Théodose se rendit maître de la campagne, et prit quelques places importantes pour sa sûreté, où il fit faire de grandes provisions de vivres ; et comme il allait entrer plus avant dans le pays, il eut avis que Mascizel revenait sur ses pas avec les Maures qu'il avait ralliés, et des troupes fraîches qu'il avait reçues. Il le joignit en peu de temps, le combattit, mit toute son armée en déroute et le pressa si vivement, qu'à peine lui laissa-t-il le temps de se sauver lui-même.

Les rebelles furent étonnés de la perte de ces deux batailles ; et Firme, ne sachant à qui s'adresser, eut recours à quelques évêques, qu'il supplia d'aller voir Théodose, et d'obtenir de lui le pardon de sa révolte à quelque condition que ce fût. Ces députés furent reçus avec honneur ; et sur la réponse favorable qu'ils rapportèrent, Firme partit lui-même avec peu d'escorte, et se rendit au camp de Théodose, où ce général l'attendait hors de sa tente.

Firme descendit de cheval dès qu'il aperçut Théodose ; et, s'approchant de lui avec un profond respect, se prosterna à ses pieds jusqu'à terre, et lui demanda pardon de son crime, les larmes aux yeux, accusant tantôt sa témérité, tantôt son malheur, avec toutes les marques d'un véritable repentir. Théodose reçut froidement ses soumissions, et, après une longue conférence qu'ils eurent ensemble, l'accommodement fut conclu. Les conditions furent que Firme fournirait des vivres pour l'armée ; qu'il laisserait quelques-uns de ses parents pour otages ; qu'il remettrait en liberté tous les prisonniers qu'il avait faits depuis les troubles ; qu'il renverrait dans la ville d'Icosium les enseignes romaines, et tout ce qu'il

avait pris sur les sujets de l'empire ; qu'après cela il licencierait ses troupes et rentrerait en grâce auprès de l'empereur.

Firme s'en retourna fort satisfait, et accomplit en moins de deux jours la plus grande partie du traité. Théodose, voyant de si belles dispositions à la paix, marcha du côté de Césarée pour réparer les ruines de cette ville, qui avait été brûlée dès le commencement des guerres. Il reçut en chemin une députation des Maziques, peuple africain, qui s'étaient ligués mal à propos avec les rebelles, et qui demandaient pardon de leur trahison ; mais il ne leur répondit autre chose, sinon qu'*il savait pardonner à des ennemis, mais qu'il ne pouvait souffrir des traîtres ;* et les renvoya, en les menaçant qu'il irait bientôt à eux pour les châtier. Il venait de sortir de Césarée, où il avait laissé la première et la seconde légion pour travailler aux fortifications de la place, lorsqu'on vint l'avertir que Firme n'avait fait que cacher sa perfidie sous des apparences de paix et de soumission ; qu'il débauchait par promesses et par argent les troupes mêmes de l'empire ; qu'un escadron d'archers s'était jeté dans son parti, et qu'un tribun avait eu l'insolence de mettre son collier en forme de diadème sur la tête de ce rebelle.

Théodose résolut d'user de toutes les rigueurs de la guerre contre les traîtres. Il marcha avec une diligence incroyable vers Tagavie, où il surprit une partie des archers révoltés, qu'il livra à la vengeance des soldats, afin de leur apprendre à craindre eux-mêmes la justice qu'il leur ferait exercer contre les coupables. On fit mourir le tribun, après lui avoir fait couper le poing ; les autres officiers furent décapités, et tout le reste fut puni comme il le méritait. Ce général irrité assiégea, peu de jours après, une forteresse où les Maures les plus séditieux s'étaient retirés. Il la prit d'assaut, passa toute la garnison au fil de l'épée, et fit raser les murailles jus-

qu'aux fondements. Il tourna promptement du coté de Tanger, où les Maziques s'étaient assemblés; et après les avoir vaincus plusieurs fois, il leur accorda le pardon qu'il leur avait autrefois refusé.

Enfin, l'ardeur de la guerre l'ayant engagé dans le pays ennemi plus avant qu'il ne pensait, Cyria, sœur de Firme, souleva tout d'un coup toute la province. Tous les peuples se mirent en campagne, comme si le signal eût été donné, et marchèrent contre les Romains. Théodose, qui n'avait alors que peu d'infanterie, avec un corps de trois mille cinq cents chevaux, et qui voyait cette multitude innombrable d'ennemis, fut quelque temps en suspens s'il hasarderait un combat, ou s'il se retirerait. La honte de céder à des ennemis tant de fois vaincus, et la crainte de décréditer les armes de l'empire, le déterminaient à combattre. Mais, après avoir considéré l'état des affaires, il jugea qu'il valait mieux manquer à gagner une bataille, que de perdre le fruit de tant d'autres qu'il avait gagnées. Il se retira, prenant toujours des postes avantageux, de peur de surprise, mais les ennemis le poursuivirent opiniâtrément, lui coupèrent tous les passages, et le réduisirent à la nécessité de s'exposer à un combat inégal pour se sauver.

Le hasard le tira de ce danger; car les Maziques, qu'il venait de vaincre, s'étaient obligés à lui fournir des troupes, et ils les lui envoyaient. Quelques escadrons romains allaient devant eux pour les conduire vers Théodose, sans savoir l'état où il se trouvait alors. Des coureurs maures aperçurent de loin ce secours, et vinrent à toute bride donner l'alarme à leur camp, comme si des armées entières fussent accourues pour dégager ce général. Ceux qui gardaient les passages les abandonnèrent, et Théodose profita du moment, et, gagnant les défilés, alla camper sous la ville de Taves, où il mit son armée à couvert au commencement du mois de février; de là il observa les ennemis et travailla à les désunir

par des négociations secrètes jusqu'à ce qu'il pût les réduire par la force.

Cependant il dépêcha son fils à l'empereur Valentinien, pour lui rendre compte de l'état des troubles de l'Afrique, et pour lui demander de nouvelles troupes, afin de ruiner entièrement le parti des rebelles. Le jeune Théodose fut reçu à la cour avec toute la considération que méritaient les services de son père et les siens. Gratien eut beaucoup de joie de le revoir, et, dès ce temps-là, il conçut pour lui une estime qui fut depuis connue de tout le monde.

C'était un prince qui entrait à peine dans la treizième année de son âge, qui avait déjà beaucoup de discernement et qui faisait de grands progrès dans l'étude des belles-lettres sous Ausone, son précepteur, un des plus beaux esprits de son siècle. Il gagnait l'amitié des peuples par son naturel doux et obligeant ; l'on jugeait dès lors qu'il aurait les bonnes qualités de son père, sans en avoir les défauts. Il avait été déclaré Auguste depuis peu de temps dans une conjoncture assez pressante.

Valentinien était tombé dans une maladie dont on n'espérait pas qu'il dût relever. Chacun lui destinait un successeur selon son caprice, comme si l'empire eût été vacant. L'empereur, étant guéri contre toute apparence, reconnut le danger qu'il avait couru, et résolut, pour rompre toutes ces cabales, d'associer son fils à l'empire. Il sonda les esprits des gens de guerre ; et, comme il fut assuré de leurs intentions, il fit assembler l'armée dans une grande plaine où il se rendit avec toute sa cour. Il monta sur son tribunal, menant par la main son fils, qu'il avait fait venir exprès ; et après qu'il l'eut fait voir aux troupes, il les pria d'agréer la résolution qu'il avait prise de partager l'empire avec lui.

Les soldats, transportés de joie, à l'envi les uns des autres, proclamèrent Gratien Auguste, au bruit des

armes et au son des trompettes. L'empereur, animé par ces acclamations, revêtit son fils des habits impériaux, puis il le baisa, et avec une gravité mêlée de joie et de tendresse : « Vous voilà, mon fils, lui dit-il, re-
« vêtu de la pourpre des empereurs. J'ai bien voulu
« vous faire cette grâce, et nos compagnons que vous
« voyez ici présents y ont consenti. Rendez-vous ca-
« pable de soulager votre père et votre oncle, dont vous
« êtes maintenant le collègue; donnez, s'il le faut,
« votre sang et votre vie pour les peuples que vous gou-
« vernerez : ne croyez rien au-dessous de vous de tout
« ce qui regarde le salut et la gloire de l'empire. Ce
« sont les principaux avis que je puis vous donner ici.
« La plus grande occupation de mon règne sera de vous
« apprendre à régner. » Après cela se tournant du côté des troupes : « Pour vous, dit-il, soutenez l'honneur
« de l'empire par vos armes, continuez à nous assister
« dans nos guerres; et conservez à ce jeune empereur
« que je remets à vos soins et à votre affection une fidé-
« lité inviolable. »

L'armée renouvela ses acclamations, et chacun se pressa pour voir de près cet enfant auguste dont les yeux vifs et brillants, le visage agréable, l'air doux et noble, attiraient l'amitié et l'admiration de tous ceux qui le regardaient. Ce prince, depuis ce temps-là, était les délices des peuples, et ses vertus croissaient avec l'âge.

Valentinien était alors sur le point d'entrer dans l'Allemagne avec une puissante armée pour dompter cette nation farouche et inquiète, qui tenait toujours les frontières de l'empire en alarme. Il prit son fils avec lui, et le mena au delà du Rhin dans le pays ennemi, pour l'accoutumer de bonne heure aux fatigues et aux périls même de la guerre. Il ordonna au jeune Théodose de le suivre, et reconnut en lui tant de valeur et de prudence dans les divers événements de cette guerre, qu'il

le jugea capable de commander en chef les armées, et résolut de l'employer. L'irruption soudaine des Quades lui en fournit bientôt l'occasion, au grand contentement de Gratien, qui s'intéressait déjà beaucoup à la fortune de Théodose.

Les Quades vivaient alors paisiblement sous leur roi dans la Moravie; et comme ils n'avaient aucun dessein d'usurper les terres de leurs voisins, ils croyaient n'avoir pas besoin de garder les leurs. Ç'avait été autrefois un peuple puissant et aguerri; mais il avait dégénéré de sa première valeur, et languissait depuis quelque temps dans une oisiveté qui le rendait presque méprisable. Équitius, chargé de les contenir, s'étant mis en état d'exécuter les ordres de l'empereur, les Quades lui remontrèrent doucement le tort qu'on leur faisait, et envoyèrent des députés à la cour pour s'en plaindre. Équitius, attendant la réponse qu'on rendrait aux députés, fit cesser des travaux commencés sur leur territoire, de peur d'exciter des troubles : mais Maximin, homme cruel et remuant, l'accusa de négligence et de lâcheté, et se chargea de la commission. Il alla sur les lieux, et se mit à faire construire les forts qu'on avait commencés, sans demander aux barbares leur consentement, qu'ils eussent sans doute donné, plutôt que de s'attirer la guerre. Gabinius leur roi l'alla trouver, et lui représenta modestement que c'était une insulte qu'on leur faisait sans raison; qu'il était juste de laisser vivre en repos des gens paisibles, qui ne troublaient pas celui des autres.

Maximin fit semblant d'être touché des raisons de ce prince, et, pour marque d'amitié, le convia avec quelques-uns de sa suite à un grand festin, où il le fit assassiner inhumainement. Ces peuples, après avoir pleuré quelque temps la mort de leur roi, prirent les armes pour la venger. Le désespoir leur donna du courage; et les Sarmates s'étant joints à eux, ils passèrent ensemble

le Danube, et se répandirent dans la campagne, brûlant les villages et ravageant tout ce qu'ils rencontraient en leur chemin. La princesse Constantie, fille de l'empereur Constantius, qui avait été accordée à Gratien, venait alors de la cour d'Orient à celle d'Occident, et prenait un peu de repos dans une maison de campagne. Son train fut pillé, quelques-uns de ses gens furent pris; elle allait tomber elle-même entre les mains de ces barbares, si Messala, qui avait été envoyé pour la recevoir, ne l'eût mise promptement dans un chariot de rencontre, et ne l'eût menée à toute bride dans Sirmium. Probe, préfet du prétoire, homme timide et peu accoutumé à la guerre, était dans la ville, et faisait préparer ses chevaux pour s'enfuir pendant la nuit. On tâcha de lui faire entendre que le danger n'était pas si grand qu'il pensait; que sa fuite abattrait le courage des citoyens, et qu'il répondrait de tous les accidents qui pouvaient arriver à la princesse. Enfin il se remit un peu de sa frayeur et donna ordre qu'on réparât promptement les fortifications, et qu'on fît venir quelques compagnies d'archers des garnisons voisines, pour défendre la place en cas de siége.

Les ennemis se contentèrent de tenir la campagne. On envoya contra eux deux des meilleures légions de l'empire, qui les auraient sans doute défaits; mais elles se brouillèrent sur des prétentions et des disputes de préséance; et les Sarmates les ayant forcées séparément dans leurs quartiers, les taillèrent en pièces l'une après l'autre. Le jeune Théodose fut envoyé pour arrêter le cours de ces désordres; et, afin qu'il pût agir avec plus d'autorité, on lui donna le gouvernement de la Mœsie, et le commandement des troupes de cette province.

Il partit incontinent; et, après avoir reconnu l'état des affaires, il assembla un corps d'armée considérable. Sa première occupation fut d'établir dans les troupes une exacte discipline, et de chasser de tout le pays un reste

de barbares errants et débandés, qui le pillaient impunément. Il en fit mourir plusieurs, et se contenta d'avoir poussé les autres hors des limites de l'empire. Après quoi, ayant appris que les Sarmates paraissaient sur la frontière, et que leur armée était grossie d'une foule de peuples ligués avec eux, il résolut non-seulement de s'opposer à leur passage, mais encore de les attirer au combat. Les ennemis, qui se confiaient en leur nombre, se divisèrent en plusieurs corps pour faire des irruptions par divers endroits; mais Théodose les battit en toute rencontre; et, après les avoir obligés à se réunir, il alla les attaquer jusque dans leur camp. Quelque résistance qu'ils fissent d'abord, il les força, et en fit un si grand carnage, qu'ils lui demandèrent la paix à telle condition qu'il voudrait, et n'osèrent la rompre tant qu'il demeura dans cette province.

Pendant que Théodose le fils servait si utilement l'empire dans la Mœsie, le père était occupé à réduire les Maures révoltés en Afrique. Il en avait déjà détaché un grand nombre des intérêts de Firme, les uns par menaces, les autres par promesses et par argent. Firme, craignant d'être abandonné, et s'ennuyant d'entretenir tant de troupes à ses dépens, sortit de son camp la nuit et se sauva dans les montagnes. Aussitôt que Théodose eut avis que cette armée sans chef se divisait et se retirait en désordre, il se mit en campagne, en défit une partie, et obligea le reste à quitter les armes. Cette multitude d'ennemis étant ainsi dissipée, il mit dans les places des gouverneurs d'une fidélité reconnue, et poursuivit Firme dans les montagnes.

Mais à peine y fut-il entré, qu'il apprit que le chef des rebelles s'était réfugié chez les Isafliens, qu'il s'était assuré de leur protection. Théodose se tourna de ce côté-là, après avoir donné quelque relâche à ses troupes, et fit sommer ces peuples de lui livrer Firme, Mazuca son frère et les principaux officiers qui l'accompagnaient.

Comme ils eurent refusé de le faire, il leur déclara la guerre, et la commença par un combat où ils furent vaincus, Mazuca blessé à mort, et Firme mis en fuite avec tout ce qui lui restait de troupes. Ce fut alors qu'Igmazen, roi des Isafliens, assembla toutes ses forces, et marcha contre les Romains, qui étaient entrés déjà bien avant dans ses États. Il alla lui-même au-devant de Théodose avec peu d'escorte, et l'ayant abordé, lui demanda qui il était, et pourquoi il venait troubler le repos d'un roi qui ne relevait de personne, et qui n'avait à répondre de ses actions qu'à lui-même. Théodose lui repartit qu'il était un des lieutenants de Valentinien, empereur et maître du monde ; qu'il venait pour châtier un rebelle ; et que, si on ne le lui remettait entre les mains, il avait ordre de faire périr et les rois et les peuples qui seraient assez injustes pour le protéger.

Igmazen se retira piqué de cette réponse, et le lendemain matin se présenta en bataille à la tête de vingt mille hommes. Il avait laissé près de là un corps de réserve, et caché derrière ses bataillons quelques troupes auxiliaires, qui devaient se détacher par pelotons, à dessein d'enfermer les Romains, qui étaient en petit nombre. Théodose rangea ses troupes de son côté, leur remit devant les yeux leurs victoires passées et les anima si bien, qu'elles combattirent un jour entier sans que les escadrons serrés pussent jamais être rompus. Vers le soir Firme parut sur une hauteur, couvert d'une riche veste d'écarlate, et criait aux soldats fatigués qu'ils allaient être accablés par le nombre, et qu'ils n'attendissent point de quartier s'ils ne livraient leur général au roi Igmazen. Ce discours excita les uns à combattre plus vaillamment, et troubla si fort les autres, qu'ils abandonnèrent leurs rangs.

La nuit ayant fait cesser le combat, Théodose se retira avec peu de perte des siens, et fit punir très-sévèrement tous les soldats que la menace de Firme avait ébranlés.

Peu de temps après, ayant renforcé son armée, il recommença la guerre et battit en plusieurs rencontres les meilleures troupes des Isafliens. Igmazen, ennuyé d'être si souvent vaincu, et reconnaissant qu'il avait affaire à un capitaine vigilant et heureux qui le perdrait enfin lui et ses États, ne pensa plus qu'aux moyens de vivre en paix. Il lui manda secrètement qu'il n avait rien à démêler avec l'empire, et qu'il lui abandonnait Firme et tous les rebelles; mais que ses peuples avaient été gagnés, et qu'il n'en était plus le maître; que le seul moyen de les ranger à leur devoir, était de ne leur donner aucune relâche et de les réduire à penser plutôt à leur propre sûreté qu'à la défense d'un étranger.

Théodose profita de ces avis, et ne perdit point d'occasion de fatiguer les Isafliens, tantôt leur défaisant des partis, tantôt leur enlevant des quartiers, brûlant leurs villes et leurs villages, et ravageant tout leur pays. Igmazen les abandonnait à leurs mauvais conseils, et leur faisait paraître leurs pertes plus grandes qu'elles n'étaient. Ils se trouvèrent enfin si affaiblis et si ennuyés, qu'ils commencèrent à songer à eux. Firme reconnut qu'il y avait du refroidissement, et se défiant du roi sur quelques conférences qu'il avait eues avec Masilla, prince des Maziques, il eut envie de s'enfuir encore une fois dans les montagnes. Alors Igmazen se déclara et le fit arrêter. Ce rebelle, se voyant renfermé et gardé à vue, résolut de prévenir son supplice par une mort volontaire. Il enivra ses gardes la nuit; et, comme ils furent endormis, il se leva, et trouvant par hasard sous sa main une corde propre pour le dessein qu'il avait, il s'étrangla lui-même dans un coin de la chambre.

Igmazen, qui devait le faire conduire le lendemain dans le camp de Théodose, eut un sensible déplaisir de cet accident. Il attesta la foi publique, prit Masilla à témoin de ce malheur, et fit charger sur un chameau le corps de ce misérable, qu'il alla présenter lui-même à

Théodose, comme un gage de son amitié et de l'affection qu'il avait pour l'empire. Théodose fit reconnaître ce corps par des gens du pays, et par quelques prisonniers qui jurèrent tous que c'était là le corps de Firme. Alors il fit de grandes caresses au roi, et, peu de jours après, il prit le chemin de Sitifi, et fut reçu en triomphe dans toutes les villes par où il passa. Il espérait qu'on le rappellerait à la cour après une si longue et si heureuse expédition ; mais il eut ordre de demeurer en Afrique, et de rétablir entièrement les affaires de cette province, que l'avarice des gouverneurs et la cruauté des rebelles avaient presque ruinée.

Cependant l'empereur Valentinien faisait de grands préparatifs de guerre et partait de Trèves au commencement du printemps, pour aller à grandes journées dans l'Illyrie. Toutes les nations voisines étaient effrayées, et lui envoyaient des députés sur sa route pour lui demander humblement la paix. Il ne leur répondait autre chose, sinon qu'il allait les châtier si elles étaient coupables, et qu'il en jugerait quand il serait sur les lieux. Chacun croyait qu'il venait punir l'assassinat du roi des Quades, ou les désordres arrivés dans les provinces, dont les gouverneurs étaient alarmés. Il usa pourtant envers eux de sa politique ordinaire, et ne leur fit pas même une réprimande. Il passa presque tout l'été à Carnunte, dans la Pannonie, à assembler ses troupes, à remplir ses magasins; et tout d'un coup, ayant fait jeter un pont sur le Danube, il entra dans le pays des Quades avec son armée, résolu de les exterminer à cause de leur dernière irruption.

Quoique cette nation pauvre et timide ne fût pas même en état de se défendre, on mit à feu et à sang tout ce qui se rencontra dans les villes ou dans la campagne, sans aucune distinction d'âge ou de sexe. Valentinien se ravisa peu de jours après; et soit qu'il manquât de vivres, ou que la saison fût trop avancée; soit qu'il eût honte

d'insulter à un peuple plus malheureux que coupable, qui ne pouvait lui résister, il repassa le Danube, et mit son armée en quartiers d'hiver.

Les Quades revinrent un peu de leur crainte, et choisirent les plus qualifiés d'entre eux pour aller demander pardon à l'empereur, et lui promettre de le servir aux conditions qu'il voudrait leur imposer. Ces députés arrivèrent à Bergition, petit château dans la Pannonie, où Valentinien s'était retiré. Là ils obtinrent enfin une audience, où ils furent introduits par Équitius; et, s'étant jetés aux pieds de l'empereur, ils demeurèrent quelque temps sans se relever, saisis de crainte et de respect; puis ils le supplièrent humblement, au nom de toute la nation, de leur faire grâce et de leur accorder la paix. Valentinien, surpris de la pauvreté et de la mauvaise mine de ces ambassadeurs, s'écria qu'il était bien malheureux d'avoir à traiter avec des gens faits comme ceux-là, et leur reprocha leur insolence et leur perfidie. Comme ils se jetaient sur des excuses ennuyeuses, il se mit en colère et leur parla avec tant d'émotion, qu'il se rompit une veine, et tomba demi-mort entre les bras de ses officiers, en jetant le sang par la bouche. Il mourut quelques heures après dans les convulsions, le dix-septième jour de novembre, la cinquante-cinquième année de son âge et la douzième année de son règne.

Chacun raisonna sur cette mort suivant son esprit. Les uns observaient qu'une comète avait paru depuis peu; que la foudre était tombée sur le palais; qu'un hibou s'était perché sur le toit des bains impériaux, d'où l'on n'avait pu le chasser; que l'empereur avait vu en songe l'impératrice en habit de deuil, et qu'étant sorti ce matin-là plus triste qu'à son ordinaire à dessein de monter à cheval, le cheval s'était cabré contre sa coutume. Les plus sages, au lieu de ces observations vaines et ridicules, remarquaient qu'il était mort comme

il avait vécu, dans le trouble et dans l'agitation; que ç'avait été un juge sévère, plutôt qu'un bon maître; que de tous les empereurs il n'y avait eu que lui qui eût passé son règne sans signer une seule grâce; qu'on eût dit qu'il punissait par chagrin, plutôt que par justice; qu'il entrait un peu d'avarice dans cette sévérité, et que les confiscations suivaient trop ordinairement la condamnation des criminels; qu'il faisait la guerre en furieux, et n'allait jamais combattre les ennemis qu'il n'eût dessein de les exterminer; et qu'enfin, par un juste jugement de Dieu, sa colère, qui avait causé tant de morts, venait de lui ôter la vie à lui-même.

Plusieurs disaient, en sa faveur, qu'il avait essayé de vaincre son tempérament, et qu'il n'avait pu; que cette sévérité excessive n'avait pas été honnête à l'empereur, mais qu'elle avait été utile à l'empire; qu'au reste il avait eu plus de vertus que de défauts; qu'il avait épargné le bien du peuple, diminué les tributs, réglé les gens de guerre, dressé de bons officiers, fortifié les places frontières, et gagné des batailles par ses lieutenants et par lui-même; qu'il avait mené une vie pure et irréprochable, éloigné de sa cour la corruption et les débauches, tant par ses édits que par ses exemples, et montré dans toute sa conduite de l'esprit, du courage, de la politesse et de la grandeur.

Les plus zélés pour la religion le blâmaient d'avoir épousé Justine, femme arienne; de s'être laissé surprendre aux professions de foi d'Auxence, archevêque de Milan. On convenait pourtant que ce prince avait toujours retenu la foi de l'Église dans sa pureté; qu'il s'était brouillé là-dessus avec son frère Valens, jusqu'à lui refuser du secours contre les barbares, comme à un ennemi de Dieu qu'il fallait abandonner; et qu'il avait prié saint Ambroise de le reprendre, s'il manquait, ou contre la piété, ou contre la doctrine de l'Église.

Il ne sera pas hors de propos de rapporter ici la part

que cet empereur avait eue en l'ordination de cet archevêque, dont nous parlerons si souvent dans la suite de cette histoire. Auxence arien étant mort, après avoir tenu plusieurs années le siége de Milan, Valentinien pria les évêques de s'assembler pour élire un nouveau pasteur. Il leur demanda un homme d'un profond savoir et d'une vie irréprochable. Les évêques le supplièrent d'en nommer un lui-même tel qu'il le souhaitait; mais il leur répondit que c'était une affaire au-dessus de ses forces, et qu'il n'avait ni assez de sagesse ni assez de piété pour s'en mêler; que ce choix leur appartenait, parce qu'ils avaient une parfaite connaissance des lois de l'Église, et qu'ils étaient remplis des lumières de l'esprit de Dieu.

Les évêques s'assemblèrent donc avec le reste du clergé pour procéder à l'élection; et le peuple, dont le consentement était requis, y fut appelé. Les ariens nommaient un homme de leur secte, les catholiques en voulaient un de leur communion. Les deux partis s'échauffèrent, et cette dispute allait devenir une sédition et une guerre ouverte. Ambroise, gouverneur de la province et de la ville, homme d'esprit et de probité, fut averti de ce désordre, et vint à l'église pour l'empêcher. Sa présence fit cesser tous les différends; et l'assemblée s'étant réunie tout d'un coup, comme par une inspiration divine, demanda qu'on lui donnât Ambroise pour son pasteur. Cette pensée lui parut bizarre; mais comme on persistait à le demander, il remontra à l'assemblée qu'il avait toujours vécu dans les emplois séculiers, et qu'il n'était pas même encore baptisé; que les lois de l'empire défendaient à ceux qui exerçaient des charges publiques d'entrer dans le clergé sans la permission des empereurs; et que le choix d'un évêque devait se faire par un mouvement du Saint-Esprit, et non par un caprice populaire. Quelque raison qu'il alléguât, quelque résistance qu'il fît, le peuple voulut

le porter sur le trône épiscopal, auquel Dieu l'avait destiné. On lui donna des gardes, de peur qu'il ne s'enfuît, et l'on présenta une requête à l'empereur pour lui faire agréer cette élection.

L'empereur y consentit très-volontiers, et donna ordre qu'on le fît baptiser promptement, et qu'on le consacrât huit jours après. On rapporte que ce prince voulut assister lui-même à son sacre, et qu'à la fin de la cérémonie, levant les yeux et les mains au ciel, il s'écria transporté de joie : « Je vous rends grâces, mon Dieu, de ce que vous avez confirmé mon choix par le vôtre, en commettant la conduite de nos âmes à celui à qui j'avais commis le gouvernement de cette province. » Le saint archevêque s'appliqua tout entier à l'étude des saintes Écritures et au rétablissement de la foi et de la discipline dans son diocèse. S'étant aperçu de quelques abus qui se commettaient par les magistrats sous l'autorité de l'empereur, il l'alla trouver dans son palais, et lui remontra le zèle qu'il devait avoir pour le service de Dieu et pour la justice.

Ce prince lui répondit sagement qu'il recevait ses avis en bonne part; qu'il le connaissait depuis longtemps pour un homme droit et incapable de dissimulation ou de flatterie; qu'en l'acceptant pour son évêque, il avait bien prévu qu'il se donnait à lui-même un juge incorruptible de sa vie; qu'il n'avait pas laissé de confirmer son élection, jugeant qu'on ne pouvait donner trop d'autorité à un homme de bien; qu'il usât donc de sa liberté ordinaire; qu'il réprimât, par une sainte sévérité, les déréglements de la cour, et qu'il ne craignît pas de l'avertir lui-même de ses défauts, et d'y apporter les remèdes qu'il jugerait nécessaires selon sa prudence, et selon les règles de la loi de Dieu.

Le saint archevêque, appuyé de l'autorité de l'empereur, travaillait à déraciner les erreurs que son prédécesseur Auxence avait semées dans la ville impériale :

toute l'Église espérait beaucoup de cette protection ; mais ce prince mourut peu de temps après, comme nous avons déjà dit. Son corps fut porté à Constantinople, et mis dans le sépulcre du grand Constantin avec les solennités accoutumées.

Gratien, fils aîné de Valentinien, et de Sévéra sa première femme, avait été associé à l'empire environ sept ans auparavant, et se tenait alors à Trèves, où son père l'avait laissé. Le jeune Valentinien, fils du second lit, âgé de huit à neuf ans, s'était avancé avec l'impératrice Justine, sa mère ; et comme il n'était pas loin de l'armée, les principaux officiers se liguèrent ensemble pour le créer empereur. Céréalis, son oncle, conduisit adroitement toute l'intrigue. Après avoir disposé toutes choses, il alla querir son neveu, et le fit déclarer Auguste six jours après la mort de son père.

Ceux qui s'étaient mêlés de cette élection écrivirent à Gratien que les ennemis ayant repris courage depuis la mort de son père, l'armée avait eu besoin de la présence d'un empereur, et qu'ils avaient été contraints d'élire le prince Valentinien, avant que des esprits remuants eussent pu prendre d'autres mesures ; qu'ils suppliaient Sa Majesté de les excuser s'ils n'avaient pas attendu son consentement, et de leur pardonner une faute qu'ils n'avaient faite que pour le bien de l'État, et pour l'intérêt de sa famille. Gratien, offensé de leur procédé, fut sur le point d'en faire punir quelques-uns : néanmoins il s'apaisa presque en même temps ; et, confirmant l'élection de ce jeune prince, non-seulement il l'accepta pour son collègue, mais encore il voulut lui servir de père. Il se contenta des provinces qui sont en deçà des Alpes, et lui laissa l'Italie, l'Afrique et l'Illyrie à gouverner.

La mort de Théodose le père, et la disgrâce de son fils, arrivèrent en ce temps, par la jalousie des ministres de l'empire et par des intrigues de l'empereur Valens,

qui ne pouvait souffrir ceux qu'il croyait dignes de lui succéder.

C'était un prince qui avait beaucoup de défauts, et dont les bonnes qualités étaient étouffées par les mauvaises. Il prenait quelquefois d'assez bonnes résolutions, mais il manquait souvent de force ou de lumière pour les exécuter. Il arrêtait l'ambition et l'insolence des grands; mais c'était presque toujours en les opprimant. On eût pu lui donner la gloire d'être bon ami, s'il eût su choisir ses amitiés. Il ne chargeait pas les provinces de subsides; mais il ruinait les meilleures maisons de l'empire, et voulait regagner sur les confiscations des particuliers ce qu'il perdait en diminuant les impôts publics. Dès qu'on était accusé devant lui, il suffisait d'être riche pour être coupable, et, sans se mettre en peine de discerner le vrai d'avec le faux, il ne manquait jamais de punir quand il pouvait le faire à son profit. Il était toujours prêt à donner de longues audiences aux délateurs, et s'ennuyait dès qu'on commençait à se justifier; ce qui donnait lieu aux oppressions et aux calomnies.

On avait fait diverses entreprises contre lui depuis qu'il régnait, ce qui l'avait rendu timide et soupçonneux. Toutes les intrigues de la cour ne roulaient que sur de faux rapports et sur des attentats imaginaires. La chose en était venue à un tel point, que c'était un crime que d'expliquer un présage, ou de parler du successeur de Valens. Cette facilité à tout croire et à tout craindre fut cause de la perte de plusieurs grands hommes, et particulièrement de celle de l'ancien Théodose.

Pallade, homme de basse naissance, et fort adonné à la magie, ayant été arrêté comme complice de quelques seigneurs de la cour, qu'on accusait d'avoir volé les finances, on le mit entre les mains de Modeste, préfet du prétoire. Il fut interrogé et ne voulut rien révéler.

On lui donna la question, qu'il souffrit d'abord avec assez de constance ; mais lorsqu'il se sentit pressé des tourments, il s'écria qu'il avait des choses à dire plus importantes que celles qu'on lui demandait, et qui regardaient la personne du prince. On lui laissa reprendre haleine, et, comme on l'eut encouragé à parler, il déclara qu'il s'était tenu depuis peu une assemblée secrète, où, par des sortiléges et des présages détestables, on avait appris la destinée de l'empereur, et le nom de celui qui devait lui succéder à l'empire. Il nomma ceux qui y avaient assisté. Ils furent arrêtés sur-le-champ, et n'osèrent désavouer une chose dont on savait déjà toutes les circonstances.

C'était une intrigue de quelques personnes de qualité, et de plusieurs philosophes païens, qui s'étaient associés pour savoir ce qui devait arriver après la mort de l'empereur. L'aversion qu'ils avaient pour la religion chrétienne, et le désir de voir la leur rétablie, leur donnaient cette curiosité. Ils espéraient que l'oracle leur nommerait quelqu'un de leur parti. Ils avaient déjà par avance jeté les yeux sur Théodose, un des secrétaires de Valens, d'une très-noble famille des Gaules, estimé pour sa probité, pour son esprit et pour son courage, qui vivait en grand seigneur, et qui dans une cour tumultueuse était aimé de tout le monde, encore qu'il conservât dans ses actions et dans ses discours une généreuse liberté. Ces grandes qualités l'avaient fait regarder comme un homme capable de remettre le culte des dieux, auquel il était fort attaché.

Ces philosophes, prévenus de cette pensée, s'assemblèrent secrètement dans une de leurs maisons. La première chose que le sort leur apprit, ce fut que leur curiosité leur coûterait à tous la vie, et que l'empereur périrait peu de temps après à Mimas d'un horrible genre de mort. Alors ils voulurent savoir le nom de celui qui devait être son successeur. L'anneau enchanté.

commençant à sauter sur les lettres, assembla ces deux syllabes, Thé-o ; le d vint s'y joindre ensuite. Sur quoi, un des assistants interrompit le sort, et s'écria que leurs vœux étaient accomplis, et que c'était l'ordre du destin que Théodore régnât après Valens. Ils n'en demandèrent pas davantage ; et sans songer au malheur que l'oracle leur avait prédit, comme on croit aisément ce qu'on souhaite, ils attendirent tous l'accomplissement et la destinée de Théodore.

Dès que l'affaire eut été ainsi découverte à Antioche, Valens, sachant que Théodore était à Constantinople pour des affaires domestiques, y envoya des gardes avec ordre de le prendre et de le transférer sûrement ; ce qui fut fait. On l'interrogea, et il répondit qu'il n'avait eu aucune part à cette intrigue ; que depuis qu'il l'avait sue, il avait eu dessein de la révéler à l'empereur, mais qu'on l'avait assuré que ce n'avait été qu'une curiosité philosophique ; que c'était un crime effroyable de vouloir usurper l'empire, mais qu'il était permis de l'attendre du destin, dont les ordres étaient inévitables ; que pour lui, il n'avait rien entrepris ni rien espéré là-dessus. On lui produisit des lettres par lesquelles il fut convaincu de s'être flatté de la prédiction, et d'avoir consulté ses amis sur le temps et les moyens de l'exécuter.

L'empereur lui fit trancher la tête, et commanda qu'on cherchât tous ses complices, et qu'on exterminât tous les philosophes qui, depuis l'empire de Julien, faisaient profession ouverte de magie. On voulut lui représenter que toutes les prisons étaient déjà pleines de gens suspects, ou convaincus, et qu'il y aurait quelque grâce à faire dans le nombre ; mais il s'offensa de cette remontrance, et ordonna qu'on fît tout mourir indifféremment sans aucune forme de procès. Cette cruelle sentence fut exécutée : les innocents étaient confondus avec les coupables ; les uns périssaient par le fer, les

autres par le feu; plusieurs étaient déchirés dans les tortures; surtout on brûlait les magiciens avec leurs livres, et personne n'osait paraître en manteau dans toute l'Asie, de peur que la ressemblance de l'habit ne les fit prendre pour des philosophes. On ne voyait dans Antioche que sang répandu, que maisons ruinées, que feux allumés; ce qui rendit l'empereur si odieux, qu'on faisait par toute la ville cette imprécation publique contre lui : *Que Valens puisse un jour être lui-même brûlé vif.*

Comme les grandes passions sont non-seulement criminelles, mais encore ridicules, Valens s'imagina qu'il pouvait perdre ce fatal empereur que l'oracle venait de nommer à moitié, ne songeant pas qu'il y a une Providence divine qui se joue des prévoyances humaines, et qu'un tyran ne fit jamais mourir son successeur. Il entreprit de perdre toutes les personnes de qualité dont le nom commençait par les deux syllabes suspectes, et les fit rechercher si exactement, que plusieurs, pour sauver leur vie, furent obligés de quitter leurs noms, et d'en prendre d'autres moins dangereux.

Les Théodose s'étaient acquis trop de réputation pour échapper aux poursuites d'un prince si cruel et si défiant. Théodose le père était encore en Afrique, où Valentinien l'avait jugé nécessaire pour le repos de la province. Après avoir éteint le feu de la rébellion, il avait informé la cour de la misère des peuples, et s'était plaint hautement du comte Romain, qui les avait désolés par son avarice et par ses inhumanités. Il avait fait châtier rigoureusement quelques-uns de ses complices, et n'avait pas craint de publier les intelligences de ce gouverneur avec quelques ministres intéressés, qui profitaient de ces concussions, et qui le protégeaient auprès de l'empereur. Cette fermeté de Théodose lui avait attiré la haine de ces personnes puissantes, qui obsédaient le prince après l'avoir abusé, et qui, se donnant la liberté

de faire des injustices, voulaient ôter aux autres celle de les découvrir et de s'en plaindre.

L'empereur Valens s'était contenté d'entretenir sous main ces inimitiés, sans oser rien entreprendre du vivant de Valentinien : mais après sa mort il ne garda plus de mesure, et prit sur ses neveux le même ascendant que son frère avait pris autrefois sur lui. Il gagna les ministres de Gratien, déjà préoccupés par leurs jalousies. Il se ligua avec l'impératrice Justine, arienne et emportée comme lui, et se servit si bien de la conjoncture favorable de ces nouveaux règnes, que mêlant les intérêts de l'État avec ceux de la religion, et les passions des autres avec les siennes, il fit faire le procès à Théodose. On l'arrêta dans Carthage ; et soit qu'on l'eût accusé d'avoir voulu se rendre maître de l'Afrique, soit qu'on lui eût supposé d'autres crimes, on le condamna à mourir dans les lieux mêmes où il venait de triompher peu de temps auparavant.

Théodose, se voyant opprimé par l'envie, employa ce qui lui restait de temps à penser à son salut. Il reçut le baptême, que, selon la mauvaise coutume de ce temps-là, il avait différé de recevoir, et mourut innocent devant Dieu, comme il avait vécu sans reproche et avec gloire devant les hommes. Son fils était encore dans la Mœsie, où il commandait l'armée, aimé des peuples, estimé des gens de guerre, et redouté des ennemis de l'empire. Comme il n'était pas moins à craindre par ses vertus que son père, il allait éprouver la même fortune que lui ; mais il quitta tous ses emplois et se sauva promptement en Espagne, où il se mit à couvert de la persécution de Valens, qui sur le sujet de ses défiances n'était pas d'humeur à laisser un crime imparfait. Quoique l'empereur Gratien fût en âge de s'appliquer aux affaires, et qu'il sût la disgrâce de Théodose, dont il connaissait le mérite, il le laissa dans son exil. C'est ainsi que les meilleurs princes, par une

molle politique, ou par une paresse criminelle, deviennent souvent aussi dangereux que les méchants.

Théodose passa quelques années en Espagne, prenant cet exil pour un temps de repos, et vivant obscurément avec quelques-uns de ses parents et de ses amis, jusqu'à ce que les affaires de l'empire se brouillèrent de telle sorte, qu'on fut réduit à recourir à lui, comme au seul homme capable de les rétablir. Je crois être obligé de rapporter ici un peu au long tous ces troubles, tant pour rendre la suite de cette histoire plus intelligible, que pour faire remarquer les voies dont Dieu se servit pour punir l'empereur Valens, et mettre Théodose en sa place.

De tous ces peuples barbares qui sortaient en foule du fond du Septentrion, et qui se chassaient les uns les autres jusque sur les bords du Danube et du Rhin, il n'y en eut point de plus redoutables à l'empire romain que les Goths.

Ces barbares, qui n'étaient séparés alors des provinces de l'empire que par le Danube, se jetèrent souvent dans la Thrace, dans l'Illyrie et dans la Pannonie : toutefois, comme ils faisaient la guerre en désordre, ils furent presque toujours battus, et ne firent aucun progrès. Mais après avoir été longtemps ou ennemis ou alliés des empereurs, ils s'accoutumèrent à la discipline, et en servant les Romains ils apprirent à les vaincre.

La division s'étant mise parmi eux, sous l'empire de Valens, ils en vinrent à une guerre ouverte. Il se donna une sanglante bataille : Athanaric, roi des Ostrogoths, demeura vainqueur, et Fritigerne, roi des Visigoths, fut défait. Celui-ci eut recours à la protection de l'empereur, qui lui envoya un secours très-considérable. Il vainquit Athanaric à son tour, et par reconnaissance pour l'empereur, et pour tant de chrétiens qui étaient venus le secourir, il embrassa la religion chrétienne, et voulut que ses sujets en fissent de même. Valens ne

perdit pas cette occasion d'avancer la secte des ariens, suivant le vœu qu'il en avait fait à son baptême. Il envoya d'abord à Fritigerne des gens passionnés pour cette doctrine, qui l'inspirèrent au prince et à ses sujets, par la trahison d'Ulphilas leur évêque, premier inventeur des lettres gothiques, et traducteur de l'Écriture sainte en sa langue, qu'on avait gagné dans le temps de ses ambassades à Constantinople.

Ces deux rois commençaient à se réunir, et ne demandaient plus que du repos après tant de guerres étrangères et domestiques, lorsqu'ils furent accablés tout à coup l'un et l'autre, et chassés avec toute leur nation des terres qu'ils avaient conquises. Un peuple inconnu, et renfermé jusqu'alors entre le fleuve Tanaïs et la mer Glaciale, sortit de son pays, et s'épandit comme un torrent dans toutes les provinces voisines.

C'étaient les Huns, gens sans justice, sans religion, endurcis au travail dès leur enfance, nourris de racines sauvages et de chair crue, toujours campés et fuyant les maisons comme des tombeaux, errant les jours et dormant les nuits à cheval. Leur cavalerie innombrable, et la quantité prodigieuse de chariots qui les suivaient chargés de leurs femmes et de leurs enfants, leur manière de combattre par pelotons, et de se rallier un moment après leur déroute; la figure même de ces hommes petits de taille, mais forts et ramassés; leurs visages balafrés, leurs petits yeux, et leurs grosses têtes : tout cela jetait la frayeur dans l'esprit des peuples qui n'étaient pas si barbares qu'eux.

Ils attaquèrent d'abord les Alains, qui furent contraints de rechercher leur amitié. Ils poussèrent leurs conquêtes jusqu'au delà du Borysthène, chassant ou massacrant tout ce qui leur résistait, et s'étendirent vers la Dacie. Au bruit de cette terrible marche, tous les Goths coururent aux armes. Athanaric, qui était le plus exposé, ramassa toutes ses troupes, et s'avança

vers les bords du fleuve Danaste pour en disputer le passage aux ennemis. Il envoya cependant plusieurs partis jusqu'à vingt lieues au delà pour les reconnaître, et lui en rapporter des nouvelles. Mais quelque précaution qu'il pût prendre, les Huns prévinrent ces partis, et passèrent le fleuve à la faveur de la nuit, partie à gué, partie à la nage. Quoique Athanaric eût à peine le temps de se mettre en bataille, il soutint leur première attaque avec beaucoup de courage : mais comme il se vit accablé par le nombre, il se retira avec ce qu'il pût sauver de son armée, et gagna les montagnes, où il se retrancha, tandis que les ennemis s'amusaient à faire le dégât dans le plat pays.

Cependant les Goths effrayés s'avancèrent tous vers les rives du Danube. Vidéric, roi des Grotungues, encore mineur, vint se joindre à eux sous la conduite d'Alatée et de Safrax, deux excellents capitaines. Ils étaient trop de monde pour subsister dans un si petit espace, et trop peu pour résister à de si puissants ennemis. En cette extrémité, ils envoyèrent une ambassade à l'empereur Valens, pour le supplier humblement de leur donner quelques terres dans la Thrace, où ils pussent vivre paisiblement sous sa protection, promettant de le servir dans ses guerres, et de garder eux-mêmes les frontières de l'empire.

Valens accorda aux Goths ce qu'ils demandaient, et envoya ordre à Lupicin, gouverneur de Thrace, de leur fournir des vivres, et de les recevoir dans sa province, à condition toutefois qu'ils y entreraient sans armes, qu'ils ne sortiraient pas des limites qu'on leur avait marquées, et qu'ils enverraient leurs enfants mâles en Orient, pour y être élevés dans les exercices de la milice romaine.

Lupicin alla jusque sur le rivage du Danube, accompagné de Maxime, qui commandait l'infanterie. Ils virent arriver le roi Fritigerne avec ses sujets et leur firent

distribuer des vivres et quelques terres à cultiver. Le fleuve était alors débordé, et cette multitude de barbares fut plusieurs jours et plusieurs nuits à le passer. Valens, comme s'il eût mis l'empire en sûreté, ne fit plus de cas des vieilles troupes, n'en leva plus de nouvelles, et négligea les recrues qu'il se fit payer en argent, à raison de quatre-vingts écus d'or pour chaque soldat. En peu de temps les armées s'affaiblirent, et tous les officiers furent mécontents.

Les Goths, de leur côté, commençaient à manquer de vivres, et se trouvaient réduits par l'avarice du gouverneur à donner leurs biens et à vendre jusqu'à leurs enfants pour avoir du pain. Ils souffraient ces extrémités, jusqu'à ce que le désespoir les fit murmurer. Lupicin, craignant qu'ils ne se révoltassent, résolut pourtant de ne rien relâcher, se tint sur ses gardes, et fit assembler l'armée de Thrace de ce côté-là. Alatée et Safrax, à qui Valens avait refusé de donner retraite, côtoyèrent alors le Danube, et, trouvant des endroits mal gardés, ramassèrent des bateaux, et firent passer tumultueusement leur cavalerie. Pour Athanaric, il n'osa demander aucune grâce à l'empereur, qui le haïssait depuis longtemps, et se jeta sur un quartier des Sarmates, où il s'établit par la force des armes.

Cependant le roi Fritigerne retenait la fureur des Goths, et ménageait adroitement l'esprit des Romains, jusqu'à ce qu'il pût faire éclater son ressentiment. Ayant su par des espions qu'Alatée et Safrax avaient passé le fleuve, et prévoyant qu'il aurait besoin de leur cavalerie, il marcha vers eux à petites journées, et par des chemins détournés, pour ne donner aucun soupçon d'intelligence. Enfin il campa près de Martianopolis, où Lupicin le reçut dans sa maison, et le traita magnifiquement. Pendant qu'ils étaient à table, quelques Goths s'étant présentés aux portes de la ville pour faire leurs provisions, les soldats de la garnison les repoussèrent :

on s'échauffa de part et d'autre, on en vint aux mains, tous les bourgeois prirent les armes, et tout le camp des Goths se mutina.

Le gouverneur, étant averti de ce désordre, ne s'en émut pas beaucoup; et, comme il était à demi ivre, il ordonna tout bas qu'on allât égorger les gens de la suite du roi qui l'attendaient dans une salle prochaine. Cet ordre ne put être exécuté si secrètement que Fritigerne ne s'en doutât, et qu'il n'ouît même les cris de ceux qu'on égorgeait. Il se leva de table tout à coup, sans donner le temps au gouverneur de prendre aucune résolution, et sortit de la ville, sous prétexte d'aller se montrer, et faire punir les séditieux. Aussitôt qu'il fut en sûreté, il monta à cheval, et courut de tous côtés animant ses peuples à la vengeance. En peu de temps la nation entière se souleva, et Valens eut pour ennemis ceux qu'il comptait pour ses hôtes et pour ses alliés.

Ils ravagèrent d'abord la campagne, et mirent plusieurs villages à feu et à sang. Fritigerne leur laissa assouvir leur première rage; après quoi, il les régla comme il put, et les fit marcher sous leurs drapeaux. Lupicin, de son côté, assembla ses troupes, et crut qu'il n'avait qu'à paraître pour dissiper cet orage; mais il se laissa surprendre; et cette multitude de barbares sans ordre, et presque sans armes, s'étant jetée sur lui et sur son armée, il s'enfuit honteusement. Les Goths, après avoir tué la plupart des soldats et des officiers, prirent les habits et les armes des morts, et pillèrent impunément toute la Thrace. Les esclaves qu'ils avaient vendus pour avoir des vivres, rompaient leurs chaînes, et accouraient de toutes parts. Une troupe de mécontents vint se joindre à eux, et leur enseigna les lieux où ils pouvaient s'enrichir, et ceux où ils pourraient se retrancher. En ce même temps un ancien régiment des Goths qu'on avait mis en quartier d'hiver à Andrinople, fut chassé par les habitants, quoiqu'il n'eût aucune part

à la révolte, et qu'il eût toujours été fidèle à l'empire.

Ces barbares, indignés de ce traitement, envoyèrent demander du secours à leurs compagnons, et mirent le siége devant Andrinople. Ils y donnèrent plusieurs assauts, et furent toujours repoussés. Fritigerne, voyant qu'ils se consumaient inutilement devant cette place, leur fit entendre qu'il fallait faire la guerre à des hommes et non pas à des murailles; qu'il importait peu de prendre une ville quand on pouvait gagner plusieurs provinces, où il y avait plus de butin à faire, et moins de danger à courir. Ces troupes, suivant le conseil du roi, levèrent le siége et se répandirent dans la Thrace, la Mœsie et la Pannonie.

L'empereur Valens était alors à Antioche, où, par le conseil de quelques évêques ariens, et par les soins de l'impératrice, il ne pensait qu'à persécuter les catholiques. Il y en avait qui mouraient dans les tourments; d'autres étaient précipités dans l'Oronte. On chassait de leurs églises les plus saints prélats, et l'on portait le fer et le feu jusque dans le fond des solitudes d'Égypte. L'empereur reçut presque en même temps les nouvelles de la révolte de Fritigerne, de la défaite de Lupicin et de la désolation des provinces. Alors il se repentit des fautes qu'il avait faites, et résolut de se venger de l'ingratitude des Goths, et de tomber sur eux avec toutes les forces de l'empire.

Cette affaire lui donnait de grandes inquiétudes, parce qu'il avait déjà plusieurs ennemis sur les bras. Les Sarrasins étaient les plus redoutables. Ils avaient perdu leur roi depuis quelque temps, et la reine Mauvia, sa femme, était demeurée régente. Quoiqu'elle fût alliée des Romains, ils commencèrent à la troubler, et crurent pouvoir impunément irriter des peuples qui n'étaient gouvernés que par une femme. Elle s'en plaignit et n'en put tirer aucune raison. Elle rompit l'alliance que son mari avait faite avec l'empereur, se mit

en campagne avec une puissante armée et ravagea la Palestine, la Phœnicie et cette partie de l'Égypte qui est entre le Nil et la mer Rouge. Le gouverneur de Phœnicie se présenta plusieurs fois pour s'opposer à ses passages; mais il fut toujours battu, et perdit la meilleure partie de ses troupes. Il fallut avoir recours au comte Victor, général des armées en Orient. Celui-ci s'avança avec un grand corps de cavalerie et d'infanterie, et, se moquant du gouverneur qui venait le joindre, il demanda de se tenir à l'écart, et de lui laisser tout l'honneur d'une victoire qu'il n'avait su remporter lui-même. Avec cette confiance il s'approcha, il donna la bataille, et la perdit; toute son armée fut défaite, et il allait périr lui-même, si le gouverneur ne fût accouru pour le dégager, et pour favoriser sa fuite. Après cette victoire, la reine était en état de pousser plus avant ses conquêtes, sans que rien fut capable de l'arrêter.

Il n'y avait pas moins à craindre au dedans de l'empire qu'au dehors. Les provinces, lassées de la tyrannie des gouverneurs et de la persécution qu'on faisait aux catholiques, étaient sur le point de se soulever. Valens, qui craignait d'être accablé, dépêcha des courriers à l'empereur Gratien, son neveu, pour lui demander du secours, et se hâta de satisfaire les Perses et les Sarrasins, afin de n'avoir que les Goths à combattre, et de ne faire qu'un corps de toutes ses troupes.

Il ordonna donc au comte Victor d'aller trouver la reine Mauvia et de lui demander la paix, à quelque condition que ce fût. La négociation fut plus heureuse que la guerre; car la reine, qui avait autant de sagesse que de valeur, arrêta le cours de ses victoires, et se contenta d'avoir réduit l'empereur à la craindre. Victor, de son côté, ménagea si adroitement l'esprit de cette princesse, la louant de ses grandes qualités, et faisant gloire d'avoir été vaincu par elle, qu'en peu de jours elle lui accorda la paix, et lui donna même sa fille en mariage.

Toutefois, comme elle était zélée pour la religion chrétienne, qu'elle avait embrassée depuis peu, elle ne voulut pas signer le traité qu'on ne s'engageât à lui donner pour évêque un de ses sujets appelé Moïse, qui vivait en réputation de sainteté dans les solitudes d'Égypte. La condition parut fort douce, et le traité fut conclu et exécuté presque en même temps.

Victor eut ordre de passer de là en Perse, afin de terminer comme il pourrait les différends entre les deux couronnes, et d'emmener les légions qui étaient dans l'Arménie, dès que la paix serait conclue. L'empereur relâcha beaucoup de ses prétentions, et consentit à un accommodement qui aurait été honteux, s'il n'eût été nécessaire. Il ne restait plus qu'à satisfaire les peuples ; ce qu'on fit en rappelant les évêques de leur exil, et laissant vivre chacun dans l'exercice de sa religion, sans l'inquiéter.

Valens croyait alors ses affaires en bon état, et se préparait à partir d'Antioche, lorsqu'il apprit que Trajan, qui commandait les légions d'Arménie, avait attaqué les Goths dans la Thrace, qu'il les avait mis en déroute et poussés jusque dans les détroits du mont Hœmus; qu'il avait gagné les défilés sur eux, et les avait tenus quelque temps renfermés ; mais que la faim et le désespoir leur ayant fait faire des efforts extraordinaires, il avait été contraint de se retirer et de leur abandonner les passages. Peu de temps après il sut que Trajan avait joint Ricomer, prince français, envoyé d'Occident avec quelques troupes auxiliaires; que ces deux capitaines s'étaient approchés du camp des Goths, à dessein de les forcer dans leurs retranchements, s'il était possible, ou de donner sur l'arrière-garde, s'ils décampaient en désordre comme ils avaient accoutumé; qu'après s'être observés longtemps les uns les autres, ils en étaient venus aux mains; que le combat avait duré depuis le matin jusqu'à la nuit; et que le nombre des barbares

l'ayant enfin emporté sur la valeur des Romains, Trajan avait fait sa retraite en homme de guerre, et Ricomer était repassé en Occident pour en ramener un secours plus considérable.

L'empereur fut d'autant plus fâché de cette nouvelle, qu'il sut que beaucoup d'officiers avaient été tués, et que les Goths allaient impunément faire des courses jusqu'aux faubourgs de Constantinople. Il envoya un corps de cavalerie à Trajan, afin qu'il pût tenir la campagne tout le reste de l'automne.

Cependant Gratien, dans l'impatience où il était d'aller secourir son oncle, avait fait passer la plus grande partie de son armée vers l'Illyrie, et se préparait à marcher au plus fort de l'hiver, pour se trouver en Orient à l'ouverture de la campagne. Il laissait Mérobaude, roi des Français, dans les Gaules pour les garder; et connaissant que le sort des princes est entre les mains de Dieu, et qu'ils doivent attendre la victoire de leur piété, plutôt que du nombre ou du courage de leurs soldats, il avait prié saint Ambroise de lui composer un petit traité de la vraie foi, qu'il pût lire durant son voyage.

Mais comme il était sur le point de partir, les Allemands, croyant profiter de son absence, passèrent le Rhin sur la glace au mois de février, et commencèrent à faire le dégât sur les terres de l'empire. Quoiqu'ils fussent plus de quarante mille hommes, ce jeune empereur ne s'étonna point; il fit marcher les troupes qu'il avait retenues dans les Gaules, et rappela celles qu'il avait envoyées vers la Pannonie. Il se mit à leur tête, et rencontrant les ennemis aux environs de Strasbourg, il les attaqua si à propos, et avec tant de résolution, qu'il les défit entièrement. Il en demeura trente-cinq mille sur la place, et tous leurs chefs, et leur roi même, furent tués. Gratien poursuivit jusque dans les bois et dans les montagnes ceux qui se sauvaient, et contraignit toute la nation à lui demander humblement la paix.

et à lui donner comme en otage tout ce qu'il y avait dans le pays de jeunes gens, dont il renforça son armée. Cela fait, il donna ses ordres, et marcha à grandes journées vers la Pannonie, quoiqu'il fût extrêmement incommodé d'une fièvre intermittente.

Valens, de son côté, allait fort lentement à Constantinople, et donnait ses ordres à des officiers généraux qui se rencontraient sur sa route. Trajan vint au-devant de lui, pour rendre compte de l'état des troupes qu'il commandait. Aussitôt qu'il parut, l'empereur se mit en colère, et, le chargeant de la perte du dernier combat, lui reprocha outrageusement son peu de conduite, ou son peu de cœur. Trajan écouta ces reproches sans s'émouvoir; et, comme il avait beaucoup de piété, il répondit à l'empereur : « Si nous sommes vaincus, sei-« gneur, c'est que vous nous empêchez de vaincre. « Vous faites la guerre à Dieu même, et Dieu assiste « les barbares qui vous la font. C'est lui qui donne la « victoire à ceux qui combattent en son nom, et qui « l'ôte à ceux qui se déclarent ses ennemis. Vous re-« connaîtrez que vous l'êtes si vous pensez quels sont « les évêques que vous avez chassés de leurs églises, et « ceux que vous avez mis en leur place. » L'empereur, offensé de ce discours, allait s'emporter; mais Arinthée et Victor, généraux de son armée, lui firent connaître qu'il avait piqué très-sensiblement un homme de cœur; que le zèle de la religion l'avait fait parler, et qu'il fallait lui pardonner cette remontrance, qui n'était peut-être que trop bien fondée. Valens s'apaisa un peu, et se contenta d'ôter à Trajan la charge de colonel de l'infanterie, qu'il avait exercée avec beaucoup de réputation.

Enfin l'empereur arriva à Constantinople vers la fin du mois de mai avec une partie de son armée. Les Goths continuaient à venir jusqu'aux portes de la ville, et à ravager la campagne comme auparavant. Pour lui, il se tenait renfermé, soit qu'il n'osât rien entreprendre

qu'il n'eût reçu des nouvelles de Gratien, soit qu'il voulût châtier cette ville par les gens de guerre qui la consumaient au dedans et par les barbares qui la pillaient au dehors; car il la haïssait depuis qu'elle avait pris contre lui le parti du tyran Procope.

Le onzième de juin il se retira à Melanthias, maison de plaisance des empereurs, à quelques milles de Constantinople. Là, comme il assemblait ses troupes, il reçut des lettres de Gratien, qui lui donnait avis de la défaite des Allemands, et l'assurait qu'il serait bientôt à lui avec son armée victorieuse. En effet, il était en marche avec sa cavalerie, et venait attendre à Sirmium son infanterie et ses équipages. D'autre côté, le comte Sébastien, qui tenait la campagne avec deux mille hommes choisis, avait surpris plusieurs partis, et fait un grand carnage des Goths aux environs d'Andrinople.

Cependant le roi Fritigerne, jugeant qu'il en faudrait venir à une bataille, fit cesser le pillage dans la campagne, et commanda à tous ses gens dispersés de venir joindre le gros de l'armée, tant pour les empêcher de tomber dans les embuscades des Romains, que pour les accoutumer à la discipline du camp. Il envoya des courriers à Alatée et Safrax, pour les prier de se rendre en diligence auprès de lui avec leur cavalerie. Il ne campa plus que dans de grandes plaines, et près des villes, de peur d'être surpris ou de manquer de vivres. Dès qu'il sut que l'empereur s'approchait, il se retira comme s'il eût eu dessein de fuir le combat, et couvrit si bien sa marche, divisant son armée en plusieurs corps différents, que les coureurs ennemis n'en purent apercevoir qu'une partie. Il avait détaché quelques bataillons pour se saisir des postes avancés; et il allait couper les vivres au Romains, s'il n'eût été prévenu. Enfin il se conduisait avec tant de sagesse et de modération, qu'on eût dit que Fritigerne était le prince romain, et que Valens était le barbare.

Aussitôt que l'empereur fut arrivé à Andrinople, ceux qui avaient été envoyés pour reconnaître les Goths lui rapportèrent qu'ils n'étaient guère plus de dix mille hommes; qu'ils s'étaient retirés en désordre, et n'osaient se montrer hors de leurs retranchements. Il crut alors que la victoire était assurée. En ce même temps Ricomer vint de Sirmium pour l'avertir que Gratien marchait et qu'il arriverait en peu de jours. Ce jeune prince écrivit à son oncle, et le conjurait de l'attendre, et de souffrir qu'il partageât avec lui, sinon la gloire, du moins les travaux et les dangers de cette guerre.

Valens assembla le conseil, et mit l'affaire en délibération. Victor, général de la cavalerie, fut d'avis de ne rien précipiter, et représenta que les ennemis étaient plus forts qu'on ne pensait; mais qu'on pouvait s'assurer de les battre, et même de les accabler sans ressources, si l'on attendait le secours des Gaules. Il ajouta que c'était offenser un empereur qui venait en personne les secourir, que de combattre sans nécessité, lorsqu'il était sur le point d'arriver. Les principaux officiers de l'armée furent de ce même avis.

Sébastien soutenait, au contraire, qu'il fallait promptement donner bataille. C'était un grand capitaine, venu depuis peu des cours d'Occident, où il n'avait pu s'accommoder avec les ministres. Il commandait l'infanterie depuis la disgrâce de Trajan, et cherchait tous les moyens de se signaler dans sa charge, et de s'accréditer dans l'esprit de l'empereur. Tous les jeunes gens de la cour et de l'armée prirent ce parti, les uns pour complaire à l'empereur, les autres pour acquérir de la gloire; plusieurs même, piqués d'une fausse émulation, s'écrièrent *qu'ils ne souffriraient jamais que d'autres vinssent combattre et vaincre pour eux*. Valens, qui croyait la victoire certaine, et qui d'ailleurs était jaloux de la réputation que son neveu s'était acquise, choisit le conseil qui flattait le plus sa passion, et résolut

d'aller droit aux ennemis avant que Gratien fût arrivé.

Fritigerne, de son côté, sachant qu'il aurait deux grandes armées et deux empereurs sur les bras, si l'affaire n'était bientôt terminée, jugea qu'il fallait s'accommoder avec Valens, ou l'engager promptement à un combat général. C'est pourquoi il lui envoya des ambassadeurs, et lui fit faire des propositions raisonnables, en des termes très-respectueux et très-soumis. Il espérait par là que l'empereur lui accorderait la paix, ou qu'il prendrait ces soumissions pour des marques de crainte et de faiblesse, et qu'il aurait plus d'envie d'en venir aux mains. L'évêque Ulphilas, qui avait le secret de l'ambassade, se rendit en diligence au camp d'Andrinople, où il fut reçu honorablement, et aussitôt conduit à l'audience. Il présenta publiquement des lettres, par lesquelles le roi son maître, au nom de tous ses sujets, suppliait l'empereur de laisser en paix une nation malheureuse, chassée de toutes parts, qui n'avait pris les armes qu'à l'extrémité, qui était prête à les quitter, et qui ne penserait qu'à vivre, à servir l'empire et à cultiver en repos les terres qu'on lui avait accordées dans la Thrace.

Ces ambassadeurs furent renvoyés sans réponse ; et Valens eut d'autant plus d'impatience de donner la bataille, qu'il crut que les Goths avaient envie de l'éviter. Il disposa tout, et marcha le lendemain, neuvième d'août, dès la pointe du jour, afin de faire plus de diligence. Il arriva sur le midi à la vue des ennemis, et mit son armée en bataille, toute fatiguée qu'elle était d'une marche de douze milles par des chemins difficiles, et par une chaleur excessive.

Le roi des Goths envoya incontinent des députés à l'empereur, pour lui faire de nouvelles propositions de paix : car, comme il était sage et habile, il craignait l'événement d'un combat, et voulait à tout hasard gagner du temps, jusqu'à ce que la cavalerie qu'il attendait fût

arrivée. Cependant il visita son camp, donna ses ordres aux capitaines, et rangea ses troupes derrière un retranchement qu'il avait fait de tous les chariots de l'armée. Il fit allumer de grands feux par toute la campagne, afin que les Romains, échauffés et altérés par la chaleur du jour, venant encore à respirer un air brûlant, fussent moins en état de combattre. Au même temps il eut avis que l'empereur avait méprisé ses députés, et ne voulait traiter qu'avec les principaux de la nation. Il lui manda qu'il irait le trouver lui-même, s'il voulait envoyer auparavant quelques seigneurs de sa cour en otage. Cette négociation fit une espèce de trêve pour quelques heures, pendant lesquelles Alatée et Safrax arrivèrent avec leur cavalerie, et formèrent deux gros escadrons à la tête du camp des Goths.

La proposition du roi fut acceptée dans le conseil de l'empereur ; et l'on y avait déjà délibéré sur le choix des otages, lorsque les deux partis, sans y penser, se trouvèrent engagés au combat. Car Bacurius, chef des Ibériens, qu'on avait mis à la pointe de l'aile droite, ayant aperçu vers le camp des ennemis un gros de cavalerie composé de Huns et d'Alains, se détacha sans ordre, et courut aussitôt pour le charger. Les barbares, sans s'étonner, l'attendirent et le repoussèrent avec grande perte des siens. Il s'éleva alors un grand bruit de part et d'autre. Quelques escadrons s'avancèrent pour soutenir les Ibériens, qui se retiraient en désordre ; mais Alatée vint incontinent fondre sur eux, et, après avoir taillé en pièces tout ce qui eut le courage de lui résister, il poussa le reste si brusquement, qu'il renversa cavalerie et infanterie, et mit toute l'aile droite en déroute, sans qu'elle pût jamais se remettre.

Cependant Fritigerne sortit en bataille avec une partie de ses troupes, et donna tête baissée sur l'aile gauche, où étaient les légions commandées par le comte Sébastien, et animées par la présence de l'empereur. Les

uns et les autres combattirent fort vaillamment : mais enfin les Goths plièrent ; et soit qu'ils ne pussent soutenir le choc de l'ennemi, soit qu'ils voulussent l'attirer près de leur camp, afin qu'il ne pût leur échapper, ils reculèrent jusqu'au retranchement des chariots. Là ils tinrent ferme, comme s'ils eussent repris de nouvelles forces. Les Romains firent aussi tous leurs efforts pour conserver leur avantage ; mais des compagnies d'archers qui gardaient le camp, tirant sur eux d'un côté; de l'autre Alatée qui revenait de poursuivre la cavalerie les chargeant en flanc, et une multitude innombrable de barbares les environnant de toutes parts, ils ne pensèrent plus qu'à vendre chèrement leur vie.

Après avoir combattu quelque temps de loin à coups de flèches, ils en vinrent aux coups de haches et d'épées. A mesure que l'ennemi gagnait du terrain, ils se serraient, jusqu'à ce qu'épuisés de forces, et accablés par le nombre, ils furent la plupart taillés en pièces. Le comte Sébastien, colonel d'infanterie, Valérien, grand écuyer de l'empire, Équitius, proche parent de l'empereur et grand maître de son palais, plus de trente-cinq tribuns, et une infinité d'autres officiers demeurèrent sur la place. L'empereur, voyant ce désordre, ne savait à quoi se résoudre. Deux compagnies de ses gardes le couvraient de leurs boucliers. Trajan était venu se ranger auprès de lui avec la plupart des volontaires, et criait qu'on amenât promptement du secours. Mais tout était épouvanté. Les Bataves, qui composaient le corps de réserve, avaient pris la fuite. Victor et Ricomer n'avaient jamais pu rallier leurs gens. Alors la nuit étant survenue, Trajan conseilla à l'empereur de se sauver ; et, soutenant lui seul tout l'effort des ennemis, il reçut plusieurs blessures, et mourut généreusement pour sa patrie, pour un prince qui l'avait outragé et chassé peu de temps auparavant.

Valens, pour cacher sa fuite, se mêla avec quelques

soldats qui fuyaient comme lui. Il avançait peu, parce que la nuit était obscure, et la campagne couverte de morts ; et, pour comble de malheur, il fut blessé d'un coup de flèche par des barbares errants, qui tiraient à coups perdus partout où ils avaient ouï du bruit. Il tomba de cheval et fut porté par quelques-uns de ses domestiques dans une maison champêtre qui se trouva sur le chemin. On n'eut pas plutôt arrêté son sang, et mis, comme on le put, le premier appareil à sa plaie, qu'une troupe de Goths débandés vint en désordre à dessein de piller la maison, sans savoir qui était dedans. Ils essayèrent de forcer les portes ; et, comme ils trouvaient de la résistance, ils renoncèrent à une entreprise où ils craignaient de ne pas réussir, et dont ils n'espéraient pas pouvoir profiter. Pour se venger toutefois de ceux qui leur résistaient dans cette maison, ils y mirent le feu, et passèrent outre. Ce fut là que Valens, accablé de douleur et pressé des remords de sa conscience, fut brûlé tout vif le neuvième d'août, en la quatorzième année de son règne, et la cinquantième de son âge. Les barbares apprirent sa mort par un de ses domestiques qui s'était sauvé de l'embrasement, et furent affligés d'avoir perdu l'occasion de faire un empereur prisonnier, et de profiter de ses dépouilles. Telle fut la fin déplorable de Valens. Il eut le sort des mauvais princes : il fut haï pendant sa vie, et mourut sans être regretté.

L'histoire rapporte que, depuis la bataille de Cannes, les Romains n'avaient point fait de perte plus considérable. Il demeura sur la place plus des deux tiers de leur armée ; le reste se dispersa et se jeta dans les villes de côté et d'autre. Le comte Victor et Ricomer coururent promptement vers l'empereur Gratien, pour lui donner avis de cette défaite, et pour empêcher qu'il ne s'engageât trop avant. Gratien, touché de la perte de la bataille, et de la mort de son oncle qu'il apprit en même temps, délibéra s'il continuerait sa marche, ou

s'il retournerait sur ses pas. Les Goths étaient puissants; il avait peu de troupes à leur opposer; il perdait l'empire, s'il venait à être vaincu. Ces raisons l'obligèrent à se retirer dans Sirmium, jusqu'à ce qu'il eût assemblé de grandes forces, ou que dans l'ardeur du pillage la division se mît parmi les barbares.

Cependant il repassait dans son esprit toutes les circonstances de cette guerre: l'aveuglement de la cour, qui avait pris pour défenseurs de l'État ceux qui en étaient les plus dangereux ennemis; l'imprudence de l'empereur, qui les avait toujours trop craints ou trop méprisés. Il faisait réflexion sur ce que saint Ambroise lui avait écrit peu de temps auparavant, que « le sang « de tant de martyrs, et le bannissement de tant d'é- « vêques persécutés, étaient la véritable cause des ré- « volutions de l'empire; que les princes ne peuvent « s'assurer de la fidélité des hommes, quand ils ne sont « pas eux-mêmes fidèles à Dieu; et que le soulèvement « d'une nation arienne contre un empereur arien était « un effet de la justice divine, qui punissait l'impiété « par l'impiété même. »

Pour remédier à ces désordres, et pour se rendre le Ciel favorable, Gratien fit d'abord un édit, par lequel il rappelait les évêques bannis pour la foi catholique, et les rétablissait dans leurs siéges. Il commanda à Sapor, l'un de ses lieutenants généraux, d'aller faire exécuter cet ordre dans tout l'Orient, de chasser les faux évêques des églises qu'ils avaient usurpées, et de n'y souffrir que ceux qui seraient dans la communion du pape Damase. Toutefois, jugeant à propos de ménager pour un temps l'esprit des peuples, et joignant la douceur à la piété, il accorda à chacun le libre exercice de sa religion, et n'interdit les assemblées publiques qu'à quelques sectes qui lui parurent ou ridicules ou scandaleuses.

Après avoir tiré l'Église de l'oppression où elle était, il fallut penser aux moyens de sauver l'État. Valens était

mort sans enfants, et le jeune Valentinien, qui avait le titre et la qualité d'empereur, n'était pas encore en âge d'en exercer les fonctions ; ainsi Gratien se trouvait seul chargé de tous les soins de l'empire. Il voyait en même temps les Goths victorieux dans la Thrace, et d'autres nations barbares prêtes à faire irruption dans les terres de l'empire. Ne pouvant suffire lui seul à tout, ni savoir où sa présence serait le plus nécessaire, il cherchait un homme capable de l'assister dans ses guerres, et de commander dans l'Orient en son absence. Il jeta les yeux sur Théodose, dont il connaissait la valeur et la sagesse ; et, soit qu'il eût déjà résolu de l'associer à l'empire, soit qu'il n'eût dessein que de lui donner le commandement de l'armée, il lui écrivit, et lui envoya ordre de venir promptement à Sirmium.

Théodose était alors en Espagne, où il s'était retiré, comme nous avons dit, pour éviter la persécution de Valens et l'envie des courtisans qui n'avaient pu souffrir sa réputation ni son mérite. Il vivait dans sa retraite, sans se plaindre ni des empereurs ni de sa fortune. Il demeurait tantôt à la ville parmi ses concitoyens, accommodant les différends des uns, assistant les autres dans leurs besoins, obligeant tout le monde, et ne se préférant à personne ; tantôt à la campagne, où il cultivait lui-même ses jardins, et s'adonnait avec plaisir à tous les soins de l'agriculture. Profitant ainsi de sa disgrâce, il apprit à gagner l'amitié des peuples, et s'accoutuma si bien à tous les offices de la vie civile, qu'il retint la douceur et la modestie d'un particulier, lors même qu'il fut élevé à la dignité souveraine. Il était en cet état lorsqu'il reçut les lettres de Gratien; il mit ordre à ses affaires domestiques, et partit peu de jours après.

Cependant les Goths, après le gain de la bataille, allèrent, contre l'avis du roi Fritigerne, mettre le siége devant Andrinople, où ils avaient su que Valens avait renfermé ses trésors et tout ce qu'il y avait de plus pré-

cieux dans l'empire. Ils avaient gagné quelques soldats de la garnison, qui devaient leur livrer une porte de la ville : mais l'intelligence fut découverte. Enfin, incommodés des pluies, battus par les machines des assiégés, et rebutés de la longueur du siége, ils passèrent jusqu'aux environs de Perinthe, où ils espéraient faire un grand butin.

Comme ils n'osaient attaquer cette place, ils ravagèrent la campagne, et s'approchèrent de Constantinople, à dessein de l'investir et de la prendre d'assaut, ou par famine. L'impératrice Domitia, femme de Valens, ouvrit alors le trésor public, et anima si bien par ses discours et par ses largesses les habitants et les soldats, qu'ils sortirent en bataille, et chargèrent un gros de barbares, qui s'était avancé vers la ville. Le combat fut sanglant, et finit par une action qui surprit les Goths, et jeta la frayeur dans leur armée.

Ils ne furent pas plus heureux devant Thessalonique. Ils entreprirent plusieurs fois de se rendre maîtres de cette ville, qui n'était pas en état de leur résister : mais saint Ascole, qui en était évêque, la défendit par la seule force de ses prières. Enfin, après avoir manqué le pillage de ces trois villes, ils se jetèrent dans la Macédoine, la Thrace, la Scythie, la Mœsie, et se répandirent jusqu'aux Alpes juliennes, qui bornent l'Italie de ce côté-là, ravageant toutes ces provinces, et laissant partout des marques funestes de leur avarice et de leur fureur.

Les choses étaient en cet état lorsque Théodose arriva à Sirmium. Gratien le reçut d'autant plus favorablement, qu'il avait honte de l'avoir banni de sa cour, et qu'il allait lui confier l'affaire la plus importante de l'empire. Il le fit général de son armée, et l'envoya contre les Goths, avec une partie des troupes qu'il avait dans l'Illyrie.

Théodose marcha incontinent vers la Thrace, où les ennemis étaient assemblés en très-grand nombre. Il sut

que plusieurs compagnies d'Alains, de Huns et de Taifalés les avaient joints depuis leur dernière victoire, et qu'ils croyaient avoir réduit l'empereur à n'oser plus paraître en campagne. Mais il apprit en même temps que leurs meilleurs soldats s'étaient débandés ; que les chefs s'étaient divisés entre eux ; que Fritigerne n'en était plus maître ; et qu'il n'y avait ni ordre ni discipline parmi tant de barbares ramassés, qui étaient venus pour leur aider à piller, et non pas à combattre.

Alors il s'avança avec beaucoup de confiance, et, ayant rencontré les ennemis, il leur donna bataille, en tua la plus grande partie, obligea le reste à repasser le Danube, et alla porter lui-même à la cour la nouvelle de cette défaite. Théodoret raconte que Théodose laissa un si grand nombre de morts sur la place, fit tant de prisonniers, et remporta tant de dépouilles, qu'étant venu avec une extrême diligence donner avis à l'empereur de cette victoire, elle parut d'abord incroyable.

Ses envieux osèrent l'accuser d'avoir été défait, et de s'être enfui lui-même ; et Gratien, étonné, ne savait ce qu'il en devait croire. Théodose le supplia d'envoyer sur les lieux ses accusateurs, afin qu'ils reconnussent la vérité, et qu'ils en rendissent témoignage eux-mêmes. L'empereur, pour satisfaire à ses pressantes sollicitations, chargea des personnes de condition et de créance d'aller promptement s'informer du détail de cette action, et de venir lui en rendre compte.

Le même historien rapporte que ce fut en ce temps que Théodose vit en songe un évêque qui lui mettait la couronne sur la tête, et le revêtait des ornements impériaux ; et qu'un de ses intimes amis, à qui il communiqua cette vision, l'assura que c'était un présage certain de la grandeur où Dieu l'appelait.

On reconnut depuis que ç'avait été Mélèce, évêque d'Antioche, qui lui était apparu. Ce saint prélat, en vertu du dernier édit de Gratien, retournait alors dans

son église, après un bannissement de plusieurs années. On voyait par tout l'empire passer des confesseurs de Jésus-Christ, les uns suivis d'une troupe d'infidèles qu'ils avaient convertis, les autres délivrés de leurs chaînes et portant encore sur leurs corps les glorieuses marques des tourments qu'ils avaient soufferts. On transférait même avec honneur les reliques de ceux qui étaient morts dans leur exil.

La plupart furent reçus avec beaucoup de joie des peuples dont ils venaient reprendre la conduite. Mais comme l'empereur, quelque piété qu'il eût, n'avait pas encore assez d'autorité pour se faire obéir, il y en eut qui, par les cabales des hérétiques, souffrirent plus de maux en ce temps de paix, qu'ils n'en avaient enduré pendant la persécution. Il s'en trouva plusieurs qui, voyant leurs siéges remplis par des ariens, s'offrirent de partager avec eux le gouvernement de leur troupeau, pourvu qu'ils se réunissent à la foi et à la communion catholique. Quelques-uns même étaient près de céder leur dignité tout entière pour rétablir la paix et l'unité de l'Église.

Parmi tant de saints évêques, il sembla que Dieu avait choisi le plus célèbre, pour donner à Théodose les premières espérances de la gloire à laquelle il le destinait. On vit bientôt ce présage accompli; car Gratien résolut d'associer Théodose à l'empire. Il pensa qu'il ne pourrait lui seul résister à tant d'ennemis; qu'un lieutenant ne le déchargerait que d'une partie de ces soins; qu'il lui fallait un collègue qui eût ses guerres à part et qui défendît l'État comme son bien propre; qu'il y aurait plus de gloire pour lui à donner de bonne grâce un de ses empires, qu'à le retenir avec peine; et qu'il était heureux d'avoir de quoi récompenser un grand mérite, en établissant son propre repos. L'amitié et l'estime qu'il avait eues dès son enfance pour Théodose le déterminèrent encore davantage.

Ce choix fut d'autant plus glorieux à Théodose, que de sa part il ne l'avait pas recherché. Il eut même assez de modestie pour refuser cet honneur, lorsque Gratien le lui offrit; et ce refus fut accompagné de tant de marques de modération et de bonne foi, qu'il fut aisé de juger que ce n'était pas une vaine cérémonie, mais une véritable sagesse, qui lui faisait regarder comme une charge difficile et dangereuse cette dignité où l'on ne cherche ordinairement que le repos et le plaisir de commander.

Ce fut en ce temps qu'Ausone fut nommé consul, quoiqu'il fût absent, et qu'il n'eût pas brigué cet honneur. Gratien, après avoir profité de ses instructions, ne perdit aucune occasion de lui témoigner sa reconnaissance. Il l'éleva à la charge de questeur, et peu de temps après à celle de préfet du prétoire; enfin il le déclara consul, et n'oublia rien de ce qu'il put imaginer de plus obligeant et de plus honnête. Il lui donna pour collègue Olibrius Gallus, jeune homme d'une très-noble et très-ancienne maison : et comme on voulut savoir lequel des deux il nommait le premier, pour favoriser Ausone, sans offenser l'autre, il répondit qu'il prétendait régler leur rang non par la naissance, mais par l'âge, et par l'ancienneté de leur préfecture.

Peu de jours après, ceux qu'il avait envoyés à l'armée arrivèrent, et rapportèrent que la défaite des Goths avait été très-considérable; que le nombre des morts et des prisonniers, et la quantité des dépouilles allaient encore au delà de ce que Théodose avait dit. Alors ses ennemis mêmes furent obligés de louer sa valeur et sa modestie, et l'empereur crut qu'il était temps de partager l'empire avec lui.

LIVRE II

Gratien partage l'empire avec Théodose. Théodose va à Thessalonique, et y reçoit les députations. Il entreprend la guerre contre les Goths. Il les surprend, et les défait entièrement dans la Thrace. Il leur accorde la paix et retourne à Thessalonique, où il apprend la victoire de Gratien. Il a dessein d'abattre les ariens. L'origine et les progrès de cette secte. Théodose tombe malade et se fait baptiser par Ascole, évêque de Thessalonique. Maxime le Cynique usurpe le siége épiscopal de Constantinople; ses crimes et ses fourberies. Théodose rebute Maxime. Perfidie des Goths, qui attaquent l'empereur dans ses retranchements. Théodose reforme son armée et reçoit le secours des Gaules. Épouvante des Goths. Avis différents touchant la paix ou la guerre. Théodose accorde la paix aux Goths. Théodose congédie les troupes des Gaules, et se rend à Constantinople. État de la religion dans Constantinople. Théodose se déclare pour les catholiques. Son entretien avec Grégoire de Nazianze. Il fait rendre toutes les églises de la ville aux catholiques. Il réprime les ariens, et va lui-même installer Grégoire de Nazianze. Politique de Théodose. Différend de Fravitas et d'Ériulphe. Conspiration des ariens contre Grégoire de Nazianze. Édit nouveau de Théodose contre les ariens. Orgueil d'Athanaric, roi des Goths : sa haine contre Valens et contre l'empire. Fritigerne s'unit avec les Grotungues; et, après plusieurs courses, il chasse Athanaric de ses États. Athanaric implore la protection de Théodose, qui lui donne retraite dans sa cour. Théodose fait voir Constantinople à Athanaric. Origine et grandeur de cette ville. Mort d'Athanaric. Théodose provoque la réunion du concile de Constantinople. Il y appelle les hérétiques macédoniens. Nombre des évêques du concile, et leurs différentes vues. Respect de Théodose pour Mélèce, président du concile. Élection d'un archevêque de Constantinople. Grégoire de Nazianze est élu; il refuse cette dignité; on l'oblige de l'accepter. Points de foi réglés. Règlements pour la discipline. Mort de Mélèce, évêque d'Antioche; honneurs que lui rendit Théodose. Schisme d'Anthioche, son origine et ses progrès. On propose d'élire un successeur à Mélèce; divisions des Pères sur ce sujet. Théodose appelle au concile les évêques d'Égypte et de Macédoine. Protestation contre l'élection de Grégoire de Nazianze. Grégoire se démet de l'archevêché, et sort de l'assemblée. Théodose se plaint des contestations des évêques. Ordre donné pour le choix d'un nouvel archevêque. L'empereur choisit Nectaire. Remontrance des évêques à Théodose. Ordination de Nectaire. Conclusions du concile. Translation des reliques

de saint Paul, archevêque de Constantinople. Victoire de Théodose sur les Huns, les Syriens et les Carpodaques. Célèbre ambassade du roi de Perse à Théodose. Alliance de Théodose avec le roi des Perses. Députation du concile d'Aquilée à Théodose. Théodose ne consent pas à la convocation d'un concile général à Rome. Nouvelles intrigues de Maxime le Cynique. Théodose rassemble les évêques d'Orient à Constantinople; ils refusent d'aller à Rome. Les Goths de la suite d'Athanaric louent la grandeur et la bonté de Théodose. Fritigerne recherche l'alliance de Théodose. Nouvelles instances des évêques d'Italie pour la convocation d'un concile à Rome.

L'armée, qui était alors en quartier aux environs de Sirmium, eut ordre de s'assembler; et, le seizième jour de janvier, Gratien s'y rendit accompagné de Théodose et des autres seigneurs de la cour. Il fut conduit au milieu du camp, et les troupes s'étant rangées autour de lui, il leur exposa le déplorable état de l'empire, la misère des peuples, l'affaiblissement des armées, l'irruption des Allemands dans les Gaules, et le ravage qu'avaient fait tant de nations barbares dans les provinces de l'Orient. Il leur représenta qu'un seul homme ne pouvait soutenir tant de guerres à la fois, ni remédier à tant de désordres; que pour lui il préférait le plaisir d'avoir un collègue fidèle à l'ambition de régner seul; et que, dans le dessein de faire un choix qui fût avantageux à l'État et qui pût leur plaire, il avait jeté les yeux sur Théodose.

A ce nom les troupes l'interrompirent, et témoignèrent leur joie par de longs applaudissements. Gratien reprit son discours, et après avoir fait l'éloge de Théodose, il lui donna la pourpre et la couronne. Alors les soldats, qui l'avaient autrefois estimé digne de l'empire, redoublèrent leurs acclamations; et les officiers vinrent en foule saluer le nouvel empereur, qui n'étant âgé que de trente-trois ans, et joignant à la force et à la vigueur de l'âge une grande expérience et une sagesse consommée, faisait espérer le rétablissement entier des affaires,

Gratien lui donna en partage la Thrace et toutes les provinces que Valens avait possédées. Il y ajouta cette partie orientale de l'Illyrie, dont Thessalonique était la capitale, détachant de l'empire d'Occident cette province qui était exposée aux courses des barbares, et que, ni lui à cause de son éloignement, ni Valentinien son frère, à cause de son bas âge, n'auraient pu défendre. Peu de jours après cette élection, les deux empereurs se séparèrent. Gratien prit la route des Gaules pour aller chasser les Allemands qui les ravageaient; et Théodose marcha vers Thessalonique pour y assembler son armée, et recommencer la guerre contre une multitude formidable d'Alains, de Goths et de Huns, qui depuis sa dernière victoire s'étaient rejetés dans la Thrace, après avoir couru la Mœsie et la Pannonie.

Le bruit se répandit bientôt que Théodose était empereur, et qu'il s'avançait avec une partie de l'armée d'Occident, que Gratien lui avait laissée. Les peuples, que le malheur des dernières guerres et la rigueur du règne passé avaient abattus, commencèrent à respirer. Les troupes que les ennemis tenaient resserrées dans leurs garnisons reprirent courage, et firent des courses dans la campagne; et les officiers qui s'étaient sauvés de la dernière défaite, et qui s'étaient jetés dans les places fortes, étaient prêts à sortir au premier ordre, et à ramasser les restes épars des légions romaines pour les emmener à Théodose. Toutes les villes disposaient leurs députations, et Constantinople, que Valens avait juré de ruiner à son retour de la guerre, se réjouissait d'être sous la domination d'un prince qui méritait d'être aimé, et qui était capable de la protéger.

Théodose arriva néanmoins à Thessalonique, où se rendirent incontinent, de toutes les provinces de l'empire, ceux que leur rang ou leur devoir appelait à la cour, et ceux qui venaient rendre compte des affaires publiques, ou solliciter des affaires particulières. Là il

commença à faire toutes les fonctions d'un grand empereur, envoyant ses ordres partout, recevant les personnes de qualité et de mérite avec honneur, et les autres avec bonté ; donnant ses audiences à toute heure, et rendant la justice indifféremment à tous ses sujets ; ne refusant rien de ce qu'il pouvait raisonnablement accorder ; ajoutant aux grâces qu'il faisait la manière obligeante de les faire, et adoucissant les refus par des marques de bienveillance. Ainsi ceux qui avaient obtenu ce qu'ils demandaient, étaient satisfaits ; et ceux qui n'avaient pu l'obtenir, s'en retournaient au moins consolés.

Il se mit en campagne, et s'avança vers la Thrace à grandes journées. Les barbares étaient divisés en plusieurs corps, et sans s'attacher au siége d'aucune place, où ils n'avaient jamais réussi, ils ravageaient impunément toute la campagne. Ils étaient armés à la romaine depuis la défaite de Valens : Fritigerne leur avait appris à se rallier, et à observer quelque discipline ; leur armée grossissait tous les jours d'un nombre infini de leurs compagnons, que le bruit de leur victoire et l'espérance d'un grand butin attiraient de tous côtés. Ainsi ils étaient à craindre ; mais ils n'avaient presque point de chefs. Fritigerne, à qui ils avaient refusé d'obéir, les avait abandonnés.

Théodose entra dans la Thrace. Il défit d'abord quelques partis des ennemis qui s'étaient éloignés du gros de l'armée ; et ayant appris des prisonniers l'endroit où était campée la plus grande partie de ces barbares, il crut qu'il les vaincrait aisément, s'il pouvait les surprendre avant qu'ils fussent avertis de sa marche. Il commanda à Modaire, prince du sang royal des Scythes, qui s'était mis au service des empereurs, et qui, par sa fidélité et par sa valeur, avait mérité les premiers emplois dans leurs armées, de s'avancer avec quelque cavalerie pour reconnaître les ennemis. Cependant il marchait lui-même en grande diligence.

Peu de jours après, Modaire revint, et rapporta à Théodose que les ennemis n'étaient pas loin; qu'ils étaient campés dans des plaines dominées par des hauteurs qu'il ne serait pas difficile d'occuper; que leur camp n'était fermé que d'un retranchement de quelques chariots mal rangés, et qu'on forcerait sans aucune peine; et qu'enfin, ne se défiant de rien, et croyant l'empereur encore assez loin d'eux, ils pouvaient être opprimés avant d'être en état de se défendre.

L'empereur apprit ces nouvelles avec beaucoup de joie, et renvoya Modaire à la tête d'un fort détachement, pour se saisir des postes qu'il jugerait nécessaires, soit pour empêcher les Goths d'être avertis, soit pour les combattre avec avantage, s'ils étaient disposés à donner bataille. Assez proche du camp et presque à la vue des ennemis, s'élevait une colline étendue en long, et qui, vers le milieu de sa pente, laissait un espace de terrain assez uni et assez grand pour y loger un nombre raisonnable de troupes. Modaire y mit les siennes pendant la nuit sans avoir été découvert. Il se saisit de tous les passages; et sachant que les Goths sans crainte et sans précaution étaient endormis dans la plaine, il attendait avec impatience l'arrivée de l'empereur pour les charger. A la pointe du jour Théodose étant arrivé reconnut lui-même les lieux, et se disposa promptement à l'attaque. Il commanda aux soldats de quitter les armes pesantes, et de ne retenir que l'épée et le bouclier. Il donna ordre aux capitaines d'étendre les rangs, pour ne rien laisser derrière eux, et pour faire paraître l'armée plus nombreuse.

Les Goths cependant étaient dans une grande tranquillité; les uns rentraient dans le camp chargés du butin qu'ils venaient de faire; les autres en sortaient pour aller courir la campagne. Plusieurs, fatigués des courses qu'ils avaient faites pendant la nuit, étaient couchés çà et là; et la plupart, ensevelis dans le vin,

dormaient au milieu des provisions qu'ils avaient amassées. Leurs chefs, gens de peu d'expérience et de peu d'autorité, quelques avis qu'ils eussent reçus qu'il paraissait des troupes romaines, n'avaient pu se persuader qu'elles vinssent pour les attaquer. Ceux mêmes qui les avaient vues ne les prenaient pas pour l'armée entière, mais pour un parti sorti des places voisines, qui ne méritait pas qu'on prît les armes, et qui se renfermerait bientôt dans les garnisons.

Ils étaient en cet état, lorsqu'ils ouïrent le bruit des trompettes et les cris des soldats, qui fut le signal de l'attaque. Modaire descendit de la colline avec l'infanterie qu'il commandait, élargissant ses bataillons à mesure qu'il s'avançait dans la plaine, et marcha droit à la tête du camp. Promote, un des lieutenants généraux de l'empereur, prit à gauche avec une partie de la cavalerie ; et l'empereur avec le reste, côtoyant la colline à droite, s'approcha des ennemis pour les prendre en flanc. Les Goths, qui virent fondre tout à coup sur eux cette armée que la frayeur leur faisait paraître innombrable, jugèrent bien que leur perte était assurée. Leurs chefs reconnurent leur faute, lorsqu'il n'était plus temps de la réparer : la terreur et la confusion se répandirent par tout le camp. Ceux-ci, courant aux armes, perdaient la vie avant qu'ils fussent en état de la disputer ; ceux-là, pour éviter le péril qu'ils voyaient, allaient chercher celui qu'ils ne voyaient pas, et rencontraient partout l'ennemi. Le nombre des fuyards les empêchait de pouvoir fuir. En peu d'heures tous ces barbares furent ou tués ou faits prisonniers. On prit leurs femmes et leurs enfants, et quatre mille chariots qui servaient à les porter dans leurs marches. Ainsi toute la Thrace fut encore une fois délivrée de la désolation où ces nations étrangères l'avaient réduite.

Le bruit de cette défaite s'étant répandu, les Alains et les Goths, qui ravageaient les autres provinces, s'ar-

rêtèrent et firent des propositions de paix. Ils auraient bien voulu venger la mort de leurs compagnons ; mais comme ils surent que l'empereur allait à eux, ils se soumirent à tout ce qu'il voulut, et signèrent un traité qu'ils n'avaient dessein d'observer que jusqu'à la première occasion de le rompre. Théodose, de son côté, leur accorda plus qu'ils ne demandaient ; car il préférait une paix honnête à une guerre glorieuse, et ne jugeait pas à propos d'exposer le peu de troupes qu'il avait à des combats douteux, contre des ennemis qui vainquaient quelquefois les Romains, et qui ne se laissaient pas toujours surprendre.

Tout étant ainsi réglé, Théodose visita les places, renforça les garnisons et donna ses ordres pour la sûreté et pour le soulagement des provinces que la guerre avait ruinées ; puis il reprit le chemin de Thessalonique, pour y passer l'hiver, et pourvoir de là aux plus pressantes nécessités de l'État. La joie que lui donnaient ces premiers succès de son règne, fut encore augmentée par les nouvelles qu'il reçut que Gratien n'avait pas été moins heureux que lui; qu'ayant joint à ses troupes celles que commandait Merebaude, roi des Français, il avait attaqué les Allemands, et les avait vaincus et chassés des Gaules. Théodose fit rendre à Dieu de solennelles actions de grâces pour ses victoires, et pour celles d'un prince dont la gloire le touchait autant que la sienne propre.

Aussitôt qu'il fut déchargé des soins de la guerre, il crut qu'il serait indigne des grâces qu'il avait reçues du Ciel, et de la protection qu'il en espérait, s'il ne s'appliquait de tout son pouvoir au rétablissement de la foi et de la religion catholique, dont il avait fait profession toute sa vie. Pour cela il résolut d'abattre les ariens, que ses prédécesseurs avaient élevés, et qui remplissaient alors tout l'Orient de confusion et de désordre.

Cette secte s'éleva sous le règne du grand Constantin, et suscita contre l'Église une espèce de persécution plus dangereuse que celle des tyrans dont elle venait d'être délivrée. Arius en fut l'auteur. Il était né dans cette partie de la Libye qui est voisine de l'Égypte, et il avait passé à Alexandrie, dans l'espérance de s'y faire connaître, et de se pousser aux premières charges de l'Église. Comme il avait de l'esprit, du savoir et de l'éloquence, avec quelque apparence de vertu, les patriarches de cette ville crurent qu'ils pourraient se servir de lui, et l'élevèrent les uns aux ordres, les autres aux ministères ecclésiastiques. Mais ils reconnurent bientôt que c'était un esprit inquiet, présomptueux, indocile, prêt à prendre le bon ou le mauvais parti, selon qu'il convenait à sa fortune ou à son orgueil. Dès ses premières années, il se jeta dans le schisme de Mélèce, évêque de Lycopolis dans la Thébaïde. Il en sortit, et il y rentra. Enfin il se réconcilia avec le patriarche Achillas, et feignit d'être son ami, pour devenir son successeur. Alors, couvrant son ambition du voile d'une modestie affectée, gagnant les uns par un entretien doux et flatteur, trompant les autres par un extérieur grave et composé, il aspirait secrètement à l'épiscopat.

Mais ses espérances furent trompées. Le siége vint à vaquer, et le mérite de saint Alexandre l'emporta sur les intrigues d'Arius. Il en fut piqué, et l'envie qui le possédait lui fit regarder comme son ennemi celui qu'il devait respecter comme son père. Il résolut de le perdre, et ne pouvant décrier sa vie, qui était très-innocente et très-exemplaire, il entreprit d'attaquer sa doctrine, quoiqu'elle fût très-pure et très-sainte. Il l'accusa comme d'un crime de soutenir *que Jésus-Christ était égal à son Père, éternel et immuable comme lui, et qu'ils n'avaient qu'une même essence.* Après lui avoir reproché cette vérité comme une hérésie, il proposa lui-même son hérésie comme une vérité, et commença de publier *que le*

Fils n'était qu'une créature; que le Verbe avait été fait et tiré du néant; qu'il était muable et changeant de sa nature ; qu'il n'était Fils de Dieu que par adoption; et que s'il était appelé Dieu, il ne fallait pas entendre qu'il le fût par nature, mais seulement par participation.

Le patriarche essaya de le ramener par ses avertissements, ses raisons, ses menaces ; mais connaissant que ces voies de douceur et d'exhortation ne servaient qu'à lui donner plus de courage et plus de moyens de communiquer son impiété, il l'excommunia dans un concile de cent évêques qu'il avait convoqués pour cela de l'Égypte et de la Libye.

Ce coup l'étonna, mais ne l'abattit pas. Il se retira dans la Palestine, d'où il écrivit à l'empereur : il alla même le trouver, et en peu de temps il acquit quelques protecteurs, et un grand nombre de disciples qui s'attachaient à lui, les uns par le seul amour de la nouveauté, les autres par cette fausse pitié qu'on a pour un homme qu'on croit opprimé, plusieurs gagnés par ses persuasions et par ses caresses. Constantin, averti que les peuples et les évêques commençaient à se partager, et qu'il s'assemblait des synodes de part et d'autre, craignit les suites de cette division. Il écrivit de Nicomédie, qui était alors le séjour ordinaire des empereurs de l'Orient, une lettre commune à saint Alexandre et à Arius, pour les exhorter à se réunir. Osius, évêque de Cordoue en Espagne, qui se rencontra par hasard près de l'empereur, eut l'ordre d'aller en Égypte pour travailler à cet accommodement, et s'acquitta de sa mission avec beaucoup de fidélité, mais avec peu de succès.

Pour réduire cette secte opiniâtre, et régler le point de doctrine contesté, il fallut en venir à un concile universel, qui établît la vérité et condamnât l'erreur par un jugement décisif. Nicée, une des principales villes de la

Bithynie, fut choisie pour le lieu de cette assemblée: les évêques de toutes les parties du monde furent invités de s'y trouver; ils y arrivèrent dans le temps marqué, au nombre de trois cent dix-huit. Constantin s'y rendit lui-même, pour être le témoin et comme le médiateur de la paix et de la réunion de l'Église. Arius et ses partisans y furent appelés; on les ouït, on les convainquit, on les condamna. La divinité de Jésus-Christ fut reconnue; et, pour ôter aux ariens tout prétexte de déguiser leur erreur sous des termes équivoques, on les obligea de se servir du mot de *consubstantiel* dans leur profession de foi, et de signer la consubstantialité du Verbe. Cette expression, depuis ce temps-là, fut comme une marque certaine qui distinguait les catholiques d'avec ceux qui ne l'étaient pas, ou qui l'étaient de mauvaise foi, et les Pères du concile l'insérèrent dans leur symbole.

Arius, et les évêques qui le protégeaient, après plusieurs difficultés, feignirent de se soumettre aux décisions du concile, et, pour éviter les peines dont ils étaient menacés, abjurèrent publiquement leur hérésie. Mais ils n'abandonnèrent pas leur entreprise, et ils attendirent le temps favorable pour répandre encore au dehors le venin qu'on les avait forcés de resserrer dans leur cœur. Cependant ils attiraient à leur parti ceux qui pouvaient les assister de leur crédit ou de leur faveur. Ils faisaient valoir à l'empereur leur soumission, afin d'abuser plus facilement de sa bonté. Arius, mené comme en triomphe par ses amis, allait être reçu à la communion de l'Église dans Constantinople, s'il n'eût fini subitement une vie inquiète et criminelle par une mort terrible et honteuse.

Le règne de Valens fut favorable à ces hérétiques. Ils exercèrent en son nom leurs violences accoutumées. Ils obtinrent de lui des lettres aux gouverneurs des provinces pour tyranniser les catholiques. Ils allèrent jus-

qu'au fond des déserts de la Thébaïde, pour en chasser les solitaires qui menaient une vie toute céleste. La persécution fut sanglante ; et sous un prince chrétien il se fit presque autant de martyrs que sous les tyrans infidèles. Tels furent les commencements et les progrès de cette hérésie.

Quoiqu'il fût non-seulement difficile, mais encore dangereux dans un nouveau règne d'attaquer une secte puissante, et accoutumée depuis longtemps à dominer, néanmoins Théodose forma le dessein de les ramener avec douceur, ou de les réprimer avec autorité. L'impératrice Flaccile, sa femme, qu'il aimait tendrement, Thermancie et Serène, ses nièces, qu'il avait adoptées depuis la mort de son frère Honorius, y étaient nouvellement arrivées. On y voyait tous les jours aborder quelques-uns de ses amis, surtout ceux qui l'avaient assisté dans le temps de sa disgrâce. Il les avait invités de venir d'Espagne en Orient, afin de les récompenser, et de les élever dans les charges. Sa reconnaissance s'accrut avec son pouvoir ; et dès qu'il fut empereur, il se souvint de tous les services qu'on lui avait rendus quand il était encore particulier, et n'oublia que les injures qu'on lui avait faites.

La joie qu'il eut de revoir des personnes qui lui étaient si chères fut bientôt troublée ; car à peine était-il arrivé à Thessalonique qu'il tomba dangereusement malade. Il se mit d'abord en état de recevoir le baptême, et se disposa à mourir chrétiennement. Comme il avait une grande affection pour la foi orthodoxe de la Trinité, avant de faire appeler Ascole, évêque de cette ville, il s'informa de ses mœurs, et de la foi qu'il professait. Il apprit que c'était un prélat d'une vertu consommée ; que sur la réputation de sa sainteté les peuples de la Macédoine l'avaient tiré de sa solitude pour le faire leur archevêque ; qu'il avait toujours été inviolablement attaché à la doctrine de l'Église ; que saint Basile l'avait

honoré de son amitié, et que le pape Damase avait pour lui une estime toute particulière.

Théodose eut beaucoup de joie de tomber entre les mains d'un si saint homme. Il le fit appeler; et, ayant encore su de lui-même qu'il professait la foi apostolique, confirmée par le concile de Nicée, il lui demanda avec respect le sacrement de la régénération. Aussitôt il le reçut avec une piété exemplaire, et s'estima plus glorieux d'être devenu enfant de l'Église, que d'avoir été fait maître d'une partie du monde. Alors il se crut engagé à rétablir la religion dans tout l'empire ; et Dieu, bénissant ses intentions, lui rendit en peu de jours une parfaite santé.

Après avoir ainsi examiné toutes choses, il crut qu'il était de sa prudence de ramener les esprits peu à peu, et de commencer par des lois qui leur fissent connaître ses volontés, et craindre sa justice. Il fit donc un édit daté de Thessalonique, par lequel il ordonne aux peuples de son obéissance de suivre la foi que l'Église romaine avait reçue de saint Pierre, et qui était enseignée par le pape Damase, et par Pierre d'Alexandrie, prélat d'une sainteté apostolique, et leur enjoint de confesser et de reconnaître une même divinité dans la trinité des personnes du Père, du Fils et du Saint-Esprit, suivant la doctrine de l'Évangile, et l'ancienne tradition de l'Église. Il déclare ensuite que ceux-là seulement qui professeront cette foi, seront tenus pour catholiques; et que ceux qui la rejetteront, seront traités comme des hérétiques infâmes et insensés, qui, outre les peines qu'ils méritent de la justice divine, doivent encore attendre de lui des châtiments proportionnés à l'énormité de leur crime.

Il adressa cet édit au peuple de Constantinople, afin qu'il fût d'abord exécuté dans cette ville impériale, qui était comme le théâtre de l'hérésie, et que de là il passât plus promptement dans toutes les autres villes de

l'empire. Ce fut en ce même temps que Maxime vint se jeter aux pieds de Théodose, le suppliant de le maintenir dans le siége de Constantinople qu'il venait d'usurper. Maxime était d'Alexandrie, philosophe cynique de profession, d'un savoir médiocre, d'une vie déréglée, et d'une profonde dissimulation. Se voyant sans honneur et sans ressources, animé par son ambition et par sa misère, il vint à Constantinople avec le téméraire dessein de s'en faire évêque. Il publia d'abord qu'il était d'une maison illustre par sa noblesse, et plus encore par sa piété ; que son père était mort pour la défense de la foi ; que ses sœurs étaient l'exemple des vierges chrétiennes dans Alexandrie. Il se vantait d'avoir souffert lui-même un long exil pour Jésus-Christ, se faisant un honneur de religion de ce qui avait été la punition de ses crimes. La fable de ses martyres prétendus, soutenue de plusieurs circonstances étudiées et de quelques apparences de piété qu'il affectait, lui acquit l'estime et l'amitié de tout ce qu'il y avait de catholiques dans Constantinople.

Grégoire de Nazianze avait le soin de l'église de Constantinople. Il y avait été envoyé un an auparavant par le concile d'Antioche selon quelques-uns, ou appelé par les peuples et par les evêques de Thrace, comme il semble le marquer lui-même. Il exerça d'abord par commission les fonctions pastorales dans cette église, où il fit revivre la foi presque éteinte ; joignant l'exemple de sa vie à la force de son éloquence, et réunissant, par ses soins, les restes d'un troupeau que les tempêtes passées avaient dispersé. Mais le nombre des catholiques s'étant en peu de temps notablement augmenté, ils l'élurent pour leur pasteur. Pierre, patriarche d'Alexandrie, confirma ce choix par ses lettres et par son suffrage, et lui envoya les marques de sa dignité. Les hérétiques, ne pouvant résister à ses raisons, attentèrent plusieurs fois contre sa personne ; mais comme il les

avait convaincus par ses discours, il les édifia par sa patience.

Il commençait à jouir du fruit de ses travaux, lorsque Maxime lui fut présenté. Grégoire le reçut non-seulement avec bonté, mais encore avec respect, comme un confesseur de Jésus-Christ. Cet imposteur gagnait de plus en plus les bonnes grâces de ce saint prélat, par une flatterie adroite, par des invectives fréquentes contre les ariens, et par un air de piété qui paraissait sincère. Cependant il menait secrètement son intrigue. Il y engagea un prêtre de Constantinople, à qui l'élévation et le mérite de l'archevêque étaient devenus insupportables. Ils tournèrent si bien l'esprit du patriarche d'Alexandrie, par les puissantes correspondances qu'ils avaient auprès de lui, qu'il entra dans les intérêts de Maxime.

Par ses ordres donc sept évêques furent choisis pour aller appuyer le parti de ce philosophe, sous prétexte de conduire la flotte qui amenait tous les ans les blés d'Égypte à Constantinople. Dès qu'ils furent arrivés, Maxime les encouragea par ses discours et par ses présents. Il ne restait plus qu'à prendre le temps pour l'ordination.

Les évêques égyptiens, à leur arrivée, avaient refusé de communiquer avec les ariens, et s'étaient unis avec les catholiques. Grégoire les avait reçus chez lui avec beaucoup de civilité et de respect. Comme l'entrée de l'église leur était libre à toute heure, ils y vinrent une nuit que ce prélat s'était fait porter malade dans une maison de campagne auprès de la ville. Ils commencèrent la cérémonie de la consécration de Maxime en présence d'un grand nombre de mariniers, étrangers pour la plupart, qui représentaient le peuple. Mais le jour les ayant surpris et le clergé étant accouru, tout le quartier s'émeut, le peuple s'assemble, on appelle les magistrats, et l'on chasse de l'église Maxime et tous ses

complices, qui se sauvèrent en désordre dans la maison d'un joueur de flûte, où ils achevèrent leur sacrilége ordination. L'indignité de cette action, qui fit horreur même aux hérétiques, donna lieu de rechercher la vie de cet imposteur. On se désabusa du martyre dont il se vantait, et l'on découvrit les crimes qu'il avait eu l'adresse de cacher jusque-là : ce qui fit qu'on le bannit honteusement de la ville.

Pendant que Théodose, encore convalescent, prenait tant de soin de l'avancement de la religion, il rassemblait son armée, et se préparait à se mettre en campagne aussitôt qu'il aurait repris ses forces. Les Goths, sur les avis qu'ils avaient reçus de sa maladie par leurs transfuges, et par les otages qu'ils avaient à sa suite, s'étaient moqués du dernier traité. Bien loin de sortir des terres de l'empire, comme ils l'avaient promis, ils y appelèrent à leur secours de nouvelles troupes de barbares, et y firent plus de ravages qu'auparavant. Ceux de leur nation qui s'étaient mis en grand nombre à la solde de l'empereur, leur facilitaient secrètement l'entrée dans les provinces. La terreur se répandit parmi les peuples, et les gens de guerre, ne recevant de la cour que des ordres lents et indéterminés, ne savaient à quoi se résoudre. Ainsi tout demeurait comme immobile par la maladie du prince, qui ne gouvernait que par lui-même, et qui n'était pas alors en état d'agir.

Au premier bruit de ce renouvellement de guerre, on dépêcha promptement des courriers à l'empereur Gratien, pour lui donner avis du danger où se trouvait Théodose, et pour le solliciter d'envoyer en diligence un secours considérable vers la Macédoine. Quelques officiers de l'armée, avec ce qu'ils avaient pu ramasser de troupes, s'opposaient cependant aux ennemis, et leur disputaient les passages. Mais le nombre de ces barbares croissant toujours, ils se rendaient partout les maîtres. Aussitôt qu'ils eurent reçu les secours qu'ils at-

tendaient, ils ravagèrent les frontières, et se jetèrent dans la Thessalie et la Macédoine. Théodose fit marcher son armée de ce côté-là, et y alla lui-même dès que sa santé put le lui permettre. Après qu'il eut fait reconnaître les ennemis, encore qu'il fût beaucoup inférieur en nombre, il s'avança à dessein de les combattre; mais il fut prévenu, et, quelque précaution qu'il eût prise, il se vit tout d'un coup trahi par les Goths qu'il avait retenus à son service.

Les Goths se préparèrent au combat, et commencèrent à marcher. Théodose, de son côté, étant averti de leur dessein, se retrancha, mit ses gens en bataille, visita les quartiers; et, après avoir fait allumer des feux par tout le camp, et donné les ordres nécessaires, il attendit les ennemis. La nuit s'avançait, et les barbares, profitant de leur nombre, et se partageant en plusieurs corps, dont chacun était presque égal à toute l'armée de l'empire, s'étendirent dans la plaine en assez bon ordre, et vinrent avec des cris effroyables donner de tous côtés presque en même temps; mais ils trouvèrent partout plus de résistance qu'ils n'avaient pensé, et furent repoussés avec grande perte des leurs. Le fort de l'attaque tomba sur le quartier de l'empereur, qu'ils avaient reconnu ou par le signal que leur avaient donné les traîtres, ou par le grand nombre des feux qu'eux-mêmes y avaient remarqués. Ils espéraient accabler ce prince, ou du moins l'occuper là pendant qu'on lui dresserait un piége d'un autre côté. Ils vinrent plusieurs fois à la charge; mais ils perdirent tant de monde, qu'ils furent enfin rebutés.

Théodose voyait les choses en cet état, lorsqu'il s'éleva un grand bruit vers le quartier des étrangers, qui lui fit appréhender quelque désordre. Il apprit en même temps que les Goths de son armée s'étaient joints avec les ennemis, et qu'il allait être enveloppé s'il n'y prenait garde. Il détacha d'abord quelques escadrons

pour se saisir des postes qui pouvaient assurer sa retraite; et comme il sut qu'une partie des légions étaient aux mains avec ces rebelles, il fit avancer en diligence sa cavalerie, qui fondit sur eux à propos, et en fit un si grand carnage, qu'il en resta peu qui ne portassent la peine de leur rébellion. Mais les Romains ne pouvaient faire de si grands efforts sans beaucoup de perte; et les Goths, dont le nombre grossissait toujours, avaient forcé par plusieurs endroits les retranchements. Théodose, avant d'être accablé par la multitude, rallia ses troupes affaiblies qui commençaient la plupart à se relâcher. Il prit lui-même le soin de faire la retraite jusqu'à ce qu'il eût gagné les hauteurs que ses gens gardaient, et qu'il eût mis en sûreté ce qui lui restait de son armée.

Cette journée pouvait être entièrement fatale à l'empire, si les Goths eussent su profiter de leur victoire; mais ils se débandèrent incontinent. Ceux qui avaient le moins combattu coururent les premiers au pillage; et ceux qui poursuivaient l'ennemi craignirent de perdre leur part du butin, et retournèrent promptement au camp. Ainsi la retraite se fit sans beaucoup de peine. La Thessalie et la Macédoine demeurèrent pourtant exposées à l'insulte et au pillage de ces barbares qui ravagèrent la campagne, et laissèrent les villes en liberté, parce que l'empereur y avait jeté des troupes.

Cependant Théodose, qui s'était retiré vers Thessalonique, y formait un corps de troupes capable de s'opposer à leur progrès. Il avait reçu en chemin quelques recrues qu'on lui amenait. Une partie des légions d'Égypte qu'il avait mandées venaient de le joindre; et il était en état de se mettre en campagne en peu de jours, lorsque Rustice arriva des provinces d'Occident, pour lui témoigner la douleur que Gratien et toute sa cour avaient eue de sa maladie, et la joie qu'ils avaient de sa guérison. Le voyage de cet officier avait été long, parce

qu'il avait passé par l'Italie, et qu'il s'était arrêté à Rome pour s'y faire baptiser. Là il avait reçu de nouveaux ordres, et il venait avec des lettres du pape Damase et de l'empereur Gratien. Le premier écrivait à Théodose pour le remercier de la protection qu'il donnait aux catholiques, et pour le prier d'établir dans l'église de Constantinople un évêque orthodoxe avec qui l'on pût garder la paix et la communion. Le second lui donnait avis qu'il lui envoyait un secours considérable, qu'il aurait conduit lui-même, si les affaires de l'empire l'eussent pu permettre; mais qu'il lui avait choisi ses plus belles troupes et ses meilleurs capitaines pour les commander; qu'ils étaient en marche, et qu'ils avaient ordre de se rendre promptement sur les confins des deux empires, où ils pourraient savoir la route qu'ils devaient prendre.

Théodose apprit cette nouvelle avec beaucoup de joie; et peu de temps après il fut averti que les troupes auxiliaires étaient arrivées sur la frontière d'Illyrie. Baudon et Arbogaste, Français d'origine, capitaines de grande réputation, fort affectionnés aux Romains, qui étaient les chefs de cette expédition, envoyèrent à la cour deux de leurs principaux officiers, pour demander ce qu'ils avaient à faire. L'empereur leur dépêcha incontinent des personnes fidèles et intelligentes pour les informer de l'état des affaires, et les faire approcher de la Macédoine, où il avait résolu de les aller joindre. Ces deux généraux s'avancèrent donc à grandes journées, et tombèrent heureusement sur quelques partis des ennemis, qu'ils taillèrent en pièces. Théodose en même temps se mit en marche.

Alors l'épouvante se répandit dans l'armée des barbares, qui crurent qu'ils allaient être enveloppés, et que toutes les forces de l'Orient et de l'Occident s'unissaient ensemble pour les accabler. La présence de l'empereur, l'approche de deux grands capitaines, la défaite de

quelques-uns de leurs gens, tout les étonna. Ils se rassemblèrent, et craignant d'être surpris dans la Thessalie et la Macédoine, où deux armées venaient fondre sur eux, ils s'enfuirent dans la Thrace. Mais ne pouvant subsister à cause du dégât qu'ils y avaient fait les années précédentes, et ne doutant pas qu'on ne dût les y poursuivre, ils envoyèrent des députés à Théodose pour lui demander humblement la paix.

Quoiqu'ils fussent encore en état de combattre, ils consentaient à être traités comme vaincus, et ils offraient de se retirer dans leur pays, ou à servir l'empire, promettant d'accomplir fidèlement toutes les conditions qu'on leur prescrirait. L'affaire fut mise en délibération. Baudon et Arbogaste, qui s'étaient rendus près de l'empereur, furent d'avis qu'il exterminât ces barbares, et lui représentèrent que c'étaient des ennemis irréconciliables de l'empire; qu'ils ne demandaient la paix que lorsqu'ils ne pouvaient plus faire la guerre.

Les autres soutenaient, au contraire, qu'il fallait préférer une paix assurée à une victoire incertaine; qu'il n'était pas honnête de rejeter les soumissions des ennemis, ni sûr de s'exposer à leur désespoir; que ceux-ci seraient plus tranquilles au delà du Danube, quand on les aurait forcés de le repasser; qu'il était difficile dans les conjonctures présentes de se passer du service de cette nation, et qu'il serait aisé de se garder de ses trahisons; qu'enfin l'empire était un corps affaibli par de longues guerres, et qu'il ne pouvait se remettre que par des intervalles de paix.

Théodose loua la résolution des premiers, et suivit le conseil des seconds. Il accorda la paix aux barbares. Les conditions furent qu'ils poseraient les armes, et jureraient de ne les plus reprendre contre l'empire; qu'ils enverraient les principaux de leurs chefs en otage; qu'ils sortiraient sans remise des provinces de l'empire, dont ils défendraient les frontières contre les autres peuples;

qu'ils fourniraient certain nombre de troupes choisies, pour être distribuées dans tous les corps de l'armée romaine; et que l'empereur les protégerait aussi, et les regarderait comme ses amis et ses alliés. Les Goths acceptèrent ces conditions, et commencèrent à exécuter le traité de bonne foi.

Cependant l'ordonnance de Théodose en faveur de la foi catholique avait été publiée à Constantinople, où elle avait produit des effets bien différents. Ceux qui professaient la foi de Nicée reprirent courage, et s'unirent plus étroitement avec Grégoire de Nazianze, qu'ils regardaient comme leur pasteur. Ils coururent plus en foule à ses sermons, et le pressèrent plusieurs fois de se prévaloir de l'autorité du prince, et de redemander aux ariens les églises qu'ils leur avaient ôtées. Mais comme l'édit ne portait pas expressément cette restitution, et qu'il n'était pas encore temps de toucher ce point, le saint modérait leur zèle, et les exhortait à attendre que l'empereur achevât ce qu'il avait commencé.

Mais les ariens firent éclater leurs ressentiments en toutes rencontres. Lorsqu'ils ouïrent publier une loi qui les flétrissait et les condamnait, ils devinrent comme furieux. Ils se plaignirent hautement qu'on les déshonorait à tort, et s'en prirent à Grégoire de Nazianze, qui, sans se servir des avantages du temps et de la protection du prince, n'opposait à leurs violences que les remontrances et les prières. Ils en vinrent jusqu'à cet excès de fureur, qu'ils massacrèrent en plein jour un saint vieillard qui revenait de l'exil, où il avait été envoyé sous le règne de Valens, pour la défense de la foi.

Théodose était informé de ces désordres, et dissimulait sagement jusqu'à ce qu'il fût en état d'y remédier. Il pressait les barbares d'exécuter le traité, et de repasser au delà du Danube : ce qu'ils firent en peu de temps. Alors il congédia les troupes auxiliaires, après avoir distribué des récompenses aux officiers et aux

soldats comme s'ils eussent combattu. Il donna tant de marques d'estime et de bienveillance aux deux généraux, qu'ils s'en retournèrent avec le seul regret de n'avoir pu exposer leur vie pour lui. En même temps il envoya une ambassade à l'empereur Gratien, pour lui rendre compte des affaires de l'Orient, et pour le remercier des soins qu'il avait pris de l'assister dans cette guerre, et de lui aider à conserver l'empire qu'il lui avait si généreusement donné.

Tout étant ainsi devenu paisible, ce prince fit travailler aux fortifications des places frontières, donna des quartiers de rafraîchissement à son armée, dans laquelle il incorpora les troupes d'elite que les Goths lui avaient fournies; et, après avoir mis les provinces voisines à couvert des insultes des ennemis, il prit le chemin de Constantinople. Comme il prévoyait qu'il aurait affaire à des esprits opiniâtres et séditieux, il fit marcher avec lui une partie de ses troupes, et le vingt-quatrième jour de novembre il fut reçu dans sa ville impériale, où on lui avait préparé non-seulement une entrée magnifique, comme à un nouvel empereur, mais encore un triomphe comme au vainqueur des barbares.

Comme l'affaire de la religion était la plus importante, et devait être une des premières réglées, on attendait quel en serait le succès. Les deux partis, comme il arrive ordinairement dans les divisions, observaient toutes les démarches du prince, pour tirer des conjectures sur leurs intérêts. Les ariens, voyant paraître avec tant de grandeur celui dont ils avaient méprisé les lois, s'attendaient d'en être traités comme ils le méritaient. Quoiqu'ils craignissent de l'aborder, ils ne purent néanmoins se dispenser de l'aller voir, parce qu'ils composaient le corps du clergé, et que d'ailleurs il leur importait de découvrir ce qu'ils soupçonnaient qu'on avait résolu contre eux. L'empereur les reçut avec honneur; et, sans vouloir entrer dans aucune discussion de religion, ré-

pondit à leurs civilités comme il avait fait à celles des autres.

Les catholiques, qui auraient voulu les voir humiliés, furent offensés du bon accueil qu'on leur avait fait. Quoiqu'ils fussent assurés des bonnes intentions de Théodose, ils doutèrent qu'il eût la force de les exécuter. Grégoire de Nazianze lui-même se plaignit de cette conduite ; mais il reconnut enfin que le prince en usait ainsi fort prudemment[1], parce qu'en matière de créance la douceur est le moyen le plus efficace pour ramener les esprits, et que la religion se persuade et ne se commande point.

Théodose, sans se mettre en peine de ces bruits, attendait le temps propre à l'exécution de son dessein. Il jugeait que, pour établir la foi orthodoxe, il fallait commencer par Constantinople, qui était le lieu commun de l'Orient et de l'Occident, et comme le centre où les extrémités du monde se réunissaient, et d'où la foi se communiquerait ensuite aisément dans toutes les parties de l'empire. Mais l'entreprise n'était pas sans difficulté. Cette ville avait été fondée par un empereur catholique, et instruite en la foi par deux des plus saints évêques de ce siècle-là. Elle n'avait pas joui longtemps des fruits de la paix que ce prince y avait maintenue, ni des instructions que ces prélats y avaient données. Les empereurs étant devenus ariens par la sollicitation de leurs pasteurs, qui l'étaient déjà, et la puissance temporelle s'unissant avec la spirituelle pour le renversement de la foi, il s'y fit en peu de temps une révolution étrange. Le clergé suivit la doctrine des archevêques, la cour s'accommoda à la religion des princes, et le peuple fut entraîné par l'exemple des uns et des autres.

Durant ces troubles, diverses sectes s'établirent dans la capitale de l'empire, où chaque nouveauté trouvait toujours des partisans. L'oppression des catholiques avait duré l'espace de quarante ans, lorsque Grégoire de

Nazianze y fut envoyé. Comme il était sous la protection de Théodose, on n'osa le chasser ; mais n'ayant pu obtenir une église pour lui et pour les siens, il fit dans la maison de Nicobule, son parent et ami, une chapelle qu'il appela l'Anastasie, ou la Résurrection, parce que ce fut là que la foi catholique, qui était comme morte dans Constantinople, avait heureusement commencé à revivre.

Les soins et les travaux de cet homme apostolique avaient eu d'assez grands succès, et le nombre des fidèles était considérablement multiplié ; mais, comparés aux ariens, ils ne faisaient qu'un petit corps, et ils n'avaient pour toute église que l'Anastasie. Démophile, qui s'était autrefois signalé par la persécution qu'il avait faite au pape Libère, et par le zèle qu'il témoignait pour le parti, avait été transféré du siége de Bérée à celui de Constantinople. Valens l'y avait établi, et depuis environ dix ans il gouvernait cette église, animant son peuple à la défense de l'hérésie, et lui faisant un point de piété de la haine qu'il devait avoir pour les catholiques.

Théodose, après s'être instruit soigneusement de toutes ces choses, jugea qu'il n'avait plus rien à ménager. Il vint en cérémonie, accompagné de toute sa cour, dans l'Anastasie, où tous les catholiques assemblés le reçurent avec une joie et des acclamations extraordinaires. Grégoire s'étant avancé pour le saluer, l'empereur l'embrassa avec beaucoup de tendresse, et le loua publiquement de sa piété, de sa prudence et de son zèle infatigable pour le rétablissement de la religion; puis se tournant vers le peuple, il l'exhorta à persister dans la foi et l'assura de sa protection. Il assista à la célébration des divins mystères; et lorsqu'ils furent achevés, il eut un assez long entretien avec l'évêque. Il lui communiqua le dessein qu'il avait d'user de son autorité contre les ariens, et de faire rentrer les catho-

liques dans leurs anciens droits. Grégoire répondit à l'empereur que la résolution qu'il avait prise de maintenir la religion était digne de lui; que tous les gens de bien s'étaient attendus à être heureux sous son règne; qu'il était sans doute destiné à réparer les fautes de ses prédécesseurs; que Dieu bénirait ses desseins, puisqu'il n'en avait que de justes; et qu'après avoir donné la paix à l'empire, il ne resterait plus qu'à la donner à l'Église. Quant à l'honneur que Théodose lui voulait faire, il le remercia en des termes pleins de reconnaissance et d'humilité, lui représentant qu'il ne demandait pour toute récompense de ses services, s'il avait été assez heureux pour en rendre à l'Église, que d'être renvoyé à sa solitude d'Arianze, d'où on l'avait tiré. Mais quelques raisons qu'il alléguât, il ne put obtenir son congé, et ne fut pas même écouté sur ce point.

Théodose étant retourné dans son palais, et sachant l'embarras où étaient les ariens, envoya dès le même jour demander à Démophile, leur évêque, s'il voulait embrasser la foi de Nicée, et réunir le peuple en un même corps. Cet hérétique répondit qu'il ne pouvait changer de créance, ni consentir à aucun accommodement. Alors le prince lui manda que, puisqu'il refusait de se ranger du parti de la vérité, et qu'il persistait à vouloir entretenir la désunion dans la capitale de l'empire, il lui commandait d'abandonner sans délai toutes les églises de la ville, et de les remettre aux catholiques comme ils les avaient possédées sous le règne du grand Constantin. Démophile, étonné d'un ordre si rude et si imprévu, fut quelque temps sans pouvoir parler, et ne rendit enfin d'autre réponse sinon qu'il ferait savoir au peuple la volonté de l'empereur.

Il songeait cependant aux moyens d'éluder cet ordre, ou par des requêtes artificieuses, ou par des délais affectés, ou par une rébellion ouverte. Mais ayant considéré qu'il était difficile de résister aux puissances et de

tromper un prince éclairé, et résolu de ne rien relâcher sur ce point, il assembla le peuple dans l'église, et se levant au milieu d'eux, il leur exposa le commandement qu'il avait reçu. Il leur dit ensuite que, ne voulant pas souscrire aux décisions du concile de Nicée, et ne pouvant s'opposer aux forces de l'empereur, il était réduit à suivre ce précepte de l'Évangile : *Lorsqu'ils vous persécuteront dans une ville, fuyez dans une autre;* qu'ainsi, cédant à la nécessité, il tiendrait le lendemain ses assemblées hors de la ville. Il en sortit, en effet, dès le même jour avec Luce, faux patriarche d'Alexandrie, qui s'était retiré depuis quelque temps auprès de lui.

Les hérétiques furent si touchés des paroles de Démophile, qu'ils mirent toute la ville en émotion. Les uns prenant les armes couraient aux églises pour s'en saisir : les autres allaient en tumulte à la porte du palais pour implorer la clémence de l'empereur ; quelques-uns investirent l'Anastasie, et menacèrent de se venger sur l'évêque des catholiques de la retraite du leur. Les places et les rues étaient pleines de femmes, d'enfants et de vieillards éplorés. On n'entendait de toutes parts que gémissements, que cris, et l'on voyait dans Constantinople l'image d'une ville prise d'assaut. Théodose, qui avait prévu ce désordre, avait envoyé des soldats pour écarter dans les principaux quartiers les séditieux qui s'y attroupaient, et surtout pour se rendre maîtres de l'église cathédrale et se saisir de toutes ses avenues.

Il ne lui restait plus qu'à installer Grégoire de Nazianze, et il voulut être présent à cette action. Il alla le prendre à l'Anastasie, et le mena lui-même comme en triomphe au milieu de ses gardes jusque dans l'église, où l'on rendit grâce à Dieu solennellement.

La prière étant achevée, la plupart des assistants, élevant leur voix, souhaitèrent mille bénédictions à l'empereur, et le supplièrent, pour comble de grâces, de leur donner Grégoire pour évêque. Le saint, souffrant

impatiemment l'ardeur qui les transportait, et ne pouvant se faire entendre à cause de sa faiblesse, pria celui qui était assis auprès de lui de leur dire de sa part qu'ils cessassent de crier ainsi; qu'ils étaient assemblés pour adorer la Trinité, et non pas pour élire un évêque; et qu'en un jour aussi heureux que celui-là, on ne devait avoir d'autre affaire que celle de prier et de louer Dieu.

Le peuple reçut avec respect cette correction, et témoigna par ses applaudissements combien il était touché de la modestie de ce prélat. L'empereur même lui donna de grands éloges, et le mit en possession, non-seulement des églises, mais encore de la maison épiscopale et de tous les revenus ecclésiastiques. C'est ainsi que se termina cette grande affaire par les soins et par la fermeté de Théodose.

Après que Théodose eut si heureusement exécuté ce qu'il avait entrepris pour le rétablissement de la religion, il s'appliqua soigneusemeut aux affaires de l'empire. Il commença par des règlements pour les gens de guerre. Il créa plusieurs lieutenants généraux à qui il donna de grandes pensions; il multiplia le nombre des officiers dans les compagnies, sachant que rien ne renforce tant les armées, et ne contribue tant à la discipline. Il fit de grands présents aux chefs des barbares qui l'avaient servi, et n'oublia rien de ce qui pouvait les gagner, donnant aux uns des emplois qui les attachaient près de sa personne, mariant les autres dans les plus riches familles de la cour ou de la ville, et les détachant ainsi des intérêts de leur pays.

Cette politique le sauva des embûches que lui dressaient Ériulphe et Fravitas, deux des principaux capitaines des Goths. Soit qu'ils eussent été choisis pour otages, soit qu'ils commandassent ce corps de troupes que leur nation avait fourni, soit qu'ils se fussent mis volontairement au service de l'empereur, ils étaient

venus dans le dessein de prendre leur temps, et d'exciter leurs gens à la révolte. L'empereur les retint dans sa cour, et les combla de biens et d'honneurs. Fravitas étant devenu amoureux d'une Romaine, il la lui fit épouser, et l'engagea si bien au parti de l'empire par ce mariage et par ses bienfaits, qu'il servit depuis très-fidèlement dans toutes les guerres, et mérita enfin d'être élevé au consulat sous le règne d'Arcadius.

Ce capitaine, oubliant ses premières résolutions, et s'attachant par reconnaissance au service de Théodose, essaya de gagner Ériulphe, et lui représenta plusieurs fois qu'il était de son intérêt et de son honneur de se donner entièrement à un prince de qui il avait reçu tant de grâces et de qui il en pouvait encore espérer. Mais Ériulphe, qui avait conçu une haine irréconciliable contre l'empereur, persistait toujours dans son dessein, et se défendait sur ce qu'il s'y était obligé par serment. Il se forma entre eux sur ce sujet une grande division, qui demeura longtemps cachée. Un jour ayant été conviés à un de ces festins, plus polis que somptueux, que l'empereur donnait de temps en temps à ceux de sa cour, le vin fit découvrir ce qui se passait. Ils s'échauffèrent l'un et l'autre, et se reprochèrent mutuellement leur perfidie. Ériulphe étant sorti pour aller animer ses gens, Fravitas le suivit incontinent pour le prévenir, et, l'ayant joint assez près du palais, lui passa son épée au travers du corps, et le tua. Il ne lui fut pas difficile de prouver les mauvaises intentions du mort, parce qu'il en connaissait les complices, et il justifia depuis sa fidélité par toute la conduite de sa vie.

Théodose ne fut pas moins soigneux de régler la police de l'empire. Il choisit des gens habiles pour la magistrature, et leur recommanda la probité et la justice : il fit des lois, et les fit observer. Il résolut d'abolir le paganisme, autant que la prudence le put permettre, non pas par des persécutions, mais par des privations

de grâces, excluant des dignités ceux qui en faisaient profession, et punissant sévèrement ce qu'ils entreprenaient contre la religion ou contre l'État.

Les ariens avaient été ébranlés par la perte qu'ils avaient faite de leurs églises; mais ils n'étaient pas encore abattus. Démophile demeurait aux environs de Constantinople; et ceux de sa secte le reconnaissaient toujours pour évêque de cette ville impériale, et l'allaient trouver pour conférer avec lui, et pour se confirmer dans leur erreur. Quelques-uns d'entre eux, qui rejetaient toute la cause de leur disgrâce sur la haine que leur portait Grégoire de Nazianze, résolurent de se défaire de lui. Ils gagnèrent un jeune homme séditieux et entreprenant, qui se chargea de l'assassiner dans sa maison épiscopale. Il n'était pas difficile de l'aborder, en un temps où l'on venait en foule le féliciter de l'heureux succès des affaires de la religion. Ce meurtrier s'étant mêlé dans une troupe de bourgeois, fut introduit avec eux dans la chambre de ce prélat, que son indisposition et sa lassitude retenaient au lit. La compagnie se réjouit avec lui de la nouvelle acquisition des églises, et, après mille témoignages d'affection et de respect, se retira louant Dieu hautement de leur avoir donné un si sage et si vertueux pasteur.

L'assassin demeura seul; tout à coup, effrayé de l'image du crime qu'il était sur le point d'exécuter, et pressé du remords de sa conscience, il se jeta aux pieds de Grégoire, comme pour implorer sa bonté. Le saint, surpris d'un spectacle si inopiné, se pencha pour le relever, et lui demanda plusieurs fois qui il était, et ce qu'il souhaitait de lui; mais, n'ayant tiré pour toute réponse que quelques paroles mal articulées, entrecoupées de cris et de sanglots, il fut ému de compassion, et se mit à pleurer avec lui.

Ses gens accoururent au bruit, l'emportèrent par force dans l'antichambre, où, s'étant remis, il confessa le

dessein qu'il avait eu, levant les mains au ciel, et donnant toutes les marques d'une profonde douleur. On le ramena devant l'archevêque, à qui l'un de ses domestiques vint lui apprendre le danger qu'il avait couru. Grégoire fit approcher le meurtrier, et l'embrassa avec beaucoup de tendresse : « Dieu vous conserve, mon « fils, lui dit-il : puisqu'il m'a sauvé la vie aujourd'hui, « il est juste que je vous la sauve aussi. Toute la satis« faction que je vous demande, c'est que vous renon« ciez à l'hérésie, et que vous pensiez à votre salut. » Cette action fut admirée même de ses ennemis.

Quoiqu'il eût empêché qu'on ne recherchât les auteurs et les complices de cette conjuration, Théodose, connaissant la malignité de ces hérétiques, résolut de les réprimer par de nouvelles ordonnances. Il fit donc un édit qui portait défense à tous ses sujets de donner aucune retraite aux hérétiques pour y célébrer leurs mystères, ni de souffrir qu'ils tinssent publiquement leurs assemblées, de peur que la commodité qu'ils auraient d'exercer leur fausse religion ne leur fût une occasion d'y persister opiniâtrément. Il ordonna que par tout son empire, selon la foi du saint concile de Nicée, on reconnût une seule substance indivisible dans la Trinité ; qu'on eût en horreur les photiniens, les ariens, les eunomiens, et autres semblables monstres, dont on ne devrait pas même savoir les noms ; qu'ils sortissent de toutes les églises, et les remissent incessamment entre les mains des évêques catholiques, et que s'ils faisaient la moindre difficulté d'obéir, ils fussent chassés des villes et traités comme des rebelles.

Théodose travaillait ainsi à dompter l'orgueil des ennemis de l'empire. Athanaric, roi des Ostrogoths, lui fit demander sa protection et une retraite dans ses terres. C'était un prince d'une humeur fière, nourri dans les armes dès sa jeunesse, qui avait été plusieurs fois chassé de ses États, et qui en avait aussitôt conquis

d'autres. Il se ligua d'abord avec Procope, pour ôter la couronne à Valens. Il soutint depuis contre lui une rude guerre pendant trois ans, et l'obligea d'acheter la paix. Lorsqu'il fut question de conclure et de signer le traité, il refusa de passer au deçà du Danube, disant qu'il avait fait serment de ne mettre jamais le pied sur les terres des Romains, sinon sur celles qu'il aurait conquises.

Il avait appris avec joie la mort de Valens; et la réputation de Théodose avait commencé à le rendre moins animé contre les Romains, lorsqu'il tomba tout d'un coup dans un malheur dont il ne put se relever. Après la défaite de Valens, les barbares, qui n'étaient plus retenus par aucune crainte, vécurent sans ordre et sans discipline. Comme il était difficile de régler sous de mêmes lois ce ramas de tant de peuples différents, Fritigerne, d'un côté, rassembla une partie de ces Goths; Alathée et Safrax, de l'autre, rallièrent leurs Grotungues; et, s'étant unis ensemble d'affection et d'intérêts, après avoir fait un très-grand butin, ils se détachèrent de la multitude, et marchèrent du côté d'Occident. Vitalien, qui avait été envoyé pour commander en Illyrie, n'eut pas le courage de les combattre. Ils se postèrent entre le Rhin et le Danube; et, après avoir forcé tout ce qui s'opposait à leur passage, ils s'avancèrent vers le Rhin, et firent des courses jusque dans les Gaules.

Gratien en fut inquiété; et, pour éloigner de lui des ennemis si dangereux, il leur fit offrir des terres dans la Pannonie et dans la Mysie supérieure, s'ils voulaient s'y retirer. Ils délibérèrent quelque temps; et, jugeant que de là ils pourraient faire de plus grands progrès sur l'un ou sur l'autre empire, ils acceptèrent la condition. Ils traversèrent le Danube à dessein de s'établir dans la Pannonie, d'entrer ensuite dans l'empire, et de se rendre maîtres de la Grèce. Dans cette pensée, ils firent de grandes provisions; et, pour ne laisser der-

rière eux aucun prince qui leur fît ombrage, ils attaquèrent Athanaric, parce qu'il refusait de se joindre à eux, et qu'il leur était suspect à cause de leurs anciennes inimitiés. Ils gagnèrent une partie de ses sujets ; ils intimidèrent le reste, et le chassèrent lui-même de ses États.

Ce prince, réduit à cette extrémité, eut recours à Théodose, dont la générosité ne lui était pas inconnue. Il lui envoya promptement un de ses capitaines, pour lui demander sa protection. Théodose reçut favorablement la prière d'Athanaric. Il envoya le recevoir sur la frontière, avec ordre à tous les gouverneurs qui se trouvaient sur sa route de lui faire les mêmes honneurs qu'on avait accoutumé de faire aux empereurs en ces rencontres.

Athanaric, surpris de toutes ces honnêtetés, se laissa persuader d'aller à la cour avec la plupart des officiers qui l'avaient suivi dans sa disgrâce. Les honneurs qu'il reçut partout lui paraissaient peu convenables à sa fortune présente, mais il ne laissa pas d'en être bien sensiblement touché. Théodose lui fit préparer une entrée magnifique à Constantinople ; et, quoiqu'il ne fît que relever d'une maladie qui l'avait presque réduit à l'extrémité, il sortit assez loin hors de la ville pour aller au-devant de lui, et le reçut avec une bonté et une magnificence extraordinaires. Il le logea dans son palais, et le fit servir par ses domestiques avec tant d'ordre et de grandeur, que ce roi s'écria plusieurs fois, dans une profonde admiration, que l'empereur était un dieu sur la terre, et qu'aucun homme mortel, s'il lui restait un peu de bon sens, ne devait oser s'attaquer à lui.

Il ne fut pas moins étonné, lorsqu'il visita les endroits les plus remarquables de Constantinople, où Théodose lui-même le conduisit au milieu de toute sa cour. Cette ville, par sa situation, par sa grandeur, par ses richesses, méritait d'être le siége de l'empire. Cons-

tantin l'avait fait bâtir depuis environ soixante et dix ans, et s'y était établi, soit pour retenir de là plus commodément les nations barbares qui troublaient le repos de l'Orient, soit pour laisser après lui un monument éternel de sa grandeur, soit pour donner de la jalousie à Rome, dont il n'était pas fort content, tant à cause de la liberté que le sénat y conservait, qu'à cause de l'idolâtrie qui y régnait encore. Aussi l'avait-il appelée la nouvelle Rome. Comme c'est l'ordinaire de mêler du mystère dans l'origine des villes et des États, pour les rendre plus célèbres, on crut que c'était par un ordre secret du Ciel que cet empereur avait entrepris un si grand dessein. On publia que comme il jetait les fondements d'une ville auprès de l'ancien Ilion, un aigle avait enlevé le cordeau des ouvriers, et l'avait laissé tomber près de Byzance, pour lui marquer le lieu qu'il devait choisir ; et que depuis, mesurant le tour qu'il voulait donner aux murailles, il avait été conduit visiblement par un ange. On rapporte plusieurs semblables prodiges.

Quoi qu'il en soit, Constantin ayant achevé cette ville qu'il aimait comme son ouvrage, n'épargna rien pour l'orner et pour l'enrichir. Il y bâtit un capitole, un cirque, un amphithéâtre, des places, des portiques, et d'autres édifices publics, sur la forme de ceux qui étaient dans Rome. Il tira des plus nobles villes d'Orient ce qu'il y avait de précieux et de rare pour l'ornement de celle-ci. Il y fit apporter ce qui restait d'ouvrages entiers des rois d'Égypte, surtout l'obélisque de Thèbes, qu'il fit venir avec beaucoup de difficulté. Il composa un sénat à l'imitation de celui de Rome. Il attira de tous les endroits du monde les hommes distingués dans les sciences et dans les arts, pour qui il avait fait bâtir des colléges et des maisons exprès en divers quartiers, et à qui il avait assigné de grandes pensions. Il destina des fonds pour la subsistance des citoyens, et

pour l'entretien des bâtiments. Il fonda des églises et des académies, et vint à bout du dessein qu'il avait eu de faire une ville égale et supérieure même à l'ancienne Rome.

Athanaric admira toutes ces choses. Il ne pouvait se lasser de regarder ce port rempli de vaisseaux de toutes les nations du monde, et cette affluence de peuple retenu par la commodité du séjour, ou attiré par la relation que les provinces ont à la cour. Les capitaines goths qui le suivaient, et qui n'étaient accoutumés qu'au faste grossier de leur cour barbare, conçurent une grande idée de l'empire, et surtout de l'empereur, qui leur faisait remarquer, avec une extrême bonté, ce qu'il y avait de plus curieux, et leur montrait même les desseins d'agrandir et d'orner la ville, qu'il exécuta quelques années après, avec une magnificence qui surpassa celle de ses prédécesseurs.

Athanaric commençait à perdre le souvenir de ses malheurs, et il y avait lieu d'espérer qu'il pourrait embrasser la religion chrétienne, qu'il avait autrefois cruellement persécutée. Mais comme dans un âge avancé il avait encore les passions vives, la douleur que lui avait donnée son infortune l'ayant déjà fort affaibli, la joie de se voir si honorablement traité le saisit, et fit tant d'impression sur lui, qu'il tomba malade, et mourut quinze jours après son arrivée à Constantinople. L'empereur, qui lui avait rendu tous les offices d'un ami, fut fort affligé de sa mort, parce qu'il l'aimait, et qu'il espérait pouvoir un jour s'en servir pour réduire toute la nation à une alliance ferme et constante avec l'empire. Il lui fit faire de magnifiques funérailles, selon les anciennes cérémonies des païens, et lui dressa sur sa sépulture un si riche et si superbe monument, que les barbares et les Romains en furent également étonnés.

Cette bonté de Théodose fit plus d'effet qu'il n'avait

espéré sur l'esprit des Goths. Car outre qu'Athanaric en mourant avait fait venir autour de son lit tous les capitaines qui l'avaient accompagné, et leur avait recommandé de garder toute leur vie une fidélité inviolable à l'empereur, et de publier dans leur pays, quand ils y seraient retournés, toutes les grâces qu'ils en avaient reçues, ils étaient eux-mêmes extrêmement touchés des caresses qu'on leur avait faites. Théodose leur offrit des partis très-honorables dans ses armées; mais ils s'en excusèrent, disant qu'ils n'en seraient pas moins à lui, et qu'ils allaient le servir plus utilement dans leur pays: ce qu'ils exécutèrent depuis, gardant les passages du Danube, et empêchant les Romains d'être attaqués de leur côté. Ainsi la bonté des princes produit souvent de plus grands effets que leur puissance; et les peuples qu'on a gagnés par amitié sont ordinairement plus fermes dans leur devoir que ceux qu'on a soumis par les armes.

Après un si heureux succès, Théodose, voyant que les lois qu'il avait faites en faveur de la religion avaient arrêté les désordres, mais ne réunissaient pas les esprits, résolut de provoquer la réunion d'un concile, à l'exemple du grand Constantin, dont il faisait gloire d'imiter la piété. Dès son avénement à l'empire, il avait eu cette pensée, parce qu'il jugeait que c'était le moyen le plus sûr et le plus prompt pour terminer avec douceur, comme il le souhaitait, les différends ecclésiastiques. Mais, pour l'exécuter, il avait attendu qu'il fût en paix; et, pour rendre cette assemblée plus authentique, il avait projeté de la tenir dans la capitale de son empire. Il y voulait être présent, afin de porter tous les partis à l'union, et de maintenir par son autorité ce qui serait décidé du consentement des Pères. Aussitôt qu'il eut mis les catholiques en possession des églises de Constantinople, il crut que le concile pourrait s'y assembler avec moins de trouble et avec plus de dignité.

Il écrivit donc à tous les évêques d'Orient, pour les inviter à se trouver dans cette ville impériale, afin d'y confirmer la foi de Nicée, d'y établir un évêque, et d'y faire les règlements nécessaires pour l'affermissement de la paix de l'Église, et pour la réunion de ses sujets sur les points de la religion.

De tous les hérétiques il n'appela au concile que les Macédoniens, parce qu'ils étaient réglés dans leurs mœurs, qu'ils s'étaient séparés des ariens, et qu'encore qu'ils fissent un corps et une communion à part, ils ne laissaient pas d'être regardés comme amis des catholiques, et comme gens assez disposés à revenir dans le sein de l'Église. Ces raisons avaient fait croire à l'empereur qu'il ne serait pas difficile de les réduire. Ils vinrent au nombre de trente-six, la plupart évêques de l'Hellespont, dont les chefs étaient Éleuse, évêque de Cyzique, et Marcien, de Lampsaque. Ce prince les exhorta lui-même à se reconnaître, et leur représenta qu'il était temps de rentrer dans la foi et dans la communion de l'Église; qu'ils s'y étaient engagés dans la députation qu'ils avaient autrefois envoyée au pape Libère, et que peu de temps auparavant ils ne faisaient aucune difficulté de communiquer avec les catholiques. Mais ils répondirent opiniâtrément qu'ils aimaient mieux se réconcilier et s'unir avec les ariens, qu'avec les orthodoxes. Cette réponse obligea l'empereur à les chasser comme indignes de la condescendance qu'il avait eue pour eux.

Tous les ordres étaient donnés pour la subsistance et pour le logement des évêques; et Théodose ne fut pas moins magnifique pour ce concile, que Constantin l'avait été pour celui de Nicée. Les évêques accoururent de toutes les parties de l'Orient et se rendirent à Constantinople au nombre de cent cinquante, dans le temps qui leur avait été marqué. Comme les derniers règnes avaient été des temps de persécution, il y avait beaucoup de

prélats qui avaient écrit d'excellents ouvrages contre les hérétiques, ou qui avaient souffert l'exil et les tourments pour la défense de la foi. Jamais l'Église n'a vu plus de saints et de confesseurs assemblés. Ils étaient venus avec joie donner encore une fois leur suffrage à la vérité sous un empereur qui avait autant de zèle pour relever la religion que d'autres en avaient eu pour l'abattre.

Mélèce, évêque d'Antioche, devait présider à cette assemblée. L'empereur souhaitait avec passion de le voir, tant à cause de la réputation de sainteté que ce prélat s'était acquise dans tout l'Orient, qu'à cause qu'il lui avait autrefois apparu en songe, lui présentant la pourpre d'une main, et la couronne de l'autre. Théodose l'avait toujours honoré depuis ce temps-là, avant même de le connaître, et lui avait envoyé plusieurs fois des sommes considérables, pour assister les pauvres de son docèse, et pour achever l'église qu'il faisait bâtir en l'honneur de saint Babylas, au delà de la rivière d'Oronte. Dès que les évêques furent arrivés, ils allèrent ensemble saluer l'empereur, qui, voulant éprouver s'il reconnaîtrait Mélèce parmi les autres, défendit qu'on le lui montrât. Il lui était resté dans l'imagination une si forte idée de son visage, qu'aussitôt qu'il l'eut aperçu, il le remarqua de lui-même, et dit que c'était celui-là qu'il avait autrefois vu en songe.

L'ouverture du concile s'étant faite avec beaucoup de solennité, on convint de commencer par ce qui regardait l'Église de Constantinople. Quoique cette affaire ne fût pas la plus importante, elle parut toutefois la plus pressée, parce que Théodose y prenait beaucoup de part, et qu'il était à propos de placer une personne de grand mérite sur un siége dont on prétendait augmenter les droits et la dignité. Maxime ne s'était point désisté de sa prétention; mais son ordination était si contraire aux lois et aux formes ecclésiastiques, que le concile déclara

qu'il n'était pas évêque, et qu'il n'avait pu en exercer les fonctions. Ceux qui l'avaient protégé furent blâmés; et ceux qu'il avait ordonnés furent dégradés, et jugés indignes de tenir aucun rang dans le clergé.

Grégoire de Nazianze avait été élu par les suffrages du peuple et par l'autorité de l'empereur; il était sans siége; celui de Constantinople était vacant. Il avait été chargé du soin de cette église, et on lui en donnait le titre. Ainsi cette élection pouvait passer pour légitime. Mais Grégoire, qui vivait sans ambition et qui ne voulait rien entreprendre contre la discipline, ne se croyait pas engagé à une charge qu'il n'avait pas acceptée. Il protestait qu'un prélat sans titre ne pouvait prendre possession d'une église vacante, s'il n'était autorisé par un concile, et que cette conduite irrégulière qu'on avait tenue pour lui, donnait lieu aux évêques ambitieux de s'emparer des siéges vacants, aux peuples de les établir tumultuairement, et aux métropolitains de les déposséder par des considérations humaines.

Il n'était pas difficile de se déterminer sur deux sujets, dont l'un voulait être maintenu dans une dignité qu'il ne méritait pas, et l'autre ne demandait qu'à y renoncer, quelque droit qu'il y eût, et quelque digne qu'il en fût. L'empereur, qui connaissait les grandes qualités de Grégoire, le demandait pour son évêque. Mélèce, qui l'aimait tendrement, était venu principalement pour l'installer. Tous les Pères, d'un commun accord, en convinrent; et Grégoire fut le seul qui eut de la peine à consentir à son élection. Il se jeta aux pieds de Théodose pour le supplier de détourner le coup; mais ce prince lui représenta « qu'il était juste qu'on donnât la con-
« duite de cette église à celui qui l'avait formée avec
« tant de soin; que ce consentement du concile était
« une marque visible de la volonté de Dieu; que se
« trouvant placé au milieu de l'Orient et de l'Occident,
« il deviendrait comme médiateur, et réunirait peut-

« être ensemble ces deux moitiés du monde, qui étaient « malheureusement divisées sur le sujet de l'Église « d'Antioche. »

Mélèce lui représenta les mêmes choses au nom de toute l'assemblée, et l'obligea, par ses raisons et par ses conseils, à subir le joug qu'on lui imposait, et à sacrifier son repos aux intérêts et aux besoins de l'Église. Ainsi tout conspira pour faire violence à sa modestie. On le mit sur le trône épiscopal, où le peuple et le clergé l'avaient porté malgré lui quelque temps auparavant, et où il n'avait pas voulu depuis prendre sa place. Rien ne manqua à la solennité de cette action. Mélèce fit la cérémonie, l'empereur y assista, tout le peuple y accourut, et plusieurs prélats, entre lesquels était Grégoire de Nysse, firent sur ce sujet de très-éloquents discours.

Après qu'on eut ainsi réglé les affaires de cette église, on traita des points de la foi. Comme la plupart des hérésies nouvelles avaient été condamnées dans le concile de Nicée, on en fit lire les décrets, et on les confirma. On produisit ensuite la confession de foi que le pape Damase avait autrefois envoyée à Antioche, et, à son exemple, on condamna l'erreur d'Apollinaire, qui ruinait la vérité du mystère de l'Incarnation. On procéda enfin contre les Macédoniens, qui niaient la divinité du Saint-Esprit, et qui avaient refusé depuis peu de communiquer avec les catholiques. Pour cet effet, comme le Symbole de Nicée avait ajouté à celui des apôtres, par voie d'explication, ce qui avait été défini touchant la divinité du Verbe, le Symbole de Constantinople ajouta à celui de Nicée ce qui regardait la personne du Saint-Esprit, *Seigneur et Maître vivifiant, qui doit être également adoré et glorifié avec le Père et le Fils.*

De la doctrine de la foi on passa à des règlements de discipline. L'entreprise des sept évêques d'Égypte, venus pour ordonner Maxime à Constantinople, donna

lieu à renouveler cet ancien canon, que l'ordination des évêques de chaque province se ferait par ceux qu'on y voudrait appeler du voisinage. Et parce qu'il était arrivé, dans le temps de la persécution, que quelques prélats avaient passé dans les provinces étrangères pour les affaires de l'Église, ce qui pouvait troubler la paix, on régla la juridiction de chaque métropolitain, et l'on attribua la décision des affaires des provinces aux conciles provinciaux. On déclara que l'évêque de Constantinople aurait le rang et les prérogatives d'honneur après celui de Rome, parce que Constantinople était la nouvelle ou la seconde Rome. Enfin on décida plusieurs choses touchant la forme juridique des accusations contre les évêques, et l'on essaya de rétablir l'ordre dans l'Église.

Les Pères du concile, après avoir ainsi arrêté les points de foi et de discipline qu'ils avaient jugés nécessaires, les rédigèrent par articles, et les adressèrent à Théodose. Ils lui écrivirent en même temps une lettre synodale, par laquelle d'abord ils rendaient grâces à Dieu de l'avoir mis sur le trône pour la paix des églises, et pour l'affermissement de la religion.

Quoique les évêques qui composaient cette assemblée fussent bien différents de mœurs et d'inclinations, ils étaient convenus de tous les points proposés, et tout allait être terminé paisiblement, lorsqu'un accident imprévu fit naître le désordre et la division. Ce fut la mort de Mélèce, l'un des deux évêques d'Antioche, qui avait été le chef et comme l'âme de ce concile. Toute l'Église d'Orient le pleura. Théodose, qui l'aimait comme son père, et qui l'honorait comme s'il eût tenu de lui l'empire, voulut qu'on lui fit des funérailles qui ressemblassent à un triomphe. Il y assista lui-même, et y donna des marques publiques de sa douleur et de sa piété. Le corps de ce saint homme fut mis en dépôt dans l'église des Apôtres, où l'on chantait les psaumes

à plusieurs chœurs en diverses langues ; et où le peuple, accourant en foule, portait un nombre infini de cierges et de flambeaux, et rapportait, comme un précieux trésor, des linges qu'il avait fait toucher à son visage.

Après qu'on eut achevé de lui rendre tous les devoirs de piété, Théodose ordonna qu'on reportât à Antioche ses précieuses reliques, qu'on les conduisît par les grands chemins, et qu'on les fît recevoir dans toutes les villes, quoique ce ne fût pas la coutume des Romains. On accourut de toutes parts sur la route pour accompagner ce corps en chantant des psaumes, jusqu'à ce qu'on l'eût remis à Antioche auprès de la châsse du saint martyr Babylas, un des plus célèbres archevêques de la même ville.

Cependant Théodose répondit au concile, et il publia un édit, par lequel il ordonnait que la foi de Nicée fût généralement reçue et approuvée dans toute l'étendue de son empire, et que toutes les églises fussent remises entre les mains des catholiques, qui confessaient un Dieu en trois personnes égales en honneur et en puissance. Pour éviter les professions de foi équivoques, il déclarait que ceux-là seulement seraient tenus pour catholiques qui seraient unis de communion avec certains prélats qu'il marquait dans chaque province, et dont il connaissait la vertu, ou par le commerce qu'il avait eu avec eux, ou par la réputation qu'ils avaient depuis longtemps de gouverner saintement leurs églises.

Il y avait lieu d'espérer que ce concile, appuyé de l'autorité du prince, aurait de grandes suites pour la religion, et que le schisme d'Antioche, qui divisait l'Orient et l'Occident, serait terminé par la mort de Mélèce, qui en était la cause innocente ; mais quelques esprits factieux s'était obstinés à vouloir lui donner un successeur, la discorde se ralluma ; et les Orientaux eux-mêmes se désunirent et s'échauffèrent sur ce sujet.

Ce différend avait commencé sous l'empire du grand Constantin, qui, sur des calomnies inventées par les ariens, avait chassé d'Antioche Eustache, patriarche de cette ville, et grand défenseur de la divinité de Jésus-Christ. Les ariens s'étant emparés de son siége, et y ayant mis en sa place cinq ou six évêques de leur secte, successivement les catholiques furent opprimés : les uns cédèrent à la violence, les autres demeurèrent fermes dans la foi, sous la conduite du prêtre Paulin, et se nommèrent eustathiens. Mélèce était devenu depuis patriarche par le crédit des ariens qui le croyaient de leur communion, et s'étant d'abord ouvertement déclaré contre eux, il se vit tout à coup abandonné des deux partis. Les hérétiques qui l'avaient fait élire étaient piqués de son changement ; les catholiques louaient son zèle, mais ils n'approuvaient pas son élection.

Comme il avait néanmoins, outre une grande piété, une grande douceur, et un talent merveilleux pour se faire aimer, il attira en peu de temps beaucoup de peuple à sa communion. Quelques-uns se détachèrent de Paulin pour venir à lui. Plusieurs qui gémissaient depuis trente ans sous la tyrannie des ariens recoururent à lui d'autant plus volontiers, qu'il avait eu la même faiblesse qu'eux, et qu'il les recevait avec beaucoup de condescendance et de charité. La persécution qu'il souffrit peu de jours après ne fit qu'augmenter la vénération qu'on avait pour lui ; et le troupeau qu'il avait commencé d'assembler s'accrut et se forma de lui-même pendant son exil. Quoique les catholiques de cette ville fussent tous unis dans la doctrine, ils étaient séparés de communion, et s'assemblaient en deux endroits différents : les uns dans une église que les ariens avaient laissée à Paulin, à cause du respect qu'ils avaient pour son âge, et en considération de ce qu'il était contraire à Mélèce ; les autres dans une église du faubourg, qu'on appelait la Palée, ou l'ancienne église.

Ce schisme scandalisa tout l'Orient. Lucifer, évêque de Cagliari en Sardaigne, revenant de son exil de la Thébaïde, passa par Antioche, et se chargea d'accommoder ce différend; mais ayant trouvé les eustathiens résolus de ne point communiquer avec un évêque établi par les hérétiques, et d'ailleurs n'étant que trop porté, par son naturel dur et inflexible, à ne rien pardonner en matière de religion, il ordonna Paulin de son autorité privée. Il crut que le parti de Mélèce, qui paraissait plus disposé à la paix, se réunirait aisément aux eustathiens, quand il verrait à leur tête un évêque qui méritait de l'être, et qui n'avait jamais eu aucun commerce avec les ennemis de l'Église. Mais il se trompa; car les amis de Mélèce, offensés du tort qu'on lui faisait, et de ce qu'on n'avait pas daigné les consulter, protestèrent qu'ils n'auraient que lui pour pasteur, et qu'il n'avait pu être déposé par un seul évêque hors de son droit, sans avoir été ouï. Ils le sollicitèrent de venir en diligence, et se lièrent à lui plus étroitement qu'auparavant.

Dès que ce prélat fut arrivé d'Arménie, où il avait été longtemps en exil, ils s'efforcèrent de le faire asseoir sur un même trône avec Paulin, et prétendirent même qu'ayant pour lui le plus grand nombre, il faisait comme le corps de l'Église, et que c'était aux autres communions, qui n'en étaient que les membres et les parties, à s'y réunir. Pour lui, comme il ne désirait que la paix, il se contenta de rentrer dans son église du faubourg. Il alla voir Paulin, et le pria d'agréer qu'ils gardassent en commun les brebis que le maître du troupeau leur avait confiées, et qu'ils les rassemblassent toutes en une seule bergerie. Il proposa, pour ôter entre eux tout sujet de division, *que le saint Évangile fût mis sur le siége épiscopal; qu'ils fussent assis, l'un d'un côté, l'autre de l'autre; et que celui qui survivrait à son collègue demeurât seul et paisible possesseur.* Paulin

refusa la condition, et voulut n'avoir aucune société avec un homme que les ariens avaient fait évêque.

Cependant cette dissension avait troublé toute l'Église. Paulin, qui était Italien de naissance, avait eu plus de moyens de prévenir l'Église romaine et tout l'Occident en sa faveur ; et le pape Damase, qui le connaissait pour un homme irréprochable dans ses mœurs et dans sa foi, avait pris son parti. Tout l'Orient, au contraire, était affectionné à Mélèce, comme à un prélat qui ne cédait pas à l'autre en vertu, et qui de plus avait été banni trois fois pour la défense de la foi. Il s'était mêlé un peu de piété à l'estime qu'on avait pour lui, quand on avait su qu'il souffrait avec la même patience la persécution des hérétiques que celle des catholiques, et que, sans se prévaloir de ses droits ni de son crédit, il demandait la paix et ne pouvait l'obtenir. Mais quoiqu'on trouvât des défauts en leurs élections, on ne laissait pas d'honorer leurs personnes, et l'on convenait de part et d'autre que Mélèce eût été digne du siége d'Antioche, s'il n'y avait été mis par les ariens, et que Paulin eût mérité d'être ordonné évêque, s'il eût été d'une autre religion que celle d'Antioche.

Les ariens ayant enfin été chassés de cette ville, en vertu de l'édit de Théodose, Mélèce fut mis en possession de toutes leurs églises, préférablement à Paulin. Mais on les fit convenir que l'un d'eux venant à mourir, on ne mettrait personne à sa place, et que toutes les églises demeureraient au survivant.

Après toutes ces précautions, on pouvait croire que la mort de Mélèce ferait cesser leur division, d'autant plus que ce saint homme en mourant avait conjuré les évêques de ne point lui donner de successeur, et de laisser Paulin seul en possession de son église. Mais comme on vint à parler de cette affaire, les esprits furent partagés, selon qu'ils étaient portés à la paix ou à la discorde. La plupart des anciens prélats représen-

tèrent à l'assemblée que ce serait perpétuer le schisme que d'élire un nouveau patriarche ; que celui qui restait avait toujours mené une vie sans reproche ; qu'il était d'un âge à ne pouvoir vivre que peu de temps, et que non-seulement il y avait de la charité à le laisser mourir en paix, mais encore de la justice à lui tenir la parole qu'on lui avait donnée.

Mais les jeunes soutinrent, au contraire, qu'il ne fallait pas que la succession de l'épiscopat fût interrompue en un aussi saint homme que Mélèce ; que Paulin était la créature de Damase ; qu'il avait été ordonné par un évêque d'Occident, qui n'en avait ni le droit ni la commission, et qu'ainsi l'Église d'Orient ne pouvait le reconnaître sans se faire tort.

Grégoire, qui présidait alors au concile et qui n'avait accepté le siége de Constantinople que dans la vue de pacifier les troubles de l'Église, fut sensiblement touché de cette contestation, dont il prévoyait les suites fâcheuses.

Quand ce fut à lui de parler, il s'opposa fortement à ceux qui proposaient une nouvelle élection, et leur remontra que cette proposition était non-seulement contraire à la paix, mais encore à l'honneur et à la bonne foi ; qu'ils devaient avoir plus d'égard au bien public qu'à des prétentions particulières ; que l'épiscopat était un, et qu'il ne fallait pas faire une grande différence entre les évêques de l'Orient et ceux de l'Occident ; que s'ils avaient tant de passion d'ordonner un patriarche d'Antioche, la mort de Paulin, consumé d'années et de travaux, leur en donnerait bientôt l'occasion ; et qu'ainsi ils ne perdraient rien à le laisser seul en son siége, puisqu'ils jouiraient du droit de lui donner un successeur après sa mort, et qu'ils auraient satisfait à leur conscience en donnant la paix à l'Église.

Théodose, informé de ces divisions, ne désirait rien tant que de les arrêter. Il exhortait les uns et les autres à s'unir pour l'intérêt commun de la religion.

Grégoire, ennuyé d'être le jouet des passions des hommes qui l'accusaient ou le défendaient par caprice, se servit de cette occasion pour exécuter le dessein qu'il avait depuis longtemps de se retirer. Il entra dans le concile, et dit aux évêques « qu'il les suppliait de « laisser là ce qui le regardait, et de ne penser qu'à la « paix et à l'union de l'Église ; que puisqu'il était la cause « de la tempête, il voulait bien comme un autre Jonas « être jeté dans la mer ; qu'il avait été reçu dans l'épis- « copat contre son gré, et qu'il le rendrait avec joie « comme un dépôt qu'on lui avait confié ; aussi bien « son âge et ses infirmités lui devaient faire souhaiter, « après tant d'agitations, un intervalle de solitude et de « repos, pour se disposer à bien mourir. » Il leur dit adieu, les conjurant, puisqu'il leur ôtait le principal sujet de leur division, de se réunir en tout le reste, et de lui donner un successeur qui fût zélé pour le bien de l'Église et pour la défense de la foi.

La démission de l'archevêque fut reçue, et il sortit de l'assemblée sans que personne fît aucune instance pour le retenir. Quelques saints prélats se bouchèrent les oreilles, de peur d'entendre sa démission, et sortirent avec lui.

Il ne restait plus qu'à faire agréer son dessein à l'empereur. Il l'alla trouver ; et, après l'avoir supplié d'établir la paix dans le concile, et de retenir par son autorité ceux que la crainte de Dieu n'y retenait pas, il lui demanda la permission de se retirer. Théodose, à qui l'on n'avait pas coutume de demander de pareilles grâces, fut surpris de cette prière, et tâcha par de fortes considérations de l'arrêter; il voulut même s'entremettre pour le maintenir dans sa dignité. Mais l'archevêque lui représenta qu'il n'était pas d'un empereur aussi juste et aussi pieux que lui de préférer les intérêts d'un particulier à ceux de toute l'Église ; et que pour lui, il se croyait obligé de faire le sacrifice de son siége, en un

temps où sa vieillesse et ses maladies ne lui laissaient presque plus de forces pour assister son troupeau que par ses vœux et par ses prières.

Après s'être assuré du consentement de l'empereur, il assembla le peuple dans sa cathédrale, et prononça, en présence de tous les Pères du concile, ce dernier et célèbre sermon, où il rendit compte de son administration et de sa conduite. Il représenta l'état de l'Église de Constantinople ; comme elle s'y était accrue, ce qu'il avait fait ou souffert pour ce but. Il expliqua la doctrine qu'il avait prêchée ; et, se confiant en son innocence, à l'exemple de Samuel et de saint Paul, il prit ses auditeurs à témoin de son désintéressement, et du soin qu'il avait eu, après leur avoir annoncé l'Évangile, de se resserrer en lui-même, et de conserver la pureté de son sacerdoce. Il exposa en peu de mots les principales causes de sa retraite, savoir : les contestations qu'il voyait élevées dans l'Église, les reproches importuns qu'on lui faisait de traiter les hérétiques avec trop de douceur, et de n'avoir rien en son train, en sa table, ni en sa personne, qui marquât la grandeur de son rang (ce qu'on appelait mal soutenir sa dignité), et de condamner trop ouvertement le luxe et le faste séculier des autres. Enfin, après avoir exhorté le peuple à retenir la foi qu'il lui avait enseignée, les hérétiques à se convertir, les courtisans à se corriger, les évêques à se réunir et à quitter leurs siéges, comme lui, s'ils pouvaient par là contribuer à la paix, il prit congé de chacune de ses églises, et surtout de sa chère Anastasie, puis de toutes les sociétés et de tous les ordres de la ville.

Théodose, qui regardait comme une des plus importantes affaires de l'empire le choix d'un nouvel archevêque de Constantinople, entra le lendemain dans le concile, et se plaignit de ces disputes et de ces dissensions continuelles, dont les catholiques étaient scandalisés, et dont les hérétiques tiraient de grands avantages.

Il témoigna aux évêques le déplaisir qu'il avait eu de voir Grégoire obligé de quitter le siége de la ville impériale, où il l'aurait fallu appeler quand on ne l'y aurait pas trouvé établi, surtout après les services qu'il avait rendus à cette Église, et les dangers qu'il avait courus en y établissant la religion. Il les requit de faire chacun un mémoire de ceux qu'ils jugeraient capables de cette charge, et de lui présenter tous ces noms sur une seule feuille, afin qu'il pût en choisir un entre tous les autres. Les évêques, contents d'être venus à bout de leur dessein, et résolus d'apaiser Théodose, qui leur paraissait mal satisfait de leur conduite passée, jetèrent les yeux sur divers sujets de leur connaissance. Comme ils étaient occupés à cette recherche, Nectaire, né à Tarse en Cilicie, d'une ancienne maison de sénateurs, qui avait exercé la charge de gouverneur de Constantinople, étant prêt à s'en retourner en son pays, alla voir par hasard Diodore son évêque, pour savoir de lui s'il n'avait rien à lui ordonner avant son départ. Ils s'entretinrent de diverses affaires ; et comme Diodore avait l'esprit rempli de cette nomination, dont il était peut-être embarrassé, il considéra plusieurs fois Nectaire ; et, trouvant de la douceur dans son entretien, et quelque chose de majestueux et de vénérable dans son air et sur son visage, il résolut de le proposer.

Sans se découvrir néanmoins à lui, il le pria de l'accompagner chez un évêque de ses amis, à qui il le présenta avec beaucoup d'éloge. Il lui recommanda ensuite Nectaire en secret, et le sollicita fortement de lui donner son suffrage, et d'écrire son nom avec les autres. Ce prélat, qui était apparemment chargé de dresser la feuille, et de la porter à l'empereur, se moqua de la prière que lui faisait Diodore ; mais il ne laissa pas de mettre Nectaire au nombre des prétendants, quoiqu'il ne reconnût rien en lui de plus recommandable que sa vieillesse et sa bonne mine. L'empereur, ayant demandé

peu de jours après le mémoire des évêques, l'examina attentivement ; et, après avoir lu et relu les noms de ceux qu'on proposait pour succéder à Grégoire, il s'arrêta à celui de Nectaire, à qui l'on pensait le moins. Il le nomma à l'archevêché de Constantinople, soit qu'il le connût plus que les autres parce qu'il était de sa cour, soit qu'il le crût le plus propre à entretenir la paix dans les conjonctures présentes. Car, outre que c'était un esprit doux et accommodant, il n'avait ni d'assez grands talents pour donner de l'ombrage, ni d'assez grandes vertus pour être à charge à ceux qui ne voudraient pas l'imiter. Nectaire, que Diodore avait prié de différer son voyage jusqu'alors, apprit cette nouvelle, et ne la put croire. La plupart des Pères du concile furent étonnés de ce choix, et se demandaient les uns aux autres *qui était ce Nectaire, d'où il venait, et quelle était sa profession?* Mais lorsqu'ils apprirent qu'il n'avait pas mené une vie assez pure pour mériter d'être élevé tout d'un coup au sacerdoce, et que de plus il n'était pas encore baptisé, ils crurent que l'empereur avait été surpris, et que le seul hasard, comme il arrive quelquefois en ces rencontres, avait présidé à cette nomination.

Ils remontrèrent donc humblement à Théodose qu'avec tout le respect et toute la déférence qu'ils avaient pour ses volontés, ils ne pouvaient s'empêcher de trouver en Nectaire des défauts essentiels et canoniques ; que son âge et les emplois différents qu'il avait eus sous les empereurs lui avaient donné une grande expérience des choses du monde, mais qu'il n'avait jamais passé par aucun degré de cléricature, et que, n'ayant pas reçu le baptême, il n'était guère en état d'être évêque. Quoiqu'il n'y eût rien de si juste que cette remontrance, l'empereur avait remarqué tant de passion et de cabales en ceux qui la faisaient, qu'il crut qu'après avoir chassé l'autre archevêque ils voulaient encore exclure celui-ci pour essayer de mettre quelqu'un de leurs partisans en

cette place. Il persista dans son avis, et les évêques s'y rendirent sans répugnance.

Ainsi Nectaire fut élu par l'autorité du prince, qui se trouvait engagé à son élection par le consentement du peuple, qui admirait son honnêteté et sa douceur, et par les suffrages du synode, qui craignait de déplaire à Théodose. Il fut baptisé; et, comme il était encore revêtu de sa robe de néophyte, il fut fait évêque, sans avoir apporté autre disposition à l'épiscopat que celle de ne l'avoir pas brigué. Comme il n'avait presque aucune connaissance des matières ecclésiastiques, on lui laissa Cyriaque, évêque d'Adanes en Cilicie, Évagre de Pont, que Grégoire de Nysse avait fait diacre, et quelques autres ecclésiastiques de savoir et de piété; les uns pour le former dans les fonctions épiscopales, les autres pour le garantir des surprises des hérétiques. Sa vie, depuis son ordination, fut exemplaire, et sa foi toujours orthodoxe; mais il eut tant de facilité et d'indulgence pour tout le monde, et une si grande indifférence pour la discipline, que les ariens s'en seraient notablement prévalus, si l'empereur, pour réparer la faute qu'il avait faite, ne les eût réprimés, et n'eût pris sur soi la vigilance et la vigueur qui manquaient à cet archevêque.

Ainsi se termina, vers la fin du mois de juillet, ce concile (1) que le pape saint Grégoire mit depuis au nombre des quatre qu'il révérait comme les quatre évangiles. Les passions particulières et les intérêts personnels troublèrent le cours de cette assemblée; mais la vérité ne laissa pas de s'y établir contre l'erreur des Macédoniens.

Les évêques s'étant séparés pour aller chacun dans son église, Théodose partit pour aller joindre son ar-

(1) Le consentement des prélats d'Occident et la confirmation donnée par le pape Damase ont fait reconnaître ce concile pour œcuménique.

mée, que Promote, un de ses généraux, avait ordre de rassembler à l'entrée de la Mysie. Les Huns, les Scyriens et les Carpodaques, mêlés ensemble, avaient fait irruption de ce côté-là, et avaient jeté une si grande frayeur dans toutes les provinces voisines, que tout le peuple de la campagne avait abandonné ses maisons, et s'était retiré en désordre dans les villes éloignées. L'empereur les rassura par sa présence; et, après avoir fait la revue de son armée, marcha droit aux ennemis, et leur donna bataille peu de jours après. Les historiens ne rapportent d'autres circonstances de cette expédition, sinon qu'il remporta une célèbre victoire, et qu'il défit cette armée de barbares, dont la plupart furent tués, et le reste obligé de se retirer dans leur pays, d'où ils n'osèrent plus sortir. Depuis cette défaite, les troupes se crurent invincibles sous Théodose; et les peuples, persuadés qu'on ne pouvait les troubler désormais impunément, reprirent les soins et la culture des terres. Alors les pertes passées se réparèrent, et l'empire jouit du fruit du gouvernement juste et glorieux de Théodose.

Ce fut vers ce temps-là que le roi de Perse résolut de lui envoyer une ambassade solennelle, pour lui demander son amitié, et conclure avec lui une alliance constante. Ces deux nations, presque toujours armées l'une contre l'autre, ou pour le règlement des limites, ou sur d'anciennes prétentions, et des différends imprévus qui arrivent souvent entre des États également puissants et voisins, entretenaient depuis longtemps une guerre qui n'était interrompue que par des intervalles de paix, et par des trêves de quelques années.

Théodose, qui savait combien la paix était nécessaire à l'empire, combien coûtent aux peuples les guerres lors même qu'elles sont glorieuses aux rois qui les ont entreprises, entendit ces ouvertures de paix avec joie, et répondit aux ambassadeurs « qu'il remerciait leur roi « des offres qu'il lui faisait faire, et qu'il l'assurait de

« son amitié : qu'ayant été appelé à l'empire, il avait « travaillé à terminer les guerres qu'il avait trouvées, « mais qu'il avait évité de s'en attirer de nouvelles ; que « ses prédécesseurs sans doute avaient eu des sujets de « rompre avec les Perses ; mais que pour lui il répon- « drait toujours aux intentions des princes qui vou- « draient bien vivre avec lui ; et que leur maître, étant « dans cette résolution, ne pouvait choisir un ami plus « sincère ni un plus fidèle allié. » L'empereur avait reçu ces ambassadeurs avec une magnificence extraordinaire ; et, après les avoir retenus quelque temps à sa cour pour régler avec eux les principales affaires des deux empires, il les renvoya comblés de riches présents, et remplis de l'admiration de sa grandeur et de sa bonté.

En ce même temps arrivèrent à Constantinople quelques prêtres, députés du concile d'Aquilée, qui venait de condamner deux évêques d'Illyrie, convaincus d'être ariens. Ils demandèrent audience à l'empereur, et lui présentèrent des lettres de cette assemblée, dont Ambroise de Milan et Valérien d'Aquilée étaient les chefs. Ces prélats, après avoir rendu grâces à Théodose d'avoir délivré l'Église d'Orient de l'oppression des ariens, se plaignaient à lui du dessein qu'on avait pris à Constantinople de donner un successeur à Mélèce ; ce qu'ils regardaient comme une persécution qu'on allait faire à Paulin, qui avait toujours été de leur communion. Ils le priaient, pour remédier à ces désordres, de faire rassembler à Alexandrie un concile de toute l'Église catholique, et de l'appuyer de son autorité impériale. Théodose, qui n'avait pas de plus grande passion que celle de voir finir tous les différends ecclésiastiques, leur aurait volontiers accordé ce qu'ils demandaient ; mais parce qu'il ne voulait rien faire sans conseil, et qu'il craignait d'assembler des esprits déjà aigris et difficiles à réunir, il écrivit aux évêques d'Orient, et les

pria de revenir à Constantinople au commencement de l'été prochain, pour y délibérer ensemble sur la proposition des Occidentaux.

Peu de temps après, l'empereur reçut d'autres lettres, par lesquelles les évêques d'Occident, après lui avoir représenté de nouveau la nécessité d'un concile universel, pour condamner l'hérésie d'Apollinaire, pour déterminer ceux avec qui il fallait communiquer, pour examiner l'élection de Flavien, et pour pacifier tous les troubles de l'Église, le priaient de provoquer la réunion de cette assemblée, et d'agréer qu'elle se tînt, non pas à Alexandrie, mais à Rome. L'empereur Gratien le souhaitait, et agissait de concert avec les évêques. Théodose, qui connaissait la délicatesse des Orientaux, piqués d'une fausse émulation contre les autres, et jaloux de certains droits qu'ils s'attribuaient vainement, prévoyait qu'ils auraient peine à se résoudre d'aller à Rome. Il savait qu'ils ne souffriraient jamais qu'on touchât à ce qu'ils avaient fait à Constantinople, et qu'ainsi la division s'augmenterait au lieu de s'apaiser. Il n'était pas trop porté lui-même à procurer un nouveau concile, où l'on se proposait de donner atteinte à celui qu'il avait fait tenir l'année d'auparavant. C'est pourquoi il ne se pressa pas de répondre ni à Gratien ni aux évêques, jusqu'à ce qu'il eût reconnu les intentions de ceux qu'il avait mandés.

Cependant Maxime recommença ses intrigues. Chassé de Constantinople, et rebuté par Théodose, il s'était retiré dans Alexandrie auprès du patriarche, qui l'avait trop légèrement favorisé. Là, songeant aux moyens de troubler encore l'Église, il menaçait ce bon vieillard de le chasser lui-même de son siége, s'il n'achevait de l'établir dans celui de Grégoire de Nazianze. Peut-être en serait-il venu à bout, si le gouverneur d'Égypte, connaissant combien cet esprit était remuant et dangereux, ne lui eût commandé de sortir de la ville. Il fut contraint

de vivre à la campagne, où il se tint en repos malgré lui durant quelque temps. Mais au premier bruit de la convocation d'un concile général à Rome, il partit promptement, et se rendit en Italie, pour prévenir ceux qui n'étaient pas encore informés de sa vie scandaleuse et de son intrusion à l'épiscopat. Il alla trouver l'empereur Gratien, et connaissant son zèle pour la religion catholique, il lui présenta un livre qu'il se vantait d'avoir composé contre les ariens.

Après cela il s'adressa aux évêques et leur montra ses lettres de communion avec Pierre d'Alexandrie, et n'oublia rien de ce qui pouvait les toucher de pitié pour lui, et les animer contre les Orientaux, dont il savait qu'ils avaient sujet d'être mécontents. Par ses discours artificieux il réveilla les passions de plusieurs qui étaient déjà préoccupés contre l'Église d'Orient; et la sagesse de saint Ambroise ne fut pas à l'épreuve de la dissimulation de cet hypocrite. Ces prélats le reçurent dans leur communion comme un homme de bien qu'on persécutait en Orient, et qui avait droit, selon les canons, de demander l'évêché de Constantinople. Comme ils n'étaient pas pourtant suffisamment informés de l'affaire, ils en renvoyèrent le jugement au concile qui devait bientôt s'assembler de toutes les parties du monde, et se contentèrent d'écrire à Théodose, pour le prier d'avoir égard aux intérêts de Maxime, autant que la paix de l'Église le pourrait permettre.

Pendant que ces choses se passaient en Occident, les évêques d'Orient, appelés une seconde fois par l'empereur, se rendirent à Constantinople. La plupart de ceux qui s'y étaient trouvés l'année d'auparavant y revinrent, et ceux qui ne purent sortir de leurs provinces donnèrent leur consentement par écrit, et pouvoir d'agir en leur nom. Il n'y eut que Grégoire de Nazianze qui n'y voulut avoir aucune part, et qui s'en excusa sur le peu de fruit qui revenait ordinairement de ces as-

semblées tumultueuses, et sur ses infirmités, qui ne lui permettaient pas d'entreprendre ce voyage.

Aussitôt que ces prélats furent arrivés, Théodose leur communiqua la proposition que faisaient les évêques d'Italie, et voulut avoir leur avis sur le synode général qu'on aurait voulu convoquer à Rome. Ils répondirent « qu'ils ne refusaient pas de contribuer à l'affermisse-« ment de la foi et à la réunion de l'Église; mais qu'ils « le priaient de considérer qu'il n'y avait point de rai-« sons si pressantes pour les faire aller si loin; que « durant que l'Occident jouissait d'une profonde paix, « l'Orient avait été agité de cruelles tempêtes, et qu'a-« près ces persécutions, les Églises avaient besoin de « la présence de leurs pasteurs; qu'au reste ils n'a-« vaient le consentement de leurs confrères que pour « le concile de Constantinople, et qu'il ne restait pas « assez de temps pour les consulter sur le sujet de celui « de Rome. »

Ils firent la même réponse à ceux qui les avaient invités à ce concile. Ils ajoutèrent une profession de foi sur la Trinité et sur l'Incarnation; et, après leur avoir rendu compte de l'élection de Nectaire et de celle de Flavien, ils les prièrent de vouloir les approuver, et de quitter leurs affections particulières pour l'intérêt commun de l'Église. Ils députèrent même trois évêques de leur corps vers ceux d'Italie, pour leur témoigner le désir qu'ils auraient eu de les voir, de les assurer de leur amour pour l'union, et de leur zèle pour la foi. L'empereur, voyant sous ces démonstrations d'amitié et de religion beaucoup de froideur et d'indifférence dans leur esprit, reçut leurs excuses, et crut qu'il fallait empêcher une assemblée qui serait composée de deux partis déjà tout formés, et qui ne produirait vraisemblablement que des troubles pareils à ceux qu'il avait vus avec tant de déplaisir à Constantinople. Il manda donc à l'empereur Gratien et aux évêques d'Italie

« qu'il avait fait de sérieuses réflexions sur la demande
« qu'on faisait d'un concile œcuménique à Rome, et
« que les prélats de son empire qu'il avait consultés
« là-dessus lui avaient allégué la difficulté du voyage en
« une saison avancée, et le peu d'apparence qu'il y avait
« qu'ils pussent abandonner leurs églises, pour se
« trouver à une assemblée qui n'était pas si nécessaire
« depuis celle de Constantinople ; qu'il n'avait pu ré-
« sister à ces raisons, mais qu'il les priait d'être per-
« suadés qu'il contribuerait à la paix de tout son pou-
« voir, et qu'il y porterait tous ceux qui dépendaient
« de lui. »

Cependant les Goths à la suite d'Athanaric étaient arrivés dans leur pays. Comme ils n'en avaient été chassés par aucun sujet de haine particulière qu'on eût contre eux, ils y furent reçus sans aucune difficulté. La fidélité qu'ils avaient gardée à leur prince jusqu'à la fin paraissait même louable aux barbares, et Fritigerne, à qui il importait de faire valoir un si bon exemple, les retenait volontiers auprès de lui, et les favorisait en toute rencontre.

Ceux-ci ne cessaient de raconter les grandes choses qu'ils avaient vues dans la cour de Constantinople, et de louer surtout la magnificence et la bonté de Théodose. Ils entretenaient le roi et le peuple des civilités qu'il avait faites à Athanaric, et des honneurs qu'il lui avait rendus après sa mort. Ils montraient les présents qu'il leur avait faits ; ils redisaient les paroles obligeantes qu'il leur avait dites, et, à force de parler des grandes qualités de l'empereur, ils réduisirent toute leur nation, quelque prévenue qu'elle fût contre lui, à le craindre et à l'estimer.

Fritigerne, qui se voyait avancé en âge, qui craignait les révolutions, et qui d'ailleurs savait connaître et priser la vertu, résolut de rechercher l'alliance et la protection d'un prince qu'on lui représentait si puissant et

si généreux. Il sollicita les Grotungues, qui étaient associés avec lui depuis plusieurs années, de prendre le même parti; mais ils le refusèrent, soit qu'ils fussent pressés d'aller rejoindre le gros de leur nation, dont ils s'étaient séparés, soit qu'ils espérassent que leur cavalerie pourrait faire encore quelque irruption dans les terres de l'empire, et remporter chez eux quelque butin considérable.

Fritigerne choisit donc les principaux chefs de son armée, et les envoya à Théodose pour lui demander son amitié, et le supplier d'avoir pour lui et pour tout son peuple la même bonté qu'il avait eue pour Athanaric et ceux de sa suite. Il promettait d'être inviolablement attaché aux intérêts de l'empire, et de lui rendre, s'il pouvait, autant de services qu'il lui avait fait autrefois de tort, sous un empereur moins sage et moins généreux que lui.

Théodose reçut cette députation avec tout l'honneur et tous les témoignages d'amitié possibles. Il promit de traiter les Goths comme ses alliés, et de les aimer comme ses sujets. Quoiqu'ils n'eussent proposé aucune condition, il leur en fit de très-avantageuses, ordonnant qu'on leur fournît des vivres en abondance, et leur assignant des terres dans quelques provinces de l'empire. Les Goths, depuis ce temps-là, servirent toujours l'empereur. Il y en eut près de vingt mille qui prirent parti en divers lieux parmi ses troupes; le reste se tint sur les bords du Danube pour empêcher les autres barbares de courir sur le pays des Romains.

En ce même temps les évêques d'Italie renouvelèrent leurs instances auprès de Gratien, sur la réunion d'un concile général qu'ils prétendaient tenir à Rome; mais ce prince les renvoya à Théodose, pour se décharger de ce soin, et pour ne point entrer dans les différends des Orientaux avec ceux d'Occident. Ils écrivirent donc à Théodose sur ce sujet. Ils y ajoutèrent des plaintes

contre l'élection de Flavien et celle de Nectaire. Ils improuvèrent même celle de Grégoire de Nazianze, et se déclarèrent en faveur de Maxime, demandant que sa cause fût jugée à Rome, comme celle d'Athanase, de Pierre d'Alexandrie et de plusieurs autres prélats d'Orient, qui avaient eu recours au jugement de l'Église romaine.

L'empereur, pour terminer cette affaire, et pour ôter tout sujet de division, leur écrivit fortement « que leurs « raisons n'étaient pas suffisantes pour assembler un « concile universel; que les élections de Nectaire et de « Flavien s'étant faites en Orient, elles ne devaient point « être jugées hors des lieux où toutes les parties étaient « présentes; que les évêques d'Orient avaient quelque « sujet de s'offenser de leurs demandes peu raisonna- « bles; que pour Maxime, il s'étonnait que des pré- « lats si éclairés eussent eu tant de facilité à croire un « imposteur reconnu, qu'il était résolu de faire punir « s'il osait approcher de Constantinople. »

Ainsi Théodose prenait soin des affaires de l'État et de celles de l'Église, et méritait que Dieu le favorisât de tant de succès surprenants, qui rendirent son règne recommandable.

LIVRE III

État de l'empire d'Orient. État de l'Occident. Vertus et défauts de l'empereur Gratien. Révolte de Maxime. Il attire les païens. Il débauche les troupes. Il passe la mer, et se rend maître des Gaules. Gratien est abandonné de l'armée et des peuples. Mort de Gratien. Maxime envoie des ambassadeurs à Théodose. L'impératrice Justine envoie saint Ambroise à Maxime. Saint Ambroise arrête Maxime au delà des Alpes. Théodose associe à l'empire son fils Arcadius. Éducation d'Arcadius. Qualités d'Arsène, précepteur d'Arcadius. Conduite de Théodose pour l'éducation de son fils. Conduite d'Arsène à l'égard d'Arcadius. Théodose déconcerte les hérétiques. Théodose commande à chaque secte de donner sa profession de foi par écrit. Théodose déchire les formules des hérétiques. Confusion des hérétiques. Douceur de Théodose. Les païens tâchent de se relever en Occident. Esprit de Symmaque; sa requête pour l'autel de la Victoire. Saint Ambroise écrit à Valentinien pour s'y opposer. Réponse à la requête de Symmaque par saint Ambroise. Nouveaux efforts des hérétiques. Naissance d'Honorius. Traité des empereurs. Cruautés de Maxime. Saint Martin lui demande la grâce de deux criminels. Maxime tâche de gagner saint Martin. Erreurs de Priscillien, et ses sectateurs. Sage remontrance de saint Martin. Condamnation de Priscillien; suite de sa mort. Défense de sacrifier aux idoles. Réformation des mœurs. Délivrance des prisonniers pour les fêtes de Pâques. Mort de la princesse Pulchérie. Mort de l'impératrice Flaccille; ses vertus. Aversion de l'impératrice Justine contre saint Ambroise. Ordre de livrer les églises des catholiques aux ariens. Le peuple s'enferme dans la cathédrale; saint Ambroise refuse de l'abandonner. Négociation pour avoir une église dans le faubourg. Vains efforts de l'impératrice pour réduire saint Ambroise. Députation des seigneurs à l'empereur. La persécution cesse. Prétexte de Maxime pour entrer en Italie. Irruption des Grotungues; leurs efforts pour passer le Danube. Vigilance et adresse de Promote. Défaite des Grotungues. Théodose arrive au camp; donne la liberté à tous les prisonniers. Action téméraire de Géronte. Théodose le fait arrêter. Seconde ambassade de saint Ambroise vers Maxime. Audience donnée à saint Ambroise; Maxime embarrassé. Saint Ambroise découvre les intentions de Maxime; il n'est pas cru. Entrée de Maxime dans l'Italie. Fuite de Valentinien et de Justine. Politique de Maxime. Valentinien et Justine arrivent à Thessalonique. Théodose conclut la guerre; épouse la princesse Galla. Nouvel impôt. Sédition d'Antioche. Résolution prise contre la ville d'Antioche. Voyage de

Flavien, archevêque d'Antioche. Discours de l'archevêque à Théodose. Théodose pardonne à ceux d'Antioche. La veuve Olympias refuse d'épouser Elpide, parent de l'empereur. Persécution faite à la veuve Olympias. Olympias remise dans ses biens. Théodose se dispose à la guerre contre Maxime. Maxime se prépare à la guerre. Trahison découverte dans l'armée de Théodose. Valentinien et sa mère s'embarquent. Théodose surprend Maxime dans la Pannonie. Passage du Save; victoire de Théodose. Théodose marche contre Marcellin, et gagne une seconde bataille. Mort de Maxime et d'Andragatius. Modération et clémence de Théodose. Description de l'autel de la Victoire. Divers états de cet autel sous les empereurs. Les députés du sénat demandent que cet autel soit relevé; Théodose le refuse. Théodose va recevoir dans Rome l'honneur du triomphe. Règlements que Théodose fit dans Rome. Divers règlements. Nouvelle de la ruine des temples d'Alexandrie. Conversion de plusieurs païens; usage qu'on fit des idoles d'or. Départ de Théodose. Mort de l'impératrice Justine.

Théodose régnait paisiblement dans l'Orient. Ses peuples vivaient dans le repos et dans l'abondance, et ses ennemis étaient devenus ses alliés. Pendant que tout le monde révérait sa grandeur ou redoutait sa puissance, il s'appliquait à régler ses États, et à rétablir dans sa pureté la religion que ses prédécesseurs avaient opprimée; et il regardait la paix dont il jouissait comme une récompense de celle qu'il donnait à l'Église.

L'empire d'Occident n'eût pas été moins heureux, si la faiblesse ou la négligence des empereurs n'eût donné occasion aux révoltes et aux guerres civiles. Le jeune Valentinien, qui avait pour son partage l'Italie, l'Afrique et l'Illyrie, n'était pas encore en âge de gouverner, et l'impératrice sa mère abusait de son nom et de son autorité. Elle était arienne, et croyait que c'était bien servir son fils que de le rendre arien comme elle. Les soins de sa régence n'allaient qu'à faire élire un évêque de son parti, ou à ôter une église aux catholiques. Elle distribuait les grâces à ceux qui favorisaient ses passions, et ne pouvait s'imaginer que l'État pût avoir d'autres ennemis que ceux qui l'étaient de son erreur.

Tout était à craindre sous un empereur enfant, à qui on donnait de mauvaises impressions, et sous une impératrice hérétique, qui pensait plutôt à l'avancement de sa secte qu'au repos et au salut de l'empire.

Gratien, qui régnait au delà des Alpes, était, en la fleur de son âge, redouté de ses ennemis, sur lesquels il avait remporté plusieurs victoires. Il avait un grand fonds de justice et de bonté naturelle, qui lui pouvaient gagner l'amitié des peuples; mais il s'abandonnait entièrement aux conseils intéressés de ses ministres, et n'avait aucune application aux affaires. C'était un esprit doux, poli, modeste, complaisant. Il savait parfaitement les belles-lettres; et soit qu'il fallût parler en public, ou écrire en vers et en prose, il était aisé de juger qu'il avait profité des instructions d'Ausone, et qu'Ausone avait trouvé en lui un beau naturel. Pour ses inclinations, elles était toutes généreuses, et toutes portées au bien. Il avait dans l'ardeur de sa jeunesse la chasteté et la tempérance d'un vieillard. Il était non-seulement fidèle, mais encore libéral envers ses amis. Il aimait à accorder des grâces, et cherchait à prévenir même les demandes et les désirs. Jamais prince ne fut plus actif ni plus vigilant dans la guerre : il était toujours à la tête des troupes, et marchait le premier à l'ennemi. Après les combats, il avait soin des soldats blessés, qu'il allait consoler dans leurs tentes; il pourvoyait lui-même à toutes leurs nécessités, et pansait quelquefois leurs plaies de ses propres mains.

Tous les auteurs ecclésiastiques louent sa piété envers Dieu, son zèle très-ardent pour la pureté de la foi. Tant de grandes qualités, jointes à une grâce merveilleuse qu'il avait en toutes ses actions, et à la beauté de son visage, semblaient devoir le rendre heureux. Mais il avait une si grande aversion pour le travail, et tant de passion pour la chasse et pour les autres exercices du corps, qu'il passait des jours entiers à lancer le javelot,

et à tirer des bêtes dans un parc. Ceux qui le gouvernaient l'entretenaient dans cette oisiveté, au lieu de l'en corriger ; et tandis que ce jeune prince se faisait une occupation d'un amusement, et qu'il mettait toute sa gloire dans une adresse inutile, ils étaient maîtres des affaires, et pensaient à leurs intérêts particuliers.

Les choses étaient en cet état, lorsque Maxime, général de l'armée romaine en Angleterre, se fit proclamer empereur. Outre que son ambition le portait depuis longtemps à tout entreprendre pour régner, et que, descendant de la maison d'Hélène, mère du grand Constantin, il regardait l'empire comme un bien qui lui devait appartenir, il n'avait pu souffrir que Gratien lui eût préféré Théodose. Piqué contre l'un et jaloux de l'autre, il gagna d'abord les principaux officiers de l'armée. Il attira la plupart des seigneurs d'Angleterre à son parti, et se servit ensuite de toutes les conjonctures favorables pour inspirer la révolte dans les Gaules et dans l'Italie.

Gratien avait entrepris de ruiner la religion des païens, que son père, par politique, avait toujours épargnée. Il l'avait déjà fort affaiblie, en retranchant aux prêtres les revenus dont ils jouissaient, et les sommes qui étaient couchées sur l'État pour l'entretien des sacrifices. Il avait donné au préfet de Rome l'autorité de juger de tous les différends qui regardaient l'idolâtrie. Il n'avait pas même voulu de titre qui ressentît la superstition, refusant le nom et l'habit de souverain pontife, que ses prédécesseurs, par des raisons d'État, avaient retenus jusqu'alors. Un zèle si généreux irrita les païens, et surtout quelques sénateurs romains qui en étaient les chefs.

Maxime, les trouvant disposés à favoriser sa révolte, leur fit espérer qu'il rendrait à leurs dieux l'honneur qu'on venait de leur ôter, et qu'il rétablirait leurs autels, leurs prêtres et leurs sacrifices. Quoiqu'il fût chré-

tien, il leur parut si porté à remettre le culte de leurs idoles, qu'ils le regardèrent comme leur libérateur, et commencèrent à le louer hautement, comme si Gratien eût été le tyran et Maxime le prince légitime. Ainsi les uns trahissaient l'empereur par une préoccupation de religion, l'autre trahissait sa religion par la passion qu'il avait de devenir empereur.

Il débaucha l'armée aussi facilement qu'il avait débauché le sénat. Gratien n'avait pas assez ménagé les officiers des troupes romaines. Il leur préférait ordinairement les soldats alains, et d'autres barbares qu'il honorait de sa confiance et de ses faveurs ; et soit qu'il les trouvât plus commodes pour ses divertissements, soit qu'il espérât par là attirer à son service toute leur nation, il les tenait auprès de lui, et prenait même plaisir de s'habiller à leur mode. Cette conduite le rendit odieux aux légions qui l'avaient servi si utilement ; et, pour gagner l'amitié des étrangers, il perdit celle de ses soldats. Maxime se servit de cette occasion. Il fit solliciter sous main ses troupes, qui n'étaient déjà que trop sensibles au mépris qu'on avait pour elles. Quelques-uns ajoutent qu'il leur fit entendre qu'il avait des liaisons secrètes avec Théodose, et qu'il agissait de concert avec lui.

Un empire ne suffisait pas à l'ambition de ce rebelle. Il crut qu'après avoir ruiné Gratien, il viendrait aisément à bout de Valentinien et de sa mère Justine : l'âge de l'un, la faiblesse de l'autre, et la haine de tous les gens de bien, qu'il s'était attirée en persécutant les catholiques, lui faisaient espérer qu'il se rendrait maître des deux empires ; qu'il serait au moins redoutable à Théodose, et qu'il jouirait en repos du fruit de ses crimes.

Sur cette assurance il se met en mer, et vient descendre avec son armée vers l'embouchure du Rhin. Les troupes qui étaient en quartier vers l'Allemagne, le re-

connurent d'abord pour leur empereur, et toutes les garnisons le reçurent. Gratien, étonné de ce changement, assembla cette partie de l'armée qu'il avait retenue près de lui, et s'avança vers les rebelles, résolu de les combattre. Les deux armées furent environ cinq jours en présence, sans que Maxime voulût en venir à un combat décisif. Alors les légions mal satisfaites de Gratien parurent ébranlées. Toute la cavalerie maure se détacha pour aller joindre les rebelles ; le gros de l'armée suivit leur exemple ; les peuples, qui aiment la nouveauté, et qui sont toujours du parti le plus fort, se détachèrent bientôt après ; et Maxime régna dans les Gaules presque aussitôt qu'il y fut descendu.

Gratien, au premier bruit de cette révolte, avait appelé les Huns et les Alains à son secours ; mais ils n'arrivèrent pas à temps. Il ne lui restait près de sa personne que peu de troupes, dont la fidélité lui était suspecte. Alors, abandonné des siens, refusé des villes par où il passait, n'ayant presque personne pour le défendre, non pas même pour l'accompagner, il errait dans son propre empire. Enfin il courut vers les Alpes, suivi de trois cents chevaux qu'il avait à peine assemblés pour l'assister dans sa fuite ; mais il trouva tous les passages gardés par des gens dont il avait sujet de se défier. Il retourna sur ses pas, incertain de la route qu'il devait prendre pour se sauver. Comme il arrivait à Lyon, il eut avis, de plusieurs endroits, que l'impératrice sa femme venait le chercher, pour le suivre dans sa mauvaise fortune.

Ce prince, oubliant pour un temps le danger où il était, plus touché des malheurs de cette princesse que des siens propres, rappela dans son cœur toute sa tendresse, et passa le Rhône pour aller au-devant d'elle. Dès qu'il fut sur le rivage, il aperçut une litière entourée de gardes, il y courut ; mais il vit sortir, au lieu de sa femme, le comte Andragatius, général de la cava-

lerie, que Maxime avait dépêché en diligence après lui. Ce traître l'ayant fait tomber dans les piéges qu'il lui avait tendus, le saisit et le massacra inhumainement le vingt-quatrième de septembre, dans la vingt-huitième année de son âge, et la seizième de son empire.

Telle fut la fin de cet empereur. Il souffrit la mort avec constance; et tout le regret qu'il eut, fut de n'avoir pas saint Ambroise auprès de lui, pour le disposer à mourir saintement. L'Église, qu'il avait toujours défendue, pleura sa perte; et ceux qui règnent après lui peuvent en tirer cette instruction, qu'il importe à leur réputation, à leur repos, et même à leur sûreté, de gouverner par eux-mêmes les États dont ils sont chargés.

Maxime, enflé de tant de succès, était près de passer en Italie, et de surprendre Valentinien, jeune prince sans expérience et sans force. Mais outre qu'il fallait donner quelques ordres dans les provinces nouvellement conquises, il jugea à propos, avant de passer les Alpes, de sonder les intentions de Théodose. Il lui envoya des ambassadeurs, avec ordre de lui offrir de sa part son amitié, s'il voulait l'associer à l'empire, ou de lui déclarer la guerre, s'il le refusait. Théodose, sensiblement touché de la mort de Gratien, son ami et son bienfaiteur, avait déjà résolu de la venger; mais comme il ne s'était réservé que peu de troupes depuis la paix générale par tout l'Orient, il craignait qu'on n'opprimât Valentinien avant qu'il fût en état de le défendre. Il dissimula son dessein, et répondit aux ambassadeurs qu'il acceptait les offres de Maxime; qu'il ne s'opposait pas à ce que l'armée avait fait pour lui; et que, puisqu'il avait la place de Gratien, il le regardait comme son successeur à l'empire. La nécessité des affaires l'obligea de le traiter ainsi de collègue, jusqu'à ce qu'il pût se déclarer son ennemi.

Pendant qu'il entrait en négociation avec lui, l'impératrice Justine croyait toujours que Maxime allait

fondre sur l'Italie. Elle n'avait ni armée à lui opposer, ni secours à espérer de ses alliés; elle résolut de lui envoyer des ambassadeurs, pour tâcher de le gagner par ses soumissions, et de l'arrêter au delà des Alpes. Mais elle ne trouvait personne à sa cour qui pût ou qui voulût se charger d'une négociation si difficile : de sorte qu'elle fut contrainte d'avoir recours à saint Ambroise. Elle suspendit pour un temps la haine qu'elle avait conçue contre lui, et le conjura, de la part de l'empereur son fils, d'entreprendre cette ambassade. Le saint évêque accepta volontiers cet emploi, et partit en diligence, résolu à sacrifier son repos et sa vie même pour son prince et pour sa patrie. Il trouva Maxime en état de tout entreprendre. Ses conquêtes, au lieu d'assouvir son ambition, l'avaient irritée. Il ne comptait pour rien d'être maître des Gaules, de l'Espagne et de l'Angleterre, s'il ne régnait en Italie : il venait de répandre le sang d'un empereur, il allait chasser l'autre de son empire.

Mais ce prélat lui parla avec tant de force, et fit si bien par son éloquence et par son adresse, qu'il lui fit abandonner la résolution qu'il avait prise de passer les Alpes. Les armes lui tombèrent des mains, et soit que le respect et la vénération qu'il avait pour ce grand homme lui eussent inspiré quelque retenue, soit qu'il sentît ses passions ralenties par les discours libres et touchants qu'il lui avait faits, soit enfin que Dieu, qui est le maître des rois, et qui lâche les tyrans dans sa colère et les retient quand il lui plaît, eût prescrit ces bornes à celui-ci, il fit, sans savoir pourquoi, ce que saint Ambroise désira de lui. Contre toute apparence il s'arrêta dans les Gaules, établit à Trèves le siége de sa nouvelle domination, et prit le titre d'Auguste, du consentement des deux empereurs. Il se repentit depuis d'avoir perdu une occasion si favorable, et se plaignit plusieurs fois que l'archevêque de Milan l'avait enchanté.

Ce fut en ce temps que Théodose, voyant croître son fils Arcadius, résolut de le déclarer Auguste, quoiqu'il ne fût âgé que de sept à huit ans. La cérémonie se fit dans un palais appelé le Tribunal, destiné au couronnement des empereurs, en présence de tous les seigneurs de la cour, et de plusieurs évêques. Chacun témoigna, par ses acclamations, la joie qu'il avait de voir ce jeune prince revêtu des habits impériaux, et souhaita qu'il eût les vertus de son père, comme il venait d'en recevoir la dignité.

Théodose eut beaucoup de satisfaction d'avoir fait un nouvel empereur de sa famille, et d'avoir eu l'approbation publique; mais il pensait plus à son éducation qu'à son établissement, et croyait que c'était peu de lui laisser de grandes provinces, s'il ne lui laissait la sagesse pour les gouverner. Il avait longtemps cherché le plus sage et le plus savant homme de l'empire, pour lui confier cet enfant, qui devait un jour être le maître de tant de peuples. Il en avait écrit à l'empereur Gratien; et Gratien avait prié le pape Damase de faire lui-même un choix si important, et d'envoyer à Constantinople celui qu'il aurait jugé digne de cet emploi. Ce pape, qui avait beaucoup de connaissance des lettres, une grande piété et beaucoup de discernement, jeta les yeux sur Arsène, diacre de l'Église romaine, dont il connaissait la vertu et la doctrine.

C'était un homme d'une famille très-noble, consommé dans les langues grecque et latine, dans les sciences humaines, et dans l'étude des saintes Écritures. Quelque digne qu'il fût des plus grands emplois et des premières dignités de l'Église, il n'avait jamais eu d'autre vue que celle de son salut. Quoique son inclination l'eût toujours porté à la retraite, et qu'il fût très-austère pour lui-même, il ne fuyait pas une honnête société, et n'était incommode à personne. Damase le proposa comme un esprit sage, qui vivrait dans la cour sans s'y

corrompre, et qui donnerait non-seulement de bonnes instructions au prince, mais encore de bons exemples aux courtisans.

L'empereur reçut Arsène comme un trésor que le Ciel même lui envoyait, et le pria d'avoir soin de l'éducation d'Arcadius, de le regarder comme son fils propre, de prendre toute l'autorité de père sur lui, et d'en faire par ses instructions un savant et pieux empereur. Il recommanda à ce jeune prince la docilité, l'obéissance et le respect, et lui redit plusieurs fois ces paroles : « Souvenez-vous, mon fils, que vous serez plus obligé à « votre précepteur qu'à moi-même. Vous tenez de moi « la naissance et l'empire : vous apprendrez de lui la « sagesse et la crainte de Dieu ; et désormais il sera « plus votre père que moi. » Il n'oublia rien de tout ce qui pouvait autoriser le maître, et rendre le disciple plus respectueux : car étant un jour entré dans la chambre du prince pour assister à sa leçon, et l'ayant trouvé assis, et Arsène debout devant lui, il se plaignit de l'un et de l'autre.

Arsène voulut s'excuser sur l'honneur qu'il avait cru être obligé de rendre à un empereur, et sur le respect qu'imprimait la pourpre dont il le voyait revêtu. Mais Théodose, sans écouter ses excuses, lui commanda de s'asseoir, et à son fils d'être debout et découvert pendant la leçon ; et, pour ne blesser aucune raison de bienséance, il ordonna qu'on ôtât au prince toutes les marques de sa dignité lorsqu'il entrerait à l'étude, ajoutant qu'il le tiendrait indigne de l'empire s'il ne savait rendre à chacun ce qui lui est dû, et s'il n'apprenait avec les sciences la reconnaissance et la piété.

Arsène s'appliquait non-seulement à apprendre les belles-lettres à son disciple, mais encore à l'élever dans la foi et dans l'exercice des vertus chrétiennes. Il étudiait ses inclinations, et les entretenait ou les redressait selon qu'elles étaient bonnes ou mauvaises. Ce jeune

prince avait l'esprit vif et ouvert, l'humeur aisée et agréable, les sentiments nobles et généreux, et l'âme naturellement portée à la religion et à la justice. Mais il était ennemi du travail, changeant dans ses amitiés, facile et susceptible de toutes sortes d'impressions, et plus porté à croire ceux qui le flattaient dans ses défauts que ceux qui tâchaient de l'en corriger.

Arsène, prévoyant les suites funestes que pouvaient avoir en un empereur ces habitudes vicieuses, après avoir essayé en vain de les détourner par adresse, résolut de les réprimer par une sévérité discrète. Il le reprit plusieurs fois; il se plaignit à l'empereur, son père, de son peu de docilité; il joignit enfin le châtiment aux plaintes et aux réprimandes. Arcadius prit la correction pour une injure, et voulut se défaire de son précepteur. Il communiqua son dessein à un de ses officiers en qui il avait beaucoup de confiance, et lui commanda de le délivrer d'un homme incommode, qui le maltraitait. Cet officier lui promit d'exécuter ses ordres, de peur qu'il n'en chargeât quelque autre, et s'en alla secrètement avertir Arsène qu'il pensât à sa sûreté.

Quoique Arsène vît bien que ce n'était là qu'une colère d'enfant, qui ne devait avoir aucune suite, toutefois, faisant réflexion sur le malheur des princes, qui aiment presque en naissant ceux qui les trompent, et tiennent pour ennemis ceux qui les corrigent, il pensa sérieusement à sortir d'un emploi où il hasardait sa vie s'il persistait dans sa fermeté, et son salut s'il prenait une conduite molle et relâchée. Le Ciel le détermina presque en même temps à une profession plus tranquille et plus sainte; car comme il demandait à Dieu, dans la ferveur de sa prière, ce qu'il devait faire pour se sauver, on rapporte qu'il entendit une voix qui lui répondit: *Arsène, fuis les hommes; c'est le moyen de te sauver.*

Peu de jours après il sortit déguisé de Constanti-

nople, et se réfugia dans les déserts d'Égypte, où il passa plus de cinquante ans avec les solitaires de Scété, sans avoir aucun commerce avec le monde, ne vivant que de racines, donnant à peine quelques moments de sommeil à l'infirmité de la nature, employant les jours et les nuits à prier et à pleurer dans sa cellule, et s'attachant avec une entière application d'esprit à son salut, jusqu'à l'âge de quatre-vingt-quinze ans.

L'empereur apprit avec un très-sensible déplaisir la retraite d'Arsène, dont il ne savait pas le sujet. Il le fit chercher dans toutes les terres de l'empire ; mais Dieu voulut le cacher au monde après qu'il l'en eut retiré, afin d'en faire un modèle parfait d'une vie pénitente et solitaire. Arcadius ne connut pas la perte qu'il venait de faire : mais les peuples en ressentirent les effets, lorsque, affermi dans ses passions, élevant et détruisant lui-même ses favoris, il donna lieu à ces révolutions qui commencèrent à ruiner l'empire romain sans ressources.

Théodose, après avoir établi son fils, pensa à régler les affaires de l'Église, qui ne lui étaient pas moins considérables que celles de sa famille. Pour satisfaire son zèle, et pour ne laisser aucune source de division en Orient, quand il serait en état de marcher contre Maxime, il entreprit de ruiner tout d'un coup toutes les hérésies, et de réunir tous les esprits dans une même croyance. Pour cela il fit venir à Constantinople tous les chefs des sectes différentes, pour rendre raison de leur foi, et des motifs qui les avaient séparés des catholiques. Ils s'y rendirent tous, les uns pour essayer de se faire rétablir dans les évêchés qu'ils avaient autrefois usurpés, les autres pour soutenir leurs opinions dans une dispute réglée.

Il proposa ensuite un moyen abrégé de terminer ces différends, sans entrer dans de longues discussions de doctrine. Ce fut de prendre pour juges des controverses

présentes les anciens docteurs de l'Église, qui avaient expliqué les mystères de la religion chrétienne; ajoutant que si les hérétiques s'en tenaient aux témoignages des saints Pères, il était aisé de les convaincre; et que s'ils refusaient de s'y soumettre, ils se rendraient odieux aux peuples.

Nectaire profita de cet avis, et vint aussitôt en conférer avec l'empereur. Ce prince trouva que c'était l'expédient le plus court et le plus aisé pour réussir dans son dessein; et ravi d'être débarrassé de toutes les vaines subtilités qu'il n'eût point entendues, et de réduire à un point de fait si facile à prouver toutes les questions qui divisaient l'Église, il conduisit l'affaire avec beaucoup de prudence. Un jour que les évêques étaient assemblés, il entra dans le synode, leur parla avec beaucoup de douceur et de gravité; et, après les avoir exhortés à la paix et à la recherche de la vérité, il leur demanda quel sentiment ils avaient des saints docteurs qui avaient traité de la foi et de la doctrine de Jésus-Christ avant les dernières hérésies. Ils répondirent, sans hésiter, qu'ils les reconnaissaient pour leurs maîtres, et qu'ils avaient pour eux une profonde vénération. Alors Théodose leur dit: « Ou condamnez « ceux que vous venez de louer, ou confessez ce qu'ils « ont écrit de la divinité de Jésus-Christ. »

Il dit ces mots d'un ton si ferme et si absolu, que les plus obstinés demeurèrent sans réplique, confus de s'être trahis eux-mêmes en reconnaissant l'autorité des anciens. L'empereur, qui les vit déconcertés, les pressa de choisir l'un ou l'autre parti; mais, comme l'erreur n'est jamais d'accord avec elle-même, ils furent partagés entre eux. Les demi-ariens, qui croyaient pouvoir expliquer les Pères en leur faveur, consentaient qu'on s'en tînt à la doctrine de l'antiquité. Les autres, qui ne pouvaient se sauver que par la dispute, demandaient qu'on vînt à la discussion des points contestés. Il s'é-

chauffèrent insensiblement les uns contre les autres, jusqu'à se reprocher leurs dogmes, ou comme contraires au témoignage de l'ancienne Église, ou comme insoutenables par la raison.

L'empereur, profitant du désordre où il les avait mis, leur déclara qu'il voulait prendre lui-même le soin de les accorder; et, commandant à chaque secte de lui donner sa profession de foi par écrit, il sortit de l'assemblée. Les plus habiles d'entre eux furent chargés de dresser ces formules, qu'ils concertèrent tous ensemble avec une extrême exactitude, pesant tous les mots et toutes les syllabes, cherchant tous les adoucissements qui pouvaient leur concilier l'empereur, sans préjudicier toutefois à leurs opinions.

Théodose les ayant mandés quelques jours après; ils se rendirent au palais. Démophile, qui avait été chassé du siége de Constantinople, déclara par écrit que le Fils de Dieu n'était qu'une créature; qu'il n'était pas né de son Père, mais qu'il avait été créé et tiré du néant. Eunome, originaire de Cappadoce, esprit remuant et séditieux, qui avait été évêque de Cysique, et que ceux mêmes de son parti n'avaient pu souffrir, apporta sa profession de foi aussi impie que l'autre, mais conçue en des termes plus magnifiques et plus respectueux pour Jésus-Christ. Eleuse, chef des Macédoniens, présenta en même temps la sienne, dans laquelle il s'étendait sur les grandeurs de la dignité du Fils de Dieu, rejetant pourtant le terme de *consubstantiel,* et ajoutant encore quelques blasphèmes contre le Saint-Esprit. C'était un homme léger et peu solide, qui s'était relevé deux fois de son erreur, qui deux fois y était retombé, et qui mourut enfin dans le schisme. Le patriarche Nectaire, et Agèle, évêque novatien, donnèrent aussi leur confession de foi, dans laquelle ils défendaient la doctrine du concile de Nicée, et soutenaient la *consubstantialité* du Verbe.

L'empereur prit ces formules avec beaucoup de douceur, et se retira dans son cabinet. Il les lut; et après avoir fait sa prière, pour attirer les bénédictions du Ciel sur l'action qu'il allait faire, il rentra dans la salle où étaient les évêques ariens. Là, déchirant en leur présence leur confession de foi, et ne retenant que celle des catholiques, il leur déclara « qu'il était résolu de « ne plus souffrir dans toute l'étendue de ses États « d'autre religion que celle qui reconnaissait le Fils de « Dieu consubstantiel à son Père; qu'il était temps de « se réunir, et de recevoir la sainte doctrine de l'Église « ancienne; qu'il userait de toute son autorité pour la « gloire de Dieu, de qui il la tenait, et que, regardant « comme ses ennemis ceux qui le seraient de Jésus-« Christ, il saurait bien se faire obéir en un point où « il y allait du salut et du repos de ses sujets. » Après cela, il les renvoya sans attendre leur réponse.

La majesté du prince, leur division, leur surprise, la ruine prochaine de leurs sectes, la honte d'avoir mal défendu leurs causes, jetèrent le trouble et la confusion dans leurs esprits.

Pour achever de ruiner ces hérésies, l'empereur fit aussitôt une ordonnance par laquelle il défendit aux hérétiques de s'assembler, d'instruire le peuple dans les villes ni dans la campagne, d'avoir un édifice qui eût aucune forme d'église; enfin, de rien dire ou faire en particulier ou en public qui pût choquer la religion catholique; permettant à tous les gens de bien de son empire de s'unir pour chasser de la société civile ceux qui oseraient contrevenir à cette ordonnance. Il enjoignait encore à tous les officiers et magistrats d'obliger les ariens à se tenir renfermés dans leurs villes et dans leurs provinces, de peur que, par une trop libre communication avec les peuples, ils ne répandissent leur venin au dehors. Et, pour faire tenir la main à l'exécution de ses édits, il ordonnait que les magistrats

des villes où les ariens auraient fait quelque assemblée, seraient punis très-sévèrement, et que les maisons où ils auraient été surpris seraient confisquées.

Il fallait une autorité comme la sienne pour réprimer cette secte si rebelle, si étendue et si impérieuse. Mais quelque vigueur qu'il eût, il conserva toujours beaucoup de bonté. Il épouvanta les hérétiques sans les punir. Il les retint dans l'obéissance sans exiger des conversions forcées; et, laissant à Dieu de toucher leurs cœurs par sa grâce, il se contenta de les abattre par le peu de cas qu'il faisait d'eux, ou de les attirer par les grâces qu'il fit à tous ceux qui rentrèrent dans sa communion, et n'en vint jamais aux menaces qu'après avoir tenté toutes les voies de la douceur.

Cette douceur fit souvent de la peine aux catholiques, qui, par un zèle précipité, voulaient toujours qu'on exterminât leurs adversaires. Elle donna lieu à une sage remontrance que lui fit Amphiloque, évêque d'Icogne. Comme les évêques se trouvaient obligés d'aller en corps rendre leurs devoirs à ce prince et à son fils Arcadius, créé nouvellement empereur, Amphiloque, prélat vénérable par son âge, par la pureté de sa foi, et par l'intelligence des saintes Écritures, d'ailleurs très-simple, et sans aucune politesse, suivit les autres dans le palais. Dès qu'il fut dans la salle de l'audience, et qu'il parut devant Théodose, il lui fit son compliment avec un très-profond respect; et s'approchant après cela d'Arcadius, qui était assis à son coté: « Dieu te garde, mon fils, » lui dit-il en souriant froidement et lui passant la main sur la tête. Toute l'assistance en rougit, et l'empereur, piqué de cet air si méprisant et des caresses injurieuses qu'on venait de faire à son fils, fit signe aux gardes de faire retirer ce vieillard indiscret. Alors le saint évêque, se tournant, lui dit d'une façon libre et sérieuse : « On vous offense, seigneur, lorsqu'on « ne rend pas à votre fils l'honneur qu'on vous rend à

« vous-même. Croyez-vous que le Père céleste ne res-« sente pas aussi vivement l'injure que lui font ceux « qui refusent d'adorer son Fils, et qui blasphèment « contre lui ? » L'empereur admira cette sagesse rustique, qui valait mieux que toute la prudence des enfants du siècle. Il demanda pardon à ce prélat, et après l'avoir remercié de l'instruction qu'il venait de lui donner, il l'assura qu'il en profiterait.

Pendant que les hérétiques déploraient leur ruine en Orient, les païens, sous la conduite du sénateur Symmaque, tâchaient de se relever dans Rome. Les conjonctures étaient favorables. Maxime les entretenait dans ce dessein, et Valentinien craignait d'irriter Maxime. Il ne leur manquait qu'une occasion pour demander le rétablissement de leur religion, ils ne furent pas longtemps à la trouver.

Il y eut cette année une grande disette de vivres dans toute l'Italie, tant à cause des vents et des sécheresses, qu'à cause du peu de prévoyance des magistrats. Rome se trouva réduite à toutes les extrémités de la famine. Le pain s'y vendait un prix excessif, et ne s'y donnait que par mesure ; le peuple y était contraint de se nourrir de glands et de racines ; la nécessité croissait tous les jours. Il fallut décharger cette grande ville d'une partie de ses citoyens, et on en chassa les plus pauvres, comme s'il eût été permis d'ajouter l'exil à la pauvreté, et de traiter comme étrangers ceux qui avaient plus besoin de secours.

Symmaque tenait alors le premier rang dans le sénat. Sa qualité, son éloquence, les charges qu'il avait eues, et sa réputation de probité, le rendaient très-considérable aux empereurs. Mais, soit par une forte prévention pour le culte des faux dieux, soit par une vaine passion de soutenir une religion affaiblie et de dominer dans le parti, il devint dans les rencontres non-seulement importun, mais encore infidèle à ses maîtres. Il les hono-

rait plus ou moins, selon qu'ils épargnaient ou qu'ils attaquaient les idoles. Tous les édits contre les païens lui paraissaient des sacriléges; et toutes les calamités publiques passaient dans son esprit pour des vengeances du Ciel irrité.

Cet homme, toujours prêt à faire de nouvelles intrigues, à se plaindre, ou à présenter des requêtes pour le service de ses dieux, supposant que la famine et les autres malheurs arrivés dans l'empire étaient des punitions divines, dressa une requête éloquente, qu'il envoya à l'empereur Valentinien. Il le suppliait, en qualité de préfet de la ville, et de la part de tout le sénat, de rétablir la religion de Rome; d'avoir égard à la coutume et à l'ancienneté d'une croyance raisonnable; de laisser à ces peuples, accoutumés à leur liberté, au moins l'usage de leurs consciences; de rétablir l'autel de la Victoire, cette déesse qui n'avait jamais abandonné les Romains dans leurs expéditions militaires; d'en retenir le nom, s'il n'en craignait pas la puissance, et de vouloir au moins dissimuler, à l'exemple de quelques-uns de ses prédécesseurs, ce qu'il avait résolu de ne point permettre.

Il finissait par les exemples des derniers empereurs, et il exhortait Valentinien à laisser aux hommes la liberté que son père, d'heureuse mémoire, leur avait laissée, et à considérer que Gratien son frère avait suivi le conseil d'autrui, et n'avait pas su qu'il désobligeait le sénat, lorsqu'il entreprit ce changement dans la religion. On pressait le conseil de se déterminer promptement là-dessus, comme si l'on eût eu des mesures à prendre sur la réponse qu'on recevrait, tant pour intimider la cour que pour ne pas lui donner le temps de consulter Théodose.

Ils jugeaient bien que cet empereur ne leur serait pas favorable; car on savait qu'il avait envoyé Cynegius, préfet du prétoire, en Egypte, avec ordre de fermer les

temples, d'abolir les sacrifices, d'interdire aux païens l'exercice de leur religion, non-seulement dans Alexandrie, mais encore dans tout l'Orient : ce que cet officier avait commencé d'exécuter avec beaucoup d'autorité, sans faire pourtant aucune violence.

La requête de Symmaque, mêlée de respect et de hardiesse, étonna d'abord le jeune Valentinien. Il craignait tout, et il avait encore devant les yeux l'image sanglante de Gratien, assassiné par ses propres amis. L'impératrice, qui gouvernait, pensait plutôt à sa sûreté qu'à la religion, et la raison d'État l'allait emporter sur la justice et la piété. Saint Ambroise en fut averti, et opposa ses exhortations vives et généreuses aux prières hardies des gentils.

Il y avait deux ans que les païens avaient présenté une pareille requête au nom de tout le sénat : mais on avait découvert ensuite que ce n'était qu'une cabale de quelques sénateurs, qui abusaient du nom de leur compagnie, dont la plus grande partie désapprouva cette action, et mit entre les mains du pape Damase un acte de protestation contre la requête. Saint Ambroise ne manqua pas de rapporter cet exemple au prince, pour diminuer la crainte qu'il pouvait avoir du sénat. Il lui fit ensuite appréhender la vigueur et le zèle des évêques, et lui dit avec sa liberté ordinaire : « Que répondrez-« vous à un évêque qui vous dira : l'Église n'a que « faire de vos présents, puisque vous en faites aux dieux « des païens? Allez porter vos offrandes ailleurs, vous « qui relevez les autels des idoles. Jésus-Christ n'a que « faire de vos hommages, puisque vous en rendez au-« tant à ses ennemis. Ne vous a-t-il pas dit dans son « Évangile qu'on ne peut servir deux maîtres? Les « vierges chrétiennes n'ont aucun privilége, et vous en « donnez aux vestales? Et croyez-vous que les prêtres « prient pour vous, qui préférez les prières des gentils « aux leurs? Vous excuserez-vous sur ce que vous êtes

« encore dans l'enfance ? Tout âge est parfait pour « Jésus-Christ ; et les enfants même l'ont confessé. »

Enfin il le conjura de ne rien décider là-dessus sans savoir le sentiment du grand Théodose, qui lui devait tenir lieu de père et qu'il avait accoutumé de consulter dans les affaires importantes. Cependant il demanda à Valentinien une copie de cet écrit, et peu de jours après il lui adressa une réponse pleine de réflexions fortes et judicieuses. Il proteste d'abord que dans la nécessité où il se trouve de prendre ses précautions et d'éclaircir cette affaire, il a cherché la solidité du raisonnement, laissant à Symmaque toute la gloire de l'éloquence et de la politesse, parce que c'est le propre des sages païens d'éblouir l'esprit par des couleurs aussi fausses que leurs idoles, et de dire de grandes choses, ne pouvant en dire de véritables.

Cette affaire ayant été examinée dans le conseil de l'empereur, quoique cette cour se conduisît plutôt par des considérations de politique que par les règles de la piété, elle se rendit aux raisons que saint Ambroise avait alléguées. Le respect qu'on eut toujours pour Théodose, dont on n'ignorait pas les sentiments, l'emporta sur la crainte qu'on avait du tyran Maxime, et l'on jugea qu'il valait mieux affliger un petit nombre de sénateurs que d'offenser tous les gens de bien de l'empire.

Si le nom seul de Théodose arrêtait en Occident les prétentions hardies des idolâtres, son autorité achevait de ruiner en Orient la secte des ariens, dont il craignait l'humeur fière et séditieuse. Grégoire de Nazianze, qui vivait alors dans la solitude, ne laissait pas d'avoir des correspondances à Constantinople ; et, quoiqu'il eût donné sa démission de l'archevêché de cette ville, il conservait encore une tendresse de père pour cette église qu'il avait comme ressuscitée. Il fut averti par quelques-uns de ses amis que ces hérétiques avaient

des maisons de retraite dans Constantinople, où ils semaient secrètement leurs erreurs, et où ils espéraient, par leurs intrigues, pouvoir éluder la rigueur des édits du prince. Il apprit en même temps que ceux de la secte d'Apollinaire avaient la hardiesse de faire profession publique de leur doctrine, et de tenir ouvertement des assemblées, et que si l'on n'y mettait ordre, tout ce qu'on avait fait jusque-là ne servirait de rien. L'empereur, informé de ce désordre, résolut d'y remédier efficacement, et fit publier un édit solennel, par lequel il ordonna qu'on fît une exacte recherche de tous ceux qui enseignaient des erreurs, ou qui les professaient; que les maisons suspectes fussent visitées, et que, sans avoir égard à la qualité ni à la protection de personne, on chassât de la ville et de la société des honnêtes gens ces hommes infâmes, en sorte que, vivant hors de tout commerce, ils ne pussent nuire qu'à eux-mêmes.

Il régla presque en même temps un autre désordre qui regardait la religion. Les Juifs, ayant perdu toute espérance de se relever, après les vains efforts que l'empereur Julien avait faits pour les rétablir, et ne pouvant plus exercer les cruautés qu'ils avaient exercées contre les chrétiens, tâchaient d'en séduire au moins quelques-uns. Pour cela ils achetaient des esclaves baptisés; et soit par persuasion, soit par menaces et par violences, ils les obligeaient de renoncer à la foi de Jésus-Christ, et d'embrasser leurs superstitions. Théodose rompit ce commerce, et fit une ordonnance par laquelle il leur défendit d'avoir aucun esclave ou serviteur chrétien, sauvant ainsi la foi chancelante des faibles de tous les piéges que lui tendaient les ennemis domestiques et étrangers.

Il réformait ainsi pendant la paix les désordres de l'empire, lorsque Dieu, pour le récompenser des soins qu'il prenait pour son Église, lui donna un second fils, qui fut nommé Honorius. Toute la cour eut une extrême

joie de la naissance de ce prince; et Théodose voyant multiplier le nombre de ses enfants, et jouissant de la sincère amitié des peuples, reconnaissait que la piété était la véritable source du repos des États et de la prospérité des familles.

En ce temps Maxime avait des ambassadeurs à Constantinople, et quoiqu'il fût paisible possesseur des provinces qu'il avait usurpées, il entretenait toujours sa negociation avec Théodose. Il voulait conclure un traité avec lui, afin de faire voir qu'il était non-seulement associé à l'empire, mais encore allié avec les empereurs. L'affaire réussit comme il l'avait souhaité. Théodose y fit entrer Valentinien, et l'alliance fut conclue entre ces trois princes. Leurs vues étaient différentes. L'impératrice Justine, qui gouvernait absolument son fils, l'engageait à demander la paix, afin que, étant délivrée de toute crainte, elle pût relever l'arianisme abattu, et dompter l'esprit inflexible de saint Ambroise, qui traversait tous ses desseins. Maxime, qui pensait toujours à se jeter dans l'Italie, ne voulait que se faire honneur d'un traité qu'il était résolu de rompre à la première occasion. Théodose, qui craignait que Valentinien ne fût opprimé, et qui était lui-même menacé d'une irruption des Grotungues, consentait à tout. Ainsi il y avait apparence qu'ils ne seraient pas longtemps sans se faire la guerre, puisque l'un n'était retenu que par la crainte; que l'autre ne perdait rien de sa fierté ni de son ambition démesurées; et que le dernier nourrissait toujours dans son cœur le désir d'une juste vengeance.

Cependant ils gouvernaient leurs États chacun selon son esprit. Maxime, après s'être rendu maître de l'empire, soit qu'il crût ne pouvoir régner paisiblement que par la mort des principaux amis de Gratien, soit qu'il eût besoin de la confiscation de leurs biens pour satisfaire des troupes qui n'avaient pas trahi leur prince

gratuitement, fit mourir Mérobaude, homme illustre par sa prudence, par sa probité et par plusieurs consulats. Il relégua le comte Balion, un des plus grands capitaines de son temps, avec ordre aux gardes qui le conduisaient de le faire brûler tout vif dans le lieu de son exil; ce qui l'obligea de se tuer lui-même en chemin. Il fit arrêter le comte Narsès et Leucadius, un des plus célèbres magistrats des Gaules; et, leur faisant un crime d'État de la fidélité qu'ils avaient gardée à l'empereur, il les destinait au dernier supplice.

Saint Martin, évêque de Tours, partit en diligence pour aller obtenir leur grâce. Il se jeta aux pieds de Maxime, et le pria de ne point répandre un sang innocent; mais il n'en reçut qu'une réponse ambiguë. Il redoubla ses instances, et, le menaçant des jugements de Dieu, le pria comme s'il eût commandé; mais il n'en put tirer aucune promesse positive. Maxime eut pourtant quelque peine à lui refuser ce qu'il demandait, et perdit pour ce prélat son orgueil et sa brutalité naturelle. Il l'appela plusieurs fois dans son cabinet et l'entendit parler des choses célestes. Il souffrit ses remontrances et ses actions libres et généreuses. Il le pria de manger à sa table; et, comme le saint le refusait, disant qu'il ne voulait point participer à la table d'un homme qui venait d'ôter l'empire et la vie à un empereur, il lui répondit que l'armée l'avait élevé malgré lui sur le trône; qu'il s'y était maintenu par les armes; que Dieu même semblait l'y avoir établi par tant de succès merveilleux; et que s'il en avait coûté la vie à quelqu'un, ç'avait été le malheur de la guerre, et non pas son crime.

L'envie de gagner cet évêque, si renommé par ses vertus et ses miracles, le désir d'adoucir le refus qu'il lui faisait par des caresses extérieures, et surtout la pensée d'attirer par des apparences de piété les gens de bien qu'il avait effarouchés par sa perfidie, l'obligèrent

à rechercher avec tant d'empressement la communication du saint, qu'il l'obtint enfin après de longues sollicitations. Mais, quelque vénération qu'il fît paraître pour sa personne, il n'eut aucun égard à ses remontrances ni à ses prières dans l'affaire de Priscillien, évêque d'Avila, et de quelques-uns de ses sectateurs.

Ces hérétiques, Espagnols de nation, joignaient aux erreurs de Sabellius, et aux rêveries des manichéens, toutes les impuretés des gnostiques. Ils couvraient toutes leurs infamies de quelques apparences d'humilité, d'une négligence affectée en leurs habits, et d'une austérité de vie surprenante. Comme cette corruption, qu'un Égyptien avait semée depuis peu dans l'Espagne, s'y répandait, quelques évêques s'y opposèrent; mais leur zèle n'étant pas accompagné de charité, ils persécutèrent ceux qu'ils auraient peut-être pu ramener par la douceur. On les cita devant les conciles. On obtint de l'empereur Gratien un ordre de les chasser des villes et des églises où ils étaient, et même de toutes les terres de l'empire. Mais ils trouvèrent moyen de se rétablir; et, par présents ou par intrigues, ils gagnèrent les ministres de l'empereur, et chassèrent à leur tour leurs adversaires.

Ceux-ci, ayant appris que Maxime allait passer dans les Gaules, l'y attendirent, l'allèrent trouver à Trèves, et lui présentèrent une requête sanglante contre Priscillien et ses compagnons. Ils furent tous renvoyés à un concile qui se devait tenir à Bordeaux. Priscillien, craignant d'y être deposé, n'y voulut pas répondre, et appela au tribunal du nouvel empereur. Les prélats catholiques, par une lâche complaisance, déférèrent à cette appellation, et cette cause purement ecclésiastique devint une cause civile. L'accusé fut conduit à la cour, et les accusateurs l'y suivirent, résolus de le perdre, sans se mettre en peine de le convertir.

Saint Martin, qui se trouvait alors à Trèves, connaissant que les passions particulières avaient plus de part

en cette affaire que l'amour de la vérité, leur remontı plusieurs fois que leur conduite était scandaleuse; qu'i perdaient le mérite de leur zèle par leurs accusatior opiniâtres; qu'ils renversaient tout l'ordre des juge ments ecclésiastiques; qu'il ne fallait pas défendre l cause de Dieu par des passions humaines, et qu'il n'éta pas séant à des évêques de poursuivre à mort quelqu crime que ce pût être.

Ceux à qui cette instruction s'adressait s'en irritèren au lieu d'en profiter. Ils s'emportèrent jusqu'à l'accuse d'être protecteur des hérétiques, et d'être hérétiqu lui-même. Mais le saint se moqua de cette calomnie, e continua à prier l'empereur de laisser vivre ces mal heureux, lui représentant qu'il fallait s'en tenir à la sentence du concile qui les chassait de leurs siéges; et qu'i était inouï qu'un prince séculier comme lui jugeât le: causes ecclésiastiques. Maxime, touché de ces raisons promit de leur sauver la vie; mais on l'aigrit de tell sorte, qu'il renvoya l'affaire de Priscillien au préteu Évode, et le fit condamner à être décapité.

Pendant que Maxime entreprenait sur les droits d l'Église en Occident, Théodose les rétablissait à Constantinople. Car quelques évêques ayant porté une cause ecclésiastique devant un tribunal séculier, et des personnes que leur caractère et leur âge rendaient vénérables ayant été citées et appliquées à la question, il en fut indigné dès qu'il l'eut appris. Il fit incontinent un édit, par lequel il défendait à tous ses juges ordinaires ou extraordinaires de connaître des causes qui regarderaient la religion; voulant que les évêques ou les autres personnes consacrées à Dieu eussent leurs juges à part, leurs lois et leurs formalités de justice, et que les affaires ecclésiastiques fussent renvoyées aux chefs des diocèses où elles seraient arrivées.

Il défendit presque en même temps aux païens de sacrifier à leurs dieux, et de fouiller l'avenir dans les

ntrailles des animaux égorgés, tant pour arrêter l'insolence de quelques-uns, qui eussent pu se prévaloir des correspondances qu'ils avaient en Italie, que pour leur ôter les occasions de concevoir de vaines espérances par des présages et des observations superstitieuses : ce qui avait causé plusieurs fois des troubles et des séditions dans l'empire.

Après avoir remis ainsi l'ordre et la discipline dans ses États par des ordonnances sévères, il fit éclater sa douceur et sa piété par une loi de grâce et de pardon. Les empereurs avaient accoutumé de délivrer des prisonniers tous les ans vers Pâques, afin de sauver quelques criminels en ce jour où s'était achevé le mystère du salut des hommes. Le grand Constantin l'avait ainsi pratiqué; ses enfants avaient suivi son exemple, et le jeune Valentinien avait fait une loi de cette coutume. Mais la piété de Théodose alla plus avant; car il fit publier une ordonnance, par laquelle il commandait d'ouvrir les prisons, et de relâcher les criminels, afin que, participant à la sainteté et à la joie des sacrés mystères, au lieu de plaintes et de gémissements, ils poussassent vers le Ciel des cris de louanges et d'actions de grâces, et que chacun, dans ce jour de réjouissance, adressât en repos ses vœux et ses prières à Dieu sans être interrompu par la compassion ou par la tristesse.

Les soins si assidus et si importants que Théodose prenait pour régler l'empire, furent interrompus par la douleur qu'il eut de la mort de la princesse Pulchérie sa fille. Quoiqu'elle ne fût encore que dans les premières années de l'enfance, il eut un très-sensible regret de l'avoir perdue. Il voulut qu'on lui fît des obsèques magnifiques, et que Grégoire de Nysse, qui se trouvait alors à Constantinople, y prononçât un discours funèbre. A peine commençait-il à se consoler de ce premier malheur, qu'il en survint un autre qui le rendit inconsolable : l'impératrice Flaccille, sa femme, mourut

assez subitement dans un village de la Thrace, où elle était allée prendre les eaux.

Cette princesse était née en Espagne, de l'ancienne famille des Æliens, dont l'empereur Adrien était descendu; mais elle s'était rendue plus illustre par ses vertus que par sa naissance. Ses principales occupations étaient la prière et le soin des pauvres. Elle les visitait, les servait elle-même, et faisait gloire de descendre jusqu'aux plus vils ministères de la charité chrétienne. Elle avait soin de tous les malades dans les hôpitaux et dans les prisons; et, quelque horribles que fussent leurs maux, elle les pansait de ses propres mains. On voulut plusieurs fois lui remontrer qu'il y avait une dévotion plus conforme à sa dignité, et qu'il n'était pas nécessaire ni même bienséant qu'elle s'abaissât jusqu'à ces derniers offices de piété, qu'elle pouvait confier à quelques-uns de ses domestiques. Mais elle répondit « qu'elle laissait à l'empereur le soin de distribuer des « trésors, et de rendre à l'Église des services impor- « tants, en faisant servir à la gloire de la religion toute « la majesté de l'empire; que pour elle, ce lui était « assez d'honneur d'offrir à Dieu ses petits soins et « l'humble service de ses mains, et qu'elle ne pouvait « lui témoigner sa reconnaissance qu'en descendant du « trône où il l'avait mise, pour le servir en la personne « de ses pauvres. »

Toutes ces vertus de l'impératrice en firent regretter la perte. Dès qu'on apprit la nouvelle de sa mort, toute la ville fut en deuil; les pauvres fondaient en larmes; le peuple courait en foule vers le lieu où elle était morte. Théodose fit transporter son corps à Constantinople, et, dans l'accablement où il était, il ne put trouver de consolation qu'en rendant à cette princesse tous les honneurs qu'on lui devait. Elle laissa deux enfants vivants, et en retrouva dans le ciel deux autres, que Dieu y avait appelés peu de temps après leur naissance. Grégoire de

Nysse fit son éloge funèbre en présence de l'empereur, où il l'appelle *la colonne de l'Église, le trésor des pauvres, et l'asile des malheureux.*

Ce fut en ce temps que l'impératrice Justine, aigrie contre saint Ambroise, crut qu'elle pouvait faire éclater son ressentiment. La mort de Gratien, l'éloignement de Théodose, la trêve conclue avec Maxime, lui laissaient la liberté d'agir dans toute l'étendue de sa puissance. L'évêque catholique élu à Sirmium malgré elle, l'église qu'elle avait obtenue par surprise dans Milan et qu'elle avait été obligée de rendre, son arianisme réduit à ses officiers, et toutes ses entreprises contre la religion traversées, lui revenaient incessamment dans l'esprit. Elle résolut de perdre cet archevêque qui lui rompait toutes ses mesures.

Elle fit un édit au nom de Valentinien, son fils, par lequel elle permettait aux ariens l'exercice public de leur religion, et déclarait tous ceux qui oseraient s'y opposer, auteurs de sédition, perturbateurs du repos de l'Église, criminels de lèse-majesté, et dignes du dernier supplice. Elle fit appeler Bénévole, premier secrétaire d'État, et lui commanda de dresser cet édit ; mais il s'en excusa, aimant mieux perdre sa charge que d'autoriser une ordonnance contraire à la foi. L'impératrice le pressa de donner cette satisfaction, et lui promit de l'élever à de plus grandes charges ; mais cet homme. qui s'estimait plus honoré du titre de catholique que de toutes les dignités de l'empire, lui répondit généreusement : « Je n'achète pas vos dignités à ce prix, Madame, « reprenez celle que je possède, et laissez-moi ma con- « science et ma religion. » A ces mots il jeta aux pieds de cette princesse la ceinture qui était la marque de sa dignité, et se retira à Bresse, où il passa le reste de ses jours dans l'exercice des vertus chrétiennes.

Il ne fut pas difficile de trouver un officier pour mettre à sa place, et l'édit fut bientôt signé. Mais il manquait

aux ariens une église, et ils avaient affaire à un archevêque qui n'était pas résolu de leur en céder. Justine avait fait élire évêque un certain Auxence, Scythe de nation, chassé de son pays pour ses crimes, qui n'avait qu'un esprit très-médiocre, mais qui faisait beaucoup de bruit. Elle fut d'avis qu'il provoquât saint Ambroise à une dispute publique dans le palais, espérant le décréditer, s'il refusait, ou, s'il acceptait, le faire déclarer vaincu par des commissaires gagnés, et chasser de sa cathédrale. Le tribun Dalmace eut ordre d'en aller faire la proposition à l'archevêque, et de lui marquer le jour que l'empereur avait pris pour cette conférence, afin qu'il se rendît au palais avec les juges qu'il aurait choisis de son côté.

L'impératrice, ne pouvant engager le saint à la dispute, résolut de le faire enlever. Elle corrompit par promesse et par argent un homme qui l'attendit plusieurs jours dans une maison joignant l'église, avec un chariot toujours prêt pour l'y jeter, et l'emmener à toute bride hors de la ville. Mais l'entreprise fut découverte. Il ne restait plus qu'à opprimer ce prélat qu'on ne pouvait surprendre. Pour cet effet, Justine fit ordonner à tous les prêtres catholiques de quitter leurs églises. Auxence eut ordre en même temps de prendre avec lui autant de gens de guerre qu'il voudrait, et de s'en mettre en possession.

Alors le bruit s'étant répandu par la ville qu'on envoyait des soldats pour se saisir des églises, et pour tuer l'archevêque, s'il faisait difficulté de les mettre entre leurs mains, le peuple courut de toutes parts, et s'enferma dans la cathédrale, résolu de défendre et l'église et le pasteur jusqu'à la dernière goutte de son sang. Saint Ambroise consola ce peuple par sa fermeté et par des assurances de la protection de Dieu, par des discours de piété très-édifiants, et par le chant des psaumes qu'il institua, tel qu'on le pratiquait dans l'Orient.

Ils avaient passé quelques jours et quelques nuits en cet état, lorsque les tribuns firent investir l'église par leurs soldats, et sommèrent l'archevêque, en vertu du dernier édit, de la leur abandonner, lui offrant, comme une grâce, la liberté de se retirer avec ceux qui le voudraient suivre. Le saint prélat leur répondit « qu'on « pouvait l'opprimer dans son église, mais qu'il n'en « sortirait jamais volontairement ; que s'il était question « de ses revenus, ou même des fonds de l'église, il « souffrirait cette violence ; mais que pour l'héritage de « Jésus-Christ, il le conserverait aux dépens de sa « propre vie; qu'à la vérité il n'avait pour toutes armes « que les gémissements, les larmes et la prière ; mais « que s'il ne pouvait résister, au moins ne fuirait-il « pas; qu'il voyait bien jusqu'où pouvait aller la puis- « sance de l'empereur, mais qu'il savait aussi jusqu'où « devaient aller la patience et la fermeté d'un évêque, « à qui il était peu important de perdre la vie, pourvu « qu'il gardât à Dieu la fidélité qu'il lui devait. »

Les plus sages ministres remontrèrent alors à l'empereur les difficultés de cette affaire, et lui conseillèrent d'en sortir par quelque accommodement, puisque la cour y était engagée. Le gouverneur de la ville, qui fut chargé de cette négociation, vint le lendemain trouver l'archevêque, et lui dit très-civilement « qu'il avait à « lui faire des propositions très-raisonnables; que l'em- « pereur lui laissait sa cathédrale, et se contentait « d'une église du faubourg, qu'on nommait la basilique « Porticnne. » Le peuple prévint la réponse, et s'écria tout d'une voix, suivant les intentions de son pasteur, « qu'il n'y avait point d'accommodement là-dessus: « qu'on laissât aux catholiques les églises qui leur « appartenaient. » Le gouverneur n'espéra plus de réussir, et s'en alla rendre compte à son maître du malheureux succès de sa négociation.

Ce fut alors que le dépit, la honte et la haine de

l'impératrice éclatèrent. Elle commanda à tous les officiers des gardes de marcher avec leurs compagnies, et de se rendre maîtres de l'église Portienne. Ils y allèrent pour exécuter leurs ordres ; le peuple y courut en armes pour s'y opposer. C'était le matin du dimanche des Rameaux ; et saint Ambroise, après avoir prêché, allait commencer la messe, lorsqu'on vint lui annoncer cette nouvelle. Il ne laissa pas de célébrer les sacrés mystères ; et ayant appris, dans le temps de l'oblation, qu'un prêtre arien était tombé entre les mains des bourgeois, et courait fortune d'être mis en pièces, il envoya ses prêtres et ses diacres pour lui sauver la vie. Alors, fondant en larmes, il pria Dieu de donner la paix à son peuple, et lui offrit plusieurs fois sa vie pour le salut de ceux qui le persécutaient.

Cependant toute la ville était dans une effroyable confusion. On ne voyait que soldats, que citoyens armés, les uns pour le prince, les autres pour la religion. Les magistrats, pour apaiser ce tumulte, remplirent les prisons d'un grand nombre d'artisans, et condamnèrent à de grands supplices ceux qui paraissaient les plus échauffés. Mais ces punitions, au lieu d'arrêter cette populace soulevée, ne faisaient que l'irriter. Des comtes, des capitaines des gardes, et quelques officiers goths qui étaient au service de l'empereur, vinrent à saint Ambroise, pour lui dire qu'il retînt le peuple, et qu'il empêchât ce désordre, puisque l'empereur ne lui demandait qu'une église des faubourgs, et qu'il était juste qu'il fût le maître dans son empire.

Ce saint archevêque leur répondit « que l'empereur « n'avait point de droit sur la maison de Dieu ; qu'il était prêt à lui abandonner le peu de bien qui lui « restait ; que pour l'église, c'était un crime à un « évêque de la rendre, et un sacrilége à un prince de « s'en saisir ; qu'au reste, bien loin d'exciter le peuple, « il le retenait, et l'exhortait à ne se défendre que par

« les larmes et la prière : mais que s'il était une fois en « furie, il n'appartiendrait plus qu'à Dieu de l'apaiser. » Ces officiers n'eurent rien à lui répliquer et se retirèrent très-édifiés de sa conduite.

Cependant l'impératrice résolut d'aller le lendemain avec l'empereur prendre elle-même possession de l'ancienne basilique. Elle y envoya des soldats pour s'en saisir, et pour y tendre le dais impérial. On vint avertir le saint prélat en diligence que cette église était perdue, et qu'on entendait les cris pitoyables de ceux qui étaient dedans, qui imploraient son assistance, et qu'il serait à propos qu'il allât lui-même s'opposer à cette usurpation. Mais il répondit « que Dieu y pourvoirait ; que, « pour lui, il ne voulait pas opposer la force à la force, « ni faire du temple du Seigneur un champ de bataille. » Il résolut pourtant de se servir des armes spirituelles, et de l'autorité que lui donnait son ministère.

En effet, étant entré dans la cathédrale, où une infinité de peuple l'attendait, il excommunia solennellement tous les soldats qui avaient eu l'insolence de se saisir des églises. Ceux qui tenaient la cathédrale investie en ayant été avertis, y entrèrent deux à deux, protestant qu'ils n'entraient point comme ennemis, mais comme frères, et qu'ils venaient prier, et non pas combattre. Saint Ambroise les reçut, et commença son sermon sur le livre de Job, qu'on venait de lire.

Cependant ceux qui s'étaient saisis de l'ancienne basilique y furent à peine entrés, que, frappés d'un remords intérieur, ils députèrent quelques-uns de leurs officiers à l'empereur, pour lui dire qu'ils avaient exécuté ses ordres ; qu'ils l'attendaient à l'église pour l'y servir selon leur charge, s'il communiquait avec les catholiques ; mais que s'il se rangeait du parti des ariens, leur conscience les obligeait d'aller trouver l'évêque Ambroise. Ce coup imprévu mit l'alarme dans le palais : il fallut détendre le dais, et renoncer à l'entreprise.

L'empereur fut encore bien plus surpris lorsque les premiers officiers de l'empire et les principaux seigneurs de la cour vinrent en corps pour le supplier très-humblement, au nom de toute l'armée, d'aller à l'église en ce jour consacré à la Passion de Jésus-Christ, afin que le peuple, témoin de sa piété et de la pureté de sa foi, se rassurât de toutes ses craintes. Cette députation le piqua si fort, qu'il lui répondit aigrement : « Je vois bien que « je ne suis ici que l'ombre d'un empereur, et que vous « êtes gens à me livrer à votre évêque toutes les fois « qu'il vous l'ordonnera. » Dans le dépit où il était, il envoya sur-le-champ un de ses secrétaires vers saint Ambroise, pour lui demander s'il était résolu de résister opiniâtrément aux ordres de son maître, et s'il prétendait usurper l'empire comme un tyran, afin qu'on se préparât à la guerre contre lui. Le saint répondit à cela sagement « qu'il avait soutenu les droit de l'Église, « sans sortir du respect qui était dû à l'empereur ; qu'il « révérait sa puissance, mais qu'il ne la lui enviait pas ; « qu'on n'avait qu'à demander à Maxime si Ambroise « était le tyran de l'empereur Valentinien ; que les « évêques n'avaient jamais été tyrans, mais qu'il leur « était souvent arrivé de souffrir les persécutions des « tyrans. » Calligone, grand chambellan, pour plaire à son maître, envoya dire à l'archevêque qu'il cessât d'être désobéissant et rebelle, sinon qu'il irait lui couper la tête lui-même dans sa maison. L'archevêque lui fit répondre qu'il recevrait le coup sans s'étonner.

Enfin la persécution cessa, lorsqu'elle paraissait plus échauffée. Valentinien commença à connaître qu'on abusait de son autorité. La ville émue, la cour indignée, l'armée résolue de vivre dans la communion de l'archevêque, la protection visible du Ciel sur les catholiques, les suites fâcheuses que pouvait avoir la passion de Justine, si l'on s'obstinait à la suivre, toutes ces raisons l'obligèrent à remettre les choses en leur premier état,

et à rappeler les soldats qui avaient investi les églises. A cette heureuse nouvelle de la paix, toute la ville fut transportée de joie. Le peuple quitta les armes. Chacun courait à l'église, non plus pour la garder, mais pour y rendre des actions de grâces. Les uns allaient baiser les autels qu'ils avaient défendus, les autres chantaient des psaumes et des cantiques. Ils se félicitaient les uns les autres de leur constance, et se jetant aux pieds de leur archevêque, lui faisaient une espèce de triomphe religieux par leurs acclamations et par les vœux qu'ils formaient pour lui. L'archevêque, pénétré d'une joie toute spirituelle et toute modeste, renvoyait à Dieu les louanges qu'on lui donnait ; et, par ses exhortations vives et touchantes, animait son peuple à mener une vie conforme à la foi qu'il avait si courageusement défendue.

L'impératrice seule demeura endurcie, et se servit des voies les plus noires et les plus exécrables pour se défaire du saint, montrant par là jusqu'où vont les emportements d'une femme puissante et irritée, jalouse de son autorité et de sa religion. Mais la crainte arrêta sa fureur, et la nécessité des affaires l'obligea bientôt à recourir à ce même prélat qu'elle avait si cruellement persécuté.

Maxime, qui se préparait sourdement à passer en Italie, et qui ne cherchait qu'un prétexte pour justifier son irruption, écrivit une lettre à Valentinien, pour l'exhorter à demeurer dans la religion catholique, et à faire cesser les persécutions contre saint Ambroise et ceux qui tenaient dans Milan le parti de la vérité. Il faisait même entendre qu'il allait se déclarer le protecteur de cet archevêque. Il envoya ordre en même temps aux ambassadeurs qu'il tenait à la cour de Constantinople, de s'y plaindre de l'impératrice Justine, et de faire agréer qu'il s'approchât dans l'Italie pour y maintenir la religion.

Théodose, qui ne pouvait souffrir les violences de

Justine, et qui voyait que Maxime, sous ce prétexte, allait s'emparer des États de Valentinien, voulut s'avancer lui-même vers les Alpes, pour retenir les uns et les autres dans le devoir. Mais la Thrace était menacée d'une nouvelle inondation de barbares, et il n'osa s'en éloigner. Les Grotungues, peuple inquiet et farouche, étaient sortis du fond de la Scythie, à dessein d'entrer de gré ou de force dans les terres de l'empire. Ils étaient en très-grand nombre, tous armés, et bien aguerris. Alatée et Safrax, capitaines de leur nation, qui avaient assisté à la défaite de Valens, les avaient engagés à cette entreprise, et leur roi Odéthée les y conduisait comme à une conquête facile. On leur donna passage en quelques endroits ; ils se le firent eux-mêmes en d'autres. Après avoir forcé tout ce qui leur résistait et ramassé tout ce qui voulut se joindre à eux, ils arrivèrent au bord du Danube, et demandèrent qu'on leur permît de le passer. Quelque protestation qu'ils fissent de vivre en paix, l'exemple des Goths était trop récent, et Théodose n'avait pas la même facilité que Valens.

Comme ils se virent rebutés, ils résolurent de passer malgré les Romains. Ils eurent fait en peu de jours trois mille barques, et tentèrent le passage en divers endroits. Promote, qui commandait l'armée de Thrace, et qui avait étendu ses quartiers le long du fleuve, les arrêta partout avec grande perte des leurs. Mais comme il avait ordre de ménager les troupes, et que d'ailleurs il craignait les surprises ou les efforts de cette multitude, il joignit l'adresse à la force. Il trouva dans son armée quelques soldats d'une fidélité reconnue, qui savaient la langue de ces barbares, et les envoya dans leur camp pour découvrir leurs desseins et l'en avertir. Ceux-ci, feignant d'être transfuges et mécontents, se firent présenter au roi et aux principaux officiers, et offrirent de leur livrer l'armée et le général des Romains ; mais ils demandèrent des récompenses si excessives, que les

barbares avouèrent qu'ils n'avaient pas de quoi payer un si grand service. Après plusieurs propositions faites de part et d'autre, on convint enfin d'une somme considérable, dont une partie fut payée par avance, et l'autre fut assurée pour le jour d'après l'exécution. On prit l'heure de l'embarquement, on concerta le signal qu'on devait donner, on remarqua l'endroit du trajet, et l'on prépara tout pour la nuit du lendemain.

Il fut résolu que ce qu'ils avaient de meilleures troupes passerait d'abord pour attaquer les Romains, qu'on supposait devoir être endormis; qu'elles seraient soutenues par le reste de l'armée, et que les femmes et les enfants viendraient ensuite sans difficulté et sans danger dans les barques qu'on leur avait destinées. Promote, averti du dessein des Grotungues, et de l'ordre qu'ils devaient tenir, pourvut à tout de son côté. Il fit attacher trois à trois les plus légers de ses navires, et les étendant environ l'espace de vingt stades tout le long du fleuve, il en fit une chaîne, afin d'empêcher la descente sur le rivage. Il destina les gros navires à tenir le fleuve, et à tomber avec impétuosité sur les ennemis dans le temps de leur passage. Les troupes furent disposées conformément à ses desseins. La lune ne paraissait point, et la nuit, au grand contentement des deux partis, était très-obscure. Odéthée s'embarqua sans bruit avec l'élite de ses gens, et ne crut point être découvert. Mais à peine furent-ils arrivés à la portée du trait, vers les bords du fleuve, qu'ils furent chargés par les troupes romaines qui gardaient le rivage. Alors ils commencèrent à connaître qu'ils étaient trahis, et demeurèrent en suspens, n'osant avancer, et ne pouvant plus reculer.

Comme ils étaient dans ce désordre, les Romains qui montaient les gros navires, s'abandonnant au courant de l'eau, voguèrent à force de rames, vinrent les prendre en flanc, et les choquèrent si rudement, que, les renversant les uns sur les autres avec leurs barques, ils en

noyèrent la plus grande partie. Ceux qui restaient allèrent donner contre la chaîne des navires, et furent tous ou assommés ou faits prisonniers. Après la défaite des plus braves, il ne fut pas difficile de venir à bout des autres, que la mort de leur roi et de leurs compagnons avait effrayés, et qui étaient encore dans la confusion de l'embarquement. Quoiqu'ils se rendissent à discrétion, le soldat échauffé allait tout passer au fil de l'épée; mais Promote fit cesser le carnage, et empêcha même qu'on ne pillât leur camp, afin que l'empereur, qui devait bientôt arriver à l'armée, fût lui-même le témoin de cette victoire, et qu'il en connût la conséquence par la quantité du butin, et par le nombre des morts et des prisonniers.

Jamais combat naval ne fut plus funeste aux ennemis de l'empire. Le fleuve était couvert de débris de tant de barques rompues et renversées, qu'on voyait des tas de corps des barbares, que les flots avaient rejetés sur l'un et sur l'autre bord. Leurs armes mêmes, encore qu'elles fussent assez pesantes, ne laissaient pas de remonter sur l'eau. Théodose vint à temps pour avoir sa part de ce spectacle. Il fit d'abord mettre en liberté tous les prisonniers, qui, se trouvant sans chef, et hors d'espérance de regagner leur pays, se donnèrent à lui volontairement, et le servirent depuis dans ses guerres. Il ordonna qu'on partageât le butin aux soldats; et, après avoir loué la prudence et la valeur de Promote, il lui confia le dessein qu'il avait de déclarer la guerre à Maxime, et lui destina le commandement de l'armée.

De tous ces Grotungues qui prirent part dans ses troupes, il en choisit les plus vaillants et les mieux faits; et, pour les attacher plus fortement à son service, il leur promit double paie, leur fit présent d'un collier d'or à chacun, et leur donna des quartiers dans la petite Scythie, aux environs de la ville de Tomes. Comme ils avaient accoutumé de vivre sans beaucoup de disci-

pline, ils couraient licencieusement la campagne, et ils incommodaient même la ville. Géronce, qui en était gouverneur, leur en défendit l'entrée, et les menaça de sortir avec toute sa garnison, et faire main basse sur eux ; mais ils méprisèrent ses menaces. Alors cet homme hardi et impatient assembla ses officiers et ses plus anciens soldats, et leur communiqua le dessein qu'il avait d'aller charger ces étrangers ; mais ils refusèrent tous de le suivre, les uns par prudence, les autres par lâcheté.

Comme il se voyait ainsi abandonné, il prend ses armes, remonte à cheval, accompagné de quelques-uns de ses gens, et va défier cette multitude. Les barbares se moquèrent de sa témérité, et se contentèrent de détacher quelques-uns des leurs contre lui. Géronce courut, l'épée à la main, sur le premier qui s'avança. Il se fit entre eux un combat opiniâtre; et comme, après s'être porté plusieurs coups inutilement, ils en furent venus aux prises, un des Romains étant accouru pour dégager son capitaine, déchargea un si rude coup sur le Grotungue, qu'il lui emporta l'épaule, et le jeta à bas de son cheval roide mort. Les barbares admirèrent la force de cet homme, et furent étonnés du coup qu'il venait de faire. Géronce, après s'être défait de l'un, en attaquait d'autres, et ceux de sa suite combattaient avec la même vigueur que lui. Mais quelques efforts qu'ils fissent, ils ne pouvaient longtemps résister au grand nombre, et leur audace allait être punie, si quelques officiers de la garnison, qui étaient montés sur les murailles et qui voyaient leur commandant dans le péril, n'eussent couru promptement à son secours.

Ceux-ci ayant animé les autres par leur exemple, ils ne regardèrent plus dans l'entreprise du gouverneur l'emportement et la passion d'un particulier, mais la gloire du nom romain, et l'intérêt commun de leur nation. Habitants et soldats sortirent ensemble, et chargèrent si vaillamment ces barbares, qu'il n'en resta qu'un

très-petit nombre qui s'était réfugié dans une église.

Géronce crut qu'il avait ce jour-là sauvé la Scythie, et se hâta de donner avis à l'empereur de l'action qu'il avait faite, comme si c'eût été une victoire qu'il eût remportée, dont il eût dû attendre des louanges et des récompenses; mais Théodose en fut extrêmement irrité. Outre la perte qu'il venait de faire de tant de braves soldats qu'il avait gagnés par ses bienfaits et par ses caresses, il craignait encore que les autres barbares qui étaient à sa solde ne fussent rebutés sur le service de l'empire, ou ne vengeassent la mort de leurs compagnons quand ils en trouveraient l'occasion.

Comme on était sur le point d'entreprendre une grande guerre, et que rien n'était si dangereux que d'affaiblir l'armée de l'empire et d'aliéner les esprits des alliés, Géronce eut ordre de venir à la cour pour y rendre compte de sa conduite. Il alléguait que les Grotungues avaient vécu sans ordre dans la Scythie; qu'après avoir ruiné la campagne, ils avaient voulu se rendre maîtres de la ville de Tomes; qu'il les avait menacés plusieurs fois, et qu'enfin il avait été contraint de les traiter comme ennemis et comme rebelles. On l'accusait pourtant, non-seulement d'avoir attaqué sans ordres des troupes sur lesquelles il n'avait aucun pouvoir, mais encore d'avoir profité de leurs dépouilles, et surtout des présents que l'empereur leur avait faits.

Sur cette accusation, Théodose l'ayant fait arrêter, commanda qu'on examinât rigoureusement cette affaire; et, quoique dans la suite Géronce se justifiât, et qu'on fût bien aise de ne pas perdre un homme de cœur, capable des premiers emplois de la guerre, on ne laissa pas de le retenir en prison, et de le menacer du dernier supplice, tant pour apprendre aux autres gouverneurs la modération, que pour satisfaire les nations barbares qui s'étaient plaintes de l'emportement de celui-ci.

On apprit en ce même temps que Maxime faisait de

grands préparatifs de guerre, et qu'il était sur le point de passer les Alpes. Justine et l'empereur son fils jetèrent les yeux sur saint Ambroise, et le supplièrent d'oublier le passé, et d'entreprendre une seconde ambassade vers Maxime. L'archevêque, préférant l'intérêt public et le service de l'empereur à son repos, sans considérer ni les injures qu'on lui avait faites, ni celles qu'il pouvait recevoir de Maxime, qui n'était pas content de lui, se rendit en peu de jours à Trèves. Le lendemain de son arrivée, il fut au palais pour demander une audience. Un Gaulois, grand chambellan de l'empereur, fut envoyé pour lui demander s'il avait ses lettres de créance, et pour lui dire qu'on ne pouvait l'entendre qu'en plein conseil. Il répliqua « que ce n'était pas la « coutume d'en user ainsi avec un évêque; qu'il avait « des choses très-particulières à dire au prince, et « qu'il demandait une audience secrète. » L'officier rentra ; et soit qu'il eût reparlé à son maître, soit qu'il sût déjà ses intentions, il revint lui faire la même réponse qu'auparavant.

L'archevêque fut obligé de se retirer. Il revint le jour d'après, et fut introduit dans le conseil. Il justifia la conduite de Valentinien, qui avait congédié les Huns et les Alains, de peur de lui donner de l'ombrage. Enfin il lui exposa sa commission, et lui demanda de la part de son maître la confirmation des traités passés, et le corps de l'empereur Gratien, dont il avait sans doute commandé le meurtre, puisqu'il lui refusait la sépulture. Maxime, pressé des remords de sa conscience et des raisons de l'archevêque, n'eut rien à lui répondre, sinon qu'il traiterait volontiers avec Valentinien, et le remit à une autre audience. Quelques jours après, ayant appris que le saint refusait de communiquer avec lui et avec les prélats de sa cour qui étaient du schisme d'Itace, il se servit de ce prétexte pour lui commander de sortir de ses États.

Ambroise envoya d'abord un courrier à Valentinien, pour lui rendre compte du mauvais succès de sa légation, et pour l'avertir de ne point se fier aux belles paroles du tyran, qui, sous des apparences de paix, cachait un dessein formé de lui faire la guerre. Valentinien, qui n'avait encore aucune expérience, jugea de cette ambassade par l'événement, et envoya Domnin, l'un de ses principaux ministres, afin qu'il renouât la négociation, et qu'il raccommodât par son adresse ce qu'il croyait que l'archevêque avait gâté par son zèle indiscret, ou par son peu d'habileté. Maxime reçut ce nouvel ambassadeur avec toute la civilité possible; accepta toutes ses propositions, et l'engagea même adroitement à mener quelques-unes de ses troupes à Valentinien, pour l'assister contre des barbares qui troublaient la Pannonie. Ce ministre, glorieux des honneurs qu'il avait reçus, et du service qu'il croyait avoir rendu, prit le chemin des Alpes, conduisant comme en triomphe la moitié d'une armée ennemie, sous le nom de troupes auxiliaires.

Maxime le suivit de si près, qu'il entra presque aussitôt que lui dans l'Italie avec toute son armée, marcha droit à Aquilée, où il croyait surprendre Valentinien. La consternation fut si grande, que personne ne se mit en état de lui résister. Valentinien, qui l'avait cru son allié, le voyant venir en ennemi, ne pensa plus qu'à sa sûreté. Il se retira promptement vers la mer Adriatique, où il s'embarqua avec l'impératrice sa mère, et fit voile du côté de Thessalonique, pour aller implorer le secours de Théodose. Maxime, fâché de n'avoir pu se saisir de la personne de l'empereur, se répandit comme un torrent furieux, ruinant Plaisance, Modène, Rhége et Bologne de fond en comble, et désolant toutes les villes qui se trouvaient sur son passage à droite et à gauche. Il n'y eut que Milan qui se sauva de ces calamités publiques; et quelque haine qu'on eût contre l'archevêque

de cette ville, on lui laissa prêcher en paix la pénitence à son peuple : tant la sainteté est vénérable aux tyrans mêmes.

Alors Maxime, voyant que tout cédait à sa fortune, s'arrêta et commanda aux officiers de son armée de faire vivre les troupes dans l'ordre, afin de gagner l'amitié de ces peuples, dont il connaissait la faiblesse. La première chose qu'il fit, fut d'envoyer des ambassadeurs à Constantinople, pour prévenir Théodose, et lui remontrer qu'il n'était point entré dans l'Italie pour usurper l'empire, mais pour y établir la religion catholique qu'on y voulait ruiner. Il écrivit la même chose au pape Sirice, et lui manda qu'il voulait absolument que l'on conservât la pureté de la foi, sans souffrir aucune hérésie. Pour gagner les gentils, il remit les sacrifices que Gratien avait abolis, et leur permit de redresser l'autel de la Victoire dans le Capitole. Il ménagea même les juifs, en laissant rebâtir à Rome leurs synagogues. Ainsi cet usurpateur politique accommodait sa conscience à ses desseins et à ses intérêts.

Cependant Valentinien, après avoir couru plusieurs dangers sur la mer, arriva sur les côtes d'Orient : de là il envoya un de ses domestiques à Théodose, pour lui donner avis de sa fuite et de l'irruption de Maxime, et pour le supplier de prendre sous sa protection un prince errant qui avait l'honneur d'être son collègue, son ami et son allié. Théodose fut très-sensiblement touché du malheureux état où ce jeune prince était réduit, et donna promptement tous les ordres nécessaires pour la guerre. Après quoi il partit avec une partie de sa cour, et s'avança jusqu'à Thessalonique, où il trouva cet empereur fugitif, et la princesse Galla, que l'impératrice Justine avait emmenée avec elle. Il traita cette famille affligée avec toute la civilité et toute la tendresse qu'il devait à la maison du grand Valentinien.

Ses paroles touchèrent l'esprit du jeune empereur,

que ses malheurs avaient déjà fait rentrer en lui-même, et l'attachèrent inviolablement à la croyance de l'Église catholique. Justine, à qui les avertissements de Théodose s'adressaient plus qu'à son fils, dissimulait son déplaisir, et, faisant semblant de renoncer à son hérésie, animait Théodose à la guerre par ses larmes et par ses prières. Cet empereur s'y détermina ; et, pour lui donner un gage assuré de sa protection, il épousa, peu de temps après, la princesse Galla, sa fille.

Comme il eut résolu de se mettre en campagne au commencement du printemps avec une puissante armée, il fut obligé d'imposer un nouveau tribut pour fournir aux frais de la guerre. Soit que les peuples le trouvassent excessif, soit que les officiers qui avaient la commission de le lever l'exigeassent avec trop de rigueur, quelques villes en murmurèrent, mais les habitants d'Antioche passèrent du murmure à la sédition. Ils méprisèrent les ordres qu'ils avaient reçus de l'empereur ; et renversant ses statues et celles de l'impératrice Flaccille, sa première femme, ils les traînèrent par toutes les rues de la ville. Une action si indigne fut accompagnée des paroles les plus outrageantes que la fureur leur put inspirer.

Dès que l'empereur eut appris ces nouvelles, son indignation fut d'autant plus grande qu'elle était juste. Outre qu'il était d'un naturel prompt et sensible, l'ingratitude de ce peuple qu'il avait toujours favorisé, et les suites fâcheuses que pouvait avoir cet exemple au commencement d'une guerre, l'irritaient encore davantage. Mais ce qui le toucha plus vivement, ce fut l'injure qu'on avait faite à la mémoire de l'impératrice Flaccille, qu'il avait tendrement aimée, qui était morte depuis deux ans en odeur de sainteté, et dont le nom lui etait en singulière vénération.

Pour punir un si grand outrage, il résolut d'abord de confisquer tous les biens des citoyens d'Antioche, d'en

brûler toutes les maisons avec tous ceux qui les habitaient, de la démolir jusque dans les fondements, d'en transporter ailleurs jusqu'aux dernières pierres, et d'y faire ensuite passer la charrue, afin qu'il ne restât plus aucune marque de cette ville royale, qui était la capitale de tout l'Orient. Quoiqu'il fût à propos de punir l'insolence de ce peuple, il y avait pourtant de l'excès dans la colère de ce prince, qui enveloppait dans une même condamnation les innocents et les coupables. Aussi n'en vint-il pas jusqu'à cette extrémité. Il se contenta d'envoyer à Antioche deux commissaires, Élebèque, général de ses armées, et Césaire, préfet du prétoire, pour découvrir les auteurs et les complices de la sédition, et pour en faire une punition exemplaire.

Cependant cette ville était dans une désolation extrême. Les remords, la crainte et le désespoir avaient succédé à la fureur. Plusieurs de ses habitants, effrayés de leur crime et des menaces de l'empereur, abandonnaient leurs maisons qu'ils croyaient qu'on allait donner au pillage. Ceux qui étaient demeurés avaient toujours l'image de la mort devant les yeux, et n'attendaient que l'heure de leur supplice. Ils n'avaient d'autre refuge que l'église, ni d'autre consolation que celle qu'ils recevaient des exhortations éloquentes de saint Chrysostome, ni d'autre espérance que celle que leur donnait Flavien, leur archevêque, qui s'était chargé d'aller trouver l'empereur à Constantinople et d'intercéder pour eux.

Les commissaires trouvèrent les choses en cet état à leur arrivée. Ils défendirent d'abord à tous les citoyens le théâtre et le cirque, et leur interdirent les bains publics. Ils privèrent la ville du titre de métropole de la Syrie et de l'Orient, et le donnèrent à Laodicée, commençant ainsi à punir ce peuple si adonné aux spectacles, et si jaloux de sa gloire, par le retranchement de ses plaisirs et de ses privilèges. Ils firent ensuite une

très-exacte recherche des séditieux, et remplirent les prisons de ceux qui étaient coupables, et de ceux mêmes qui n'en étaient que soupçonnés. On confisqua les biens de la plupart des personnes de qualité qui avaient commis ou favorisé le crime. Chacun craignait pour ses proches et pour soi-même ; et les juges mêmes ne pouvaient voir sans pitié une si grande désolation. Cependant ils exécutaient les ordres du prince, et tenaient des soldats armés près du palais et des prisons, de peur que le désespoir n'excitât encore la sédition.

Ce fut alors que les solitaires qui vivaient dans le voisinage d'Antioche descendirent de leurs montagnes pour venir consoler cette ville affligée. Ils inspiraient aux uns le détachement du monde et le mépris de la mort ; ils assuraient les autres de la protection de Dieu et de la clémence du prince ; ils protestaient à tous qu'ils étaient venus pour obtenir leur grâce, ou pour mourir avec eux. Après avoir demeuré les jours entiers à l'entrée du palais pour solliciter les juges, ils couchaient les nuits à la porte des prisons, prêts à donner leur vie et leur liberté pour sauver celles de leurs frères. Tantôt ils embrassaient les genoux des magistrats, tantôt ils leur parlaient avec autorité de la part de Dieu.

Les commissaires que l'empereur avait envoyés, touchés des sentiments généreux de ces solitaires, les prièrent de donner leurs remontrances par écrit, et promirent de les porter eux-mêmes à leur maître ; ce qu'ils firent peu de jours après. L'affaire étant en cet état, ces hommes admirables retournèrent promptement dans leurs grottes et dans leurs cellules, et la même charité qui les en avait fait sortir les y renferma.

En ce temps Flavien, archevêque de cette ville affligée, qui en était parti vers le commencement du carême, et qui n'avait considéré ni la rigueur de la saison, ni les incommodités du voyage, ni sa propre vieillesse, arriva

à Constantinople. Il entra dans le palais où était le prince, et s'arrêta assez loin de lui, comme retenu par la crainte, par la honte et par la douleur. Il demeurait là sans parler, et tenait les yeux baissés contre la terre, aussi triste et aussi confus que s'il eût été coupable, et que s'il eût demandé grâce pour lui-même.

Cet archevêque préparait insensiblement l'esprit de Théodose, et tâchait de le toucher par ses soupirs et par ses larmes, avant d'entreprendre de le persuader par ses raisons. L'empereur s'approcha de lui, et lui dit avec beaucoup de modération « qu'il avait de grands sujets « de plainte contre les citoyens d'Antioche : qu'il avait « préféré leur ville à toutes les autres de son empire ; « qu'après les grâces et les faveurs qu'il leur avait faites, « il n'en avait pas dû attendre un si rude traitement ; « qu'il ne croyait pas leur avoir fait d'injustice ; que s'il « avait été assez malheureux pour leur en faire, ils « pouvaient s'en prendre à lui-même, plutôt qu'à des « personnes mortes, qui n'avaient pas manqué à leur « égard. » Il s'arrêta à ces mots ; et l'archevêque, après avoir essuyé ses larmes, rompit enfin le silence.

Il commença son discours par un aveu sincère du crime qu'avaient commis ceux d'Antioche, confessant qu'il n'y avait point de supplice qui pût l'égaler. Après avoir exagéré leur ingratitude, en la comparant avec l'extrême bonté de l'empereur, il lui représenta que plus l'injure était grande, plus la grâce qu'il accorderait à ces criminels lui serait glorieuse. Il lui proposa l'exemple de Constantin, qui, étant pressé par ses courtisans de se venger de quelques séditieux qui avaient défiguré une de ses statues à coups de pierres, ne fit que passer la main sur son visage, et leur répondit en souriant qu'il ne se sentait point blessé. Il lui remit devant les yeux sa propre clémence, et le fit souvenir d'une de ses lois par laquelle après avoir ordonné qu'on ouvre les prisons, et qu'on fasse grâce aux criminels dans le temps de la

solennité de Pâques, il ajoute cette parole mméorable : *Plût à Dieu que je pusse même ressusciter les morts!*

Après cette réflexion, pour ôter de l'esprit du prince les considérations politiques du mauvais exemple, s'il laissait un si grand crime impuni, il lui représenta que ce n'était pas par mollesse ou par impuissance de se venger qu'il pardonnait, mais par bonté et par religion; et que la ville d'Antioche était plus punie par ses frayeurs et par ses remords, que si elle avait été détruite par le fer ou par le feu. Enfin il protesta qu'il ne retournerait plus à Antioche, jusqu'à ce qu'elle fût rentrée dans les bonnes grâces de l'empereur, et il termina son discours en mêlant le respect et les prières avec les menaces du jugement de Dieu.

Théodose ne put résister à la force de ce di cours. Il eut de la peine à retenir ses larmes, et, dissimulant autant qu'il pouvait son émotion, il dit ce peu de mots au patriarche : « Si Jésus-Christ, tout Dieu qu'il est, a « bien voulu pardonner aux hommes qui le crucifiaient, « dois-je faire difficulté de pardonner à mes sujets qui « m'ont offensé, moi qui ne suis qu'un homme mortel « comme eux, et serviteur du même maître? » Alors Flavien se prosterna, et lui souhaita toutes les prospérités qu'il méritait par l'action qu'il venait de faire; et comme ce prélat témoignait quelque envie de passer la fête de Pâques à Constantinople. « Allez, mon père, lui « dit Théodose en l'embrassant, et ne différez pas d'un « moment la consolation que votre peuple recevra par « votre retour, et par les assurances que vous lui don-« nerez de la grâce que je leur accorde. Je sais qu'il est « encore dans la douleur et dans la crainte; partez, et « portez-lui pour la fête de Pâques l'abolition de son « crime. Priez Dieu qu'il bénisse mes armes; et soyez « assuré qu'après cette guerre j'irai moi-même con-« soler la ville d'Antioche. » Après cela, il congédia ce saint vieillard, et lui envoya même des courriers, après

qu'il eut passé la mer, pour l'exhorter de nouveau à se hâter.

L'affaire d'Antioche étant aussi heureusement conclue, le retour de son archevêque fut comme un triomphe. On sema de fleurs la place publique; on alluma partout des flambeaux; on couvrit d'herbes odoriférantes tous les chemins par où il devait passer; et chacun, touché de la clémence de l'empereur, fit des vœux et des prières pour lui et pour l'heureux succès de ses armes.

En ce même temps Théodose, à la sollicitation d'un de ses parents, pressait la veuve Olympias de se marier. Elle était fille du comte Seleuque, et petite-fille d'Ablave, grand maître de l'empire sous Constantin. Elle avait été mariée à un jeune seigneur nommé Nébride. Plusieurs évêques avaient assisté à ses noces; et saint Grégoire de Nazianze, qui n'avait pu s'y trouver, lui avait envoyé quelques vers en forme d'épithalame. Elle était demeurée veuve au bout de vingt mois, et ne prétendait plus s'attacher qu'à Dieu seul. Elpide, Espagnol de nation, et cousin de l'empereur, avait une extrême passion de l'épouser; car, outre qu'elle était d'une illustre naissance et d'une grande beauté, elle possédait encore des richesses extraordinaires. Quoiqu'il eût cherché tous les moyens de s'en faire aimer, il n'avait pu réussir en son entreprise. Il eut recours à l'empereur et le pria de l'assister de son crédit auprès d'Olympias. Théodose, très-sensible à tout ce qui regardait sa parenté, et d'ailleurs persuadé que sa protection et l'honneur de son alliance toucheraient cette jeune veuve, lui fit proposer ce mariage; mais il ne gagna rien sur son esprit. Elle répondit, avec beaucoup de modestie et de générosité tout ensemble, « qu'elle « recevrait toujours avec un très-profond respect tout « ce que l'empereur lui ferait l'honneur de lui pro- « poser; mais qu'elle le suppliait de lui permettre de « vivre sans engagement : que si le Ciel l'eût voulue

« dans l'état de mariage, il ne lui aurait pas ôté son « mari, et que Dieu ayant rompu ses liens, elle était « résolue de ne se donner plus qu'à lui, et de ne vivre « que pour lui plaire et pour le servir. »

Théodose ne crut pas qu'il fût juste de la réduire par autorité à prendre le parti qu'il lui proposait. Mais, comme c'est un malheur des souverains d'être sujets à leurs propres passions et de plus à celles des autres, il se laissa prévenir contre elle. Les parents, qu'on avait gagnés, se plaignirent que, demeurée maîtresse de ses biens avant l'âge fixé par les lois, elle les dissipait en présents et en aumônes indiscrètes, par le conseil de quelques ecclésiastiques intéressés qui la gourvernaient. Sur cette plainte, l'empereur ordonna que le gouverneur de Constantinople aurait l'administration des biens d'Olympias, jusqu'à ce qu'elle eût atteint l'âge de trente ans. Elpide fit exécuter cet ordre avec une extrême rigueur. On ôta à cette vertueuse dame la disposition entière de ses revenus; on ne lui laissa pas même la liberté d'avoir aucune communication avec les évêques, ni d'entrer dans l'église, afin que, ressentant toutes les incommodités de la pauvreté et de la servitude, et n'ayant aucune consolation, elle fût obligée de consentir au mariage qu'elle refusait. Mais elle ne put être ébranlée par un traitement si injuste et si violent. Elle le souffrit, non-seulement avec patience, mais encore avec joie; et, après en avoir rendu grâces à Dieu, elle écrivit à l'empereur en ces termes : « Vous en avez usé, sei- « gneur, envers votre très-humble servante, non-seule- « ment en empereur, mais encore en évêque, lorsque « vous m'avez délivrée du soin de mes biens temporels, « et de la crainte où j'étais de n'en pas faire assez bon « usage. Me voilà déchargée d'un grand fardeau. La « grâce serait entière, si vous ordonniez qu'on les « distribuât aux pauvres et à l'église. Il y avait déjà « longtemps que je craignais que la vanité ne me fît

« perdre le fruit de mes aumônes, et que l'embarras « des richesses temporelles ne me fît négliger les spi- « rituelles. »

Elle demeura en cet état jusqu'à ce que la guerre contre Maxime fût heureusement terminée. Alors Théodose, connaissant qu'il avait été surpris, et regrettant les maux qu'elle avait soufferts si constamment, la remit dans ses biens et la laissa dans sa liberté. Elle exerça depuis la charge de diaconesse dans l'église de Constantinople, donnant de grands exemples de modestie, de prudence, de piété, et d'un parfait renoncement à tous les soins et à tous les plaisirs du siècle.

Dès que le printemps fut arrivé, Théodose, qui tenait encore en suspens les ambassadeurs de Maxime, déclara qu'il allait lui faire la guerre, et partit de Constantinople, où il laissait son fils Arcadius sous la conduite de Tatien, homme sage, fidèle et intelligent, qu'il avait fait venir exprès d'Aquilée pour le faire préfet du prétoire, et du philosophe Thémistius, qu'il lui donna pour percepteur. Ses ambassadeurs avaient renouvelé par son ordre les traités de paix avec tous les princes voisins de l'empire. Il avait pris à sa solde les meilleurs soldats des Goths, des Huns, des Scythes et des Alains, tant pour renforcer son armée que pour affaiblir les barbares qui pouvaient lui être suspects. Arbogaste lui avait amené un corps considérable de Français et de Saxons. Des généraux de grande réputation et de grande expérience, qui devaient commander sous lui, entretenaient la discipline parmi tant de troupes différentes. Enfin il avait pourvu à tout ce qui pouvait faire réussir une entreprise si importante à sa gloire et au salut de l'empire.

Mais son principal soin avait été d'attirer les bénédictions de Dieu sur son armée, et de se disposer à la victoire par la piété. Il fit faire des dévotions solennelles, et il envoya prier les plus fameux solitaires d'Égypte

de recommander à Dieu, dans leurs oraisons, le succès de cette guerre, et de lever les mains au ciel tandis qu'il combattrait. Surtout il consulta le saint abbé Jean, qui lui donna des assurances de la victoire qu'il devait remporter. Cet homme admirable, qui était comme l'oracle de son siècle, lui prédit, depuis, les principaux événements de son règne, ses guerres, ses victoires, les irruptions même des barbares, dont il marquait jusqu'aux moindres circonstances.

Maxime, de son côté, voyant qu'on n'avait rendu aucune réponse positive à ses ambassadeurs, s'était mis en état, non-seulement de se défendre, mais encore d'attaquer, s'il le fallait. Pour s'assurer des Gaules en son absence, il y avait laissé son fils Victor sous la conduite de Nannius et Quentin, ses généraux. Une partie des peuples germaniques, qu'il avait réduits à lui payer de grandes contributions, était accourue à son secours, et il avait sujet d'être content du nombre et de la valeur de ses soldats. D'abord il divisa ses forces en trois corps d'armée. Il envoya le comte Andragatius, avec ordre de fortifier les Alpes juliennes, et d'en garder tous les défilés. Il commanda à son frère Marcellin de se saisir des passages du Drave, avec une partie des troupes auxiliaires; et lui, avec les légions romaines, s'avança vers la Pannonie, et s'arrêta sur le Save. Après s'être ainsi rendu maître des montagnes et des rivières, il crut avoir fermé toutes les entrées de l'Italie, et se posta de telle sorte qu'il pouvait en peu de temps se joindre avec son frère quand il le jugerait à propos.

Théodose, à peine sorti de Constantinople, eut avis qu'il se tramait quelque trahison dans son armée, où Maxime avait déjà gagné quelques officiers, et qu'il fallait promptement arrêter les pratiques d'un ennemi plus accoutumé à corrompre des troupes qu'à combattre. Cet avis lui était donné par des gens qui paraissaient très-bien informés, et la conduite passée de

Maxime ne le rendait que trop vraisemblable. L'empereur s'avança donc en diligence vers son armée, et fit chercher très-soigneusement les agents de Maxime, et ceux qui avaient eu quelque correspondance avec eux.

Le bruit se répandit aussitôt qu'il y avait une trahison qui serait bientôt découverte, et les traîtres jugèrent bien qu'ils n'éviteraient pas le châtiment qu'ils avaient mérité, s'ils ne se retiraient promptement. Ils concertèrent secrètement le temps et le lieu de leur fuite, et, sortant par petites troupes du camp, ils se rassemblèrent la nuit, et coururent vers les bois et les marais de la Macédoine pour s'y cacher. Théodose, averti le matin qu'un bataillon de barbares avait déserté, fut bien aise d'être défait de ces soldats infidèles; mais craignant qu'ils n'attirassent des troupes de leur pays, et qu'ils ne troublassent, pendant son absence, le repos de cette province, il détacha quelques escadrons qui les poursuivirent, et en tuèrent la plus grande partie avant qu'ils eussent gagné les marais, et contraignirent le reste de se jeter dans les bois et dans les montagnes.

Théodose, délivré de cette inquiétude, fit embarquer Valentinien et l'impératrice Justine, et les fit conduire sûrement dans Rome, soit que l'Italie les eût redemandés, soit qu'il crût que leur présence rassurerait ces peuples qui leur étaient encore affectionnés, et qui ne pouvaient souffrir la tyrannie de Maxime. Après cela, il fit des règlements très-sévères touchant la discipline des troupes, et chargea tous les officiers d'y tenir la main, afin qu'on jugeât de la justice de sa cause par la retenue de ses soldats, et qu'on vît la différence qu'il y avait entre l'armée d'un empereur et celle d'un tyran.

Ces ordres furent si exactement observés, qu'il n'y eut ni confusion ni tumulte entre tant de nations accoutumées à vivre sans règle et sans contrainte. La ville ni la campagne ne se ressentirent pas de leur passage; et les vivres ayant manqué durant quelques jours, il

n'y eut point de soldat qui n'aimât mieux souffrir la faim avec patience, que de faire aucun désordre qui pût déplaire à l'empereur.

Tout étant ainsi réglé, Théodose marcha à grandes journées, et crut que le bon succès de cette expédition dépendait en partie de la diligence de sa marche. Promote commandait la cavalerie, Timase était à la tête des légions, Arbogaste et Ricomer conduisaient la plupart des barbares auxiliaires, et l'empereur avait l'œil à tout. Il divisa, comme Maxime, son armée en trois corps, pour lui cacher la route qu'il voulait prendre, et surtout pour causer moins d'incommodité dans le pays qu'il traversait, et pour tenir plus facilement ses gens dans l'ordre.

Comme il s'avançait en cet état du côté de la Pannonie, il eut avis que Maxime s'était arrêté, et qu'il avait fait camper son armée aux environs de Siscia. C'était une ville qui n'était considérable ni par sa grandeur ni par ses fortifications, mais par une situation très-avantageuse. Elle était sur le bord du Save, qui, se partageant en deux branches, forme une île vis-à-vis de cette place, lui sert comme d'un double rempart, et la rend presque inaccessible. Le tyran Magnence s'en était autrefois saisi comme d'un poste très-important, dans la guerre qu'il fit à l'empereur Constantius.

Théodose rassembla tout à coup toutes ses troupes, et fit tant de diligence, qu'il fut camper entre le Drave et le Save, avant que les ennemis eussent pu l'en empêcher, et leur coupa la communication de leurs deux armées. Alors, jugeant que Maxime se tiendrait couvert, et qu'il serait difficile de l'attirer à un combat général, il résolut de passer le Save à quelque prix que ce fût, et de l'aller forcer dans son poste. Il proposa son dessein à ses généraux, qui en trouvèrent d'abord l'exécution hasardeuse. Néanmoins la présence de l'empereur, qui encourageait ses troupes, la valeur et la pru-

dence des officiers, la gaieté et le courage des soldats, qui croyaient que l'ennemi n'avait osé se mettre en campagne, faisaient croire que rien ne leur était impossible.

L'empereur profita de cette ardeur et de cette confiance qu'il remarqua dans ses troupes, et marchant à leur tête avec une diligence extraordinaire, il parut auprès de Siscia, et fut aussitôt prêt à passer le fleuve que les ennemis à le défendre. Il jeta la frayeur dans tout leur camp, et fit tenter en même temps le passage du fleuve en plusieurs endroits. Maxime, qui par un aveuglement étrange avait cru Théodose encore bien loin, fut d'abord surpris. Il tâcha d'animer ses légions, et crut que si elles soutenaient ces premiers efforts, il lui serait facile après cela de les rassurer. Cependant Théodose, qui s'était avancé sur le rivage pour observer la contenance des ennemis, connaissant par leurs mouvements et par leur confusion qu'ils étaient ébranlés, eût bien voulu les aller charger sans leur donner le temps de se reconnaître ; mais le Save était fort profond, et Maxime envoyait toujours de nouvelles troupes pour renforcer celles qui étaient déjà sur le rivage. Alors voyant le moment fatal qui eût pu terminer cette guerre, et craignant de laisser échapper une occasion de vaincre, que la fortune ne lui renverrait peut-être plus, il faisait chercher des gués, et faire des ponts avec une diligence incroyable.

Comme il était dans cette inquiétude, Arbogaste lui amena quelques officiers de sa nation qui s'offraient de passer le fleuve. L'empereur loua leur résolution, leur fit espérer de grandes récompenses, les assura qu'il les appuierait lui-même avec tout ce qu'il y avait de braves gens dans son armée. Ces officiers allèrent joindre leurs escadrons, qu'ils animèrent plus par leur exemple que par leurs paroles. Arbogaste lui-même se mit à leur tête, et se jetant tous ensemble dans le fleuve, encore tout poudreux et fatigués d'une longue marche, ils es-

suyèrent une infinité de traits, et passèrent à cheval et à la nage, sous les yeux de l'empereur, qui les soutenait en personne.

Les ennemis, effrayés d'une résolution si hardie, se retirèrent en désordre, et donnèrent l'alarme à tout le reste de l'armée. Pendant qu'Arbogaste, après avoir gagné le rivage, taillait en pièces tout ce qu'il rencontrait, les autres troupes, que Théodose faisait passer incessamment, donnaient sur les ennemis d'un autre côté, et en faisaient un grand carnage. Plusieurs se précipitèrent eux-mêmes dans le fleuve. Plusieurs furent foulés aux pieds des chevaux. La campagne était couverte de morts; les fossés de Siscia étaient remplis des corps de ceux qui s'y réfugiaient. Maxime, après avoir essayé plusieurs fois en vain de rallier ses troupes, ne pensa plus qu'à se sauver lui-même, et se retira comme il put vers Aquilée, où il prétendait recueillir les débris de son armée, pendant que son frère Marcellin défendrait l'entrée de l'Italie.

Théodose, après avoir remercié Dieu de sa victoire, et récompensé sur-le-champ ceux qui s'étaient distingués en cette occasion, tourna promptement à droite, et marcha vers Marcellin avec tant de diligence, qu'il ne lui donna pas le loisir de gagner les défilés des Alpes, ni même d'apprendre la défaite de son frère. Dès qu'il fut arrivé vers Pætovium, petite ville sur le Drave, où Marcellin était campé, il résolut de l'attaquer le jour même; mais il était tard, et les troupes étaient fatiguées : ce qui l'obligea de remettre la bataille au lendemain. Chacun se prépara pendant la nuit; et dès la pointe du jour l'empereur fit attaquer l'ennemi, qui semblait d'abord résolu à se bien défendre. Le combat commença avec beaucoup d'ardeur de part et d'autre. D'un côté, le désir de vaincre, la gloire d'avoir déjà vaincu, et le plaisir de servir un prince qui reconnaissait les services qu'on lui rendait; de l'autre, l'espérance

de piller toute l'Italie, et la crainte d'être puni, animaient les combattants. Mais Marcellin eut bientôt le même sort que son frère. Après cette première résistance, quelques-unes de ses troupes furent mises en déroute; les autres baissèrent leurs drapeaux, et demandèrent quartier.

Théodose, voyant cette guerre presque terminée, détacha incontinent Arbogaste avec un corps de cavalerie, pour aller dans les Gaules arrêter le jeune Victor, à qui Maxime avait donné le titre de César. Après quoi il poursuivit les fuyards avec une ardeur incroyable. Andragatius, qui s'était chargé de garder les Alpes, avait eu ordre, au premier bruit de l'embarquement de Valentinien, de se mettre en mer avec tous les vaisseaux qu'il pourrait assembler, et de le prendre sur sa route. Mais il attendit en vain sur les côtes d'Ionie Valentinien, qui avait déjà passé le trajet, et il abandonna les détroits des montagnes à Théodose.

Ce prince n'y trouva aucun obstacle. La ville d'Hémone, et les autres qui se trouvèrent sur son chemin, le reçurent avec des témoignages d'une joie extraordinaire, et fournirent à son armée victorieuse tous les rafraîchissements dont elle eut besoin. Enfin il arriva aux environs d'Aquilée, et mit le siége devant cette place. Maxime, qui après plusieurs détours s'y était renfermé, au lieu de se retirer dans les Gaules, connut alors qu'il ne pouvait éviter un malheur qu'il avait dû prévoir, et se souvint que saint Martin lui avait prédit qu'il périrait malheureusement en Italie, s'il y passait. Il voulut faire quelque résistance; mais ses soldats, voyant sa perte assurée, ouvrirent les portes aux assiégeants, et tous ensemble se saisirent de sa personne, le renversèrent de son trône où il distribuait de l'argent à quelques cavaliers maures qui l'avaient suivi; et, après l'avoir dépouillé de tous les ornements de sa dignité, le mirent entre les mains du vainqueur.

Théodose n'abusa point de sa victoire. Il parut plus touché du malheur de ce tyran qu'irrité de ses crimes. Mais comme il tourna la tête pour cacher cette émotion de pitié qui paraissait sur son visage, les soldats l'arrachèrent à sa clémence, et, l'ayant tiré hors de sa tente, lui firent couper la tête à la vue de toute l'armée. Andragatius, apprenant peu de temps après cette nouvelle, et n'espérant pas que le meurtrier de Gratien pût obtenir grâce de Théodose, aima mieux se précipiter dans la mer que de tomber entre ses mains.

Un succès si heureux et si prompt, qui regagnait l'empire d'Occident et assurait celui d'Orient à Théodose et à ses enfants, fut publié par tout le monde. Mais la bonté et la modération du vainqueur rendirent son triomphe plus illustre que n'avaient fait le gain de deux batailles et la ruine entière du tyran. Car il se contenta de la mort de deux ou trois personnes indignes de pardon, et reçut tout le reste du parti, non comme vainqueur, mais comme père. Il n'y eut ni biens confisqués, ni charges perdues, ni sang répandu. Chacun eut la liberté de retourner dans sa maison; et, sous un prince aussi humain, aucun ne s'aperçut d'avoir été vaincu. Il donna même de grandes pensions à la femme de Maxime, dont il fit élever les filles avec beaucoup de soin, et n'oublia rien de ce qui pouvait les consoler dans leur malheur, ou les entretenir selon leur condition. Il eût fait la même grâce à Victor leur frère, si, contre son intention, Arbogaste, pour s'assurer des Gaules, et pour ôter tout sujet de révolte, ne l'eût fait mourir. Ce qu'il y eut de plus grand et de plus héroïque en cette expédition, ce ne fut pas d'avoir conquis tout l'empire d'Occident; ce fut de l'avoir rendu. Dès qu'il en fut le maître, il rétablit le jeune Valentinien, ajoutant de nouvelles provinces à celles qu'on lui avait usurpées, et ne se réservant pour prix de ses travaux que la gloire d'une protection désintéressée.

Les ariens se servirent de cette occasion pour se venger de ce qu'on leur avait ôté leurs églises. Ils sortirent de leurs maisons comme des furies, le flambeau à la main ; et, portant partout le tumulte et le désordre, ils allèrent brûler le palais du patriarche Nectaire. Ils se seraient emportés à de plus grands excès ; mais les nouvelles de la victoire de Théodose étant arrivées presque en même temps, la crainte du châtiment arrêta le cours de cette sédition, que l'espérance de l'impunité avait excitée. Ces hérétiques s'allèrent jeter aux pieds d'Arcadius, et le supplièrent avec tant d'instance d'intercéder pour eux auprès de son père, que, touché par leurs prières, par le repentir qu'ils faisaient paraître de leur crime, et par les promesses qu'ils lui firent d'être plus soumis et plus retenus à l'avenir, il s'engagea à demander grâce pour eux. Théodose, qui ne désirait rien tant que d'accoutumer son fils à la clémence, et de l'encourager à lui faire de semblables prières, lui accorda aussitôt ce qu'il demandait.

Après quelque séjour que cet empereur fit dans Aquilée, afin de se délasser des travaux de la guerre, et de donner les ordres nécessaires pour la sûreté et pour le repos de l'empire, il passa à Milan, où il fit publier un édit, par lequel il cassait toutes les ordonnances de Maxime, voulant en abolir entièrement la mémoire.

Dans le temps que Théodose fut à Milan, tous les corps considérables de l'empire lui envoyèrent des députés, pour lui témoigner la joie qu'ils avaient de sa victoire. Le sénat de Rome fut des premiers à s'acquitter de ce devoir. Symmaque, par son crédit et par ses intrigues, fit nommer des députés païens comme lui, et leur recommanda de demander au nom du sénat la conservation de l'autel de la Victoire que Maxime avait rétabli.

Cet autel, depuis le règne du grand Constantin, avait été une source de contestations. Il était élevé dans une

chapelle qu'on avait fait bâtir à l'entrée du sénat. On y voyait une statue d'or qui représentait la Victoire sous la figure d'une jeune fille qui avait des ailes, et qui tenait en sa main une couronne de laurier. Les païens, après avoir perdu la plus grande partie des temples consacrés à leurs dieux, dont les noms mêmes étaient devenus insupportables aux empereurs, avaient mis toute l'espérance de leur religion en une déesse dont le nom était si agréable. On jurait sur son autel, on lui offrait des sacrifices, et l'on faisait passer ce reste de superstition et d'idolâtrie pour la religiou de tout le sénat. Il était fâcheux aux chrétiens qui se trouvaient au palais de voir devant leurs yeux l'exercice d'un culte contraire au leur, de sentir dans le sénat même l'odeur des sacrifices, et d'entendre les vœux qu'on faisait à une divinité profane.

Les empereurs abattirent ou relevèrent cet autel, selon qu'ils agissaient par des principes de piété ou de politique. Constantin l'avait souffert par prudence, jugeant cette condescendance nécessaire dans le changement de la religion et de l'empire. Constans son fils le fit ruiner par un mouvement de religion. Le tyran Magnence le remit pour complaire à quelques sénateurs païens qu'il voulait attirer à son parti. Constantius le fit abattre par ostentation, voulant donner bonne opinion de sa foi aux Romains, à qui il avait ôté le pape Libère. Julien, par l'inclination qu'il avait pour l'idolâtrie, ou la haine pour les chrétiens, commanda qu'on le rétablît. Jovien et le grand Valentinien le laissèrent en l'état où ils l'avaient trouvé, laissant vivre chacun dans la créance qu'il avait. Gratien détruisit l'autel avec toutes ses dépendances, et crut l'avoir renversé pour jamais. Mais Maxime, soit pour n'avoir rien de commun avec un prince qu'il avait fait mourir, soit pour gagner l'amitié des païens contre celui qu'il voulait chasser de ses États, permit de rebâtir tout ce qu'on voulut. On

voyait ainsi changer sous chaque empereur la fortune de cette déesse.

Les députés du sénat étant donc arrivés à Milan, se réjouirent avec Théodose des prospérités de ses armes; et, après avoir fait tous leurs compliments, ils négocièrent secrètement avec ses ministres l'affaire de la religion. Ils avaient sujet d'en bien espérer. La crainte de laisser un parti de mécontents dans Rome, l'humeur où l'on est d'accorder des grâces après une victoire, le peu de conséquence qu'il y avait à dissimuler une chose faite, semblaient déterminer Théodose à leur laisser l'autel qu'ils demandaient. Mais saint Ambroise, qui s'était opposé si vigoureusement à Symmaque quelques années auparavant, s'opposa de même à ces députés, et remontra si bien à l'empereur qu'il ne fallait pas abandonner les intérêts de Dieu par des considérations politiques et de fausses craintes, que ce prince aima mieux désobliger ces magistrats que de manquer à ce qu'il devait à l'Église, et leur refusa ce qu'ils demandaient.

Théodose, après avoir passé tout l'hiver et une partie du printemps à Milan, en partit pour aller à Rome y recevoir l'honneur du triomphe. Il y fit son entrée au mois de juin, avec toute la magnificence que méritaient les grandes actions qu'il avait faites. Le plus grand ornement de ce triomphe fut la modestie de celui qui triomphait. Il voulut que Valentinien, qui l'était venu trouver après la défaite de Maxime, partageât avec lui la gloire de cette journée; et il le fit monter sur son char avec le prince Honorius, qu'il avait fait venir de Constantinople. On portait devant lui des dépouilles et les représentations des provinces conquises. Il venait ensuite entouré de tous les seigneurs de sa cour, richement vêtus. Son char était traîné par des éléphants que le roi de Perse lui avait envoyés depuis peu. Le sénat, la noblesse, et tout le peuple suivaient avec des acclamations et des applaudissements extraordinaires. Quoi-

que la pompe de cette entrée fût très-magnifique, on n'y regarda que le vainqueur, pour qui on la faisait. Il parla avec beaucoup de grâce et de majesté, au peuple sur la tribune, dans la grande place, et au sénat dans le Capitole, et reçut très-favorablement les harangues qui lui furent faites par tous les corps; surtout le panégyrique que Pacat, orateur gaulois, prononça devant lui avec l'applaudissement du sénat et de tous les ordres de la ville.

Durant le séjour que Théodose fit dans Rome, il gagna par sa civilité et par sa franchise le cœur de ces peuples qui se piquaient encore de maintenir un reste de leur ancienne liberté. Il allait voir les ouvrages publics; il rendait des visites à des particuliers, et marchait sans gardes et sans faste, plutôt en sénateur qu'en empereur. Surtout il employait tous ses soins à abolir les restes de l'idolâtrie, que ses prédécesseurs avaient tolérée. Il interdit les fêtes païennes et les sacrifices; il fit dépouiller de leurs ornements tous les temples qu'on avait laissés dans le Capitole, et briser toutes les idoles qu'on y avait adorées. Il sauva pourtant les statues qui avaient été faites par d'excellents ouvriers; et, les tirant des lieux où elles servaient à un culte profane, il voulut qu'elles fussent mises dans des galeries ou dans des places publiques, pour servir d'ornement à la ville.

Il ne se contenta pas de ruiner l'idolâtrie, il voulut encore chasser tout ce qu'il trouva d'hérétiques dans cette ville, et ordonna surtout au préfet Albain de n'y souffrir aucun manichéen. Il eut même plusieurs conférences avec le pape Sirice, après lesquelles il remédia à plusieurs abus dont il avait été informé. Il fit des édits très-sévères contre les magiciens et contre ceux qui entreprendraient de leur donner retraite, et de les soustraire à la justice. Il purgea la ville de plusieurs sortes de déréglements, et réprima l'insolence

des voleurs, qui attiraient dans leurs piéges des bourgeois, et particulièrement des étrangers qu'ils dépouillaient, ou qu'ils tenaient souvent enfermés dans des lieux souterrains. Ainsi ce prince agissait sans relâche pour la justice et la piété, et ne croyait pas qu'un empereur chrétien dût être quelque temps dans une ville sans y laisser plus de sûreté, de religion et de continence.

Théodose reçut en ce même temps la nouvelle de la démolition du fameux temple de Sérapis dans Alexandrie, qu'il avait ordonnée, pour punir les païens d'une sédition qu'ils avaient faite. Il y avait dans Alexandrie un vieux temple ruiné que l'empereur Constantius avait autrefois donné aux ariens. Le nombre des catholiques croissant tous les jours, le patriarche Théophile pria l'empereur de lui accorder cette église déserte. Il l'obtint, il la visita, et voulut y faire quelques réparations. En creusant, on trouva des grottes sombres, plus propres à cacher des crimes qu'à célébrer des cérémonies de religion. Les gentils, qui ne voulaient pas qu'on révélât la honte de leurs mystères, ni qu'on fouillât dans ces endroits secrets où l'on trouvait des restes de corps humains découpés qui avaient servi à leurs abominables sacrifices, empêchaient les ouvriers de travailler. Les chrétiens s'y obstinèrent ; la chose en vint à une sédition ouverte. Quoique les chrétiens fussent en plus grand nombre, comme ils avaient plus de retenue que les autres, ils furent battus en quelques rencontres. Il y en eut même qui furent pris et cruellement massacrés, pour n'avoir pas voulu sacrifier aux idoles.

Les magistrats allèrent plusieurs fois au temple de Sérapis, où les séditieux s'étaient retranchés, et tâchèrent de les remettre en leur devoir : mais ne pouvant ni les forcer ni les réduire par la raison et par les menaces, ils en donnèrent avis à l'empereur, qui leur répondit « que les martyrs qu'ils avaient faits étaient « plus à louer qu'à plaindre, mais que pour éviter à

« l'avenir de semblables désordres, il en fallait retran-
« cher la cause, c'est-à-dire détruire les temples. » La lettre étant lue publiquement, les chrétiens témoignèrent leur joie par des cris extraordinaires : les gentils, effrayés, se cachèrent ou s'enfuirent. On commença à exécuter la sentence par la démolition du temple de Sérapis, et par le renversement de cette fameuse idole que le roi Sésostris avait fait faire. On la fendit en plusieurs pièces, et on la traîna par les rues.

On fit le même traitement à toutes les autres divinités païennes. Leur faiblesse parut, les fourberies des prêtres furent découvertes, et plusieurs se convertirent à Jésus-Christ. Théodose, apprenant ces heureuses nouvelles, leva les mains au ciel, et s'écria : « Je vous
« remercie, mon Dieu, de ce que vous avez détruit les
« erreurs de cette ville superstitieuse, sans que j'aie
« été obligé de répandre le sang de mes sujets. » Il écrivit aussitôt au patriarche, pour se réjouir avec lui de la grâce que Dieu venait de faire à son église, lui envoya un ordre de ramasser toutes les idoles d'or ou d'argent qu'on avait abattues, et d'en faire distribuer le prix aux pauvres de son diocèse ; ajoutant qu'il fallait montrer aux gentils que le zèle des chrétiens n'était mêlé d'aucune avarice, et leur donner l'exemple d'une religion pure et désintéressée. On vendit tous les morceaux de ces précieuses statues. On fit des vases de charité des autres métaux qui avaient servi à la superstition. Théodose réserva seulement une idole, qu'il fit élever dans la place publique, afin que la postérité se moquât un jour des gentils, en voyant les restes de leur culte ridicule : ce qui leur parut plus injurieux que tout le reste. Ce patriarche fit bâtir une église en l'honneur de saint Jean-Baptiste, à la place du temple de Sérapis. Tous les évêques d'Égypte suivirent cet exemple ; et, peu de temps après, cette province si attachée à ses superstitions en fut délivrée.

Théodose, plus satisfait des succès de la religion que de ses propres triomphes, partit de Rome le premier jour du mois de septembre pour retourner à Milan, et de là à Constantinople. Il rendit l'empire à Valentinien, et lui imprima si bien dans l'esprit la religion catholique, par ses instructions réitérées, que ce jeune prince, qui était naturellement porté au bien, devint le défenseur de la foi, et se mit entièrement sous la discipline de saint Ambroise, qu'il honora jusqu'à sa mort comme son père.

L'impératrice Justine, qui avait pris tant de soin de lui inspirer l'hérésie dont elle était infectée, n'eut pas la satisfaction de voir son triomphe et son rétablissement. Dieu permit qu'elle mourût pendant le temps de la guerre. Elle était fille de Juste, gouverneur de la Marche sous l'empereur Constantius. Elle avait épousé en premières noces le tyran Magnence, qui, après avoir perdu la bataille de Murse en Pannonie, se tua lui-même, pour éviter le supplice qu'avait mérité sa révolte. Le grand Valentinien l'avait épousée après la mort de l'impératrice Sévéra, sa première femme. C'était une princesse fière, impérieuse, opiniâtre, et prévenue de toutes les impiétés des ariens. Le crédit qu'elle avait eu sur l'esprit de son mari, et l'autorité qu'elle avait prise sur son fils, avaient causé de grands troubles dans l'Église : et, si Dieu ne lui eût opposé un évêque aussi ferme qu'était saint Ambroise, les ariens fussent demeurés les maîtres dans Milan, et l'on eût éprouvé ce que peut une princesse abusée, qui joint à la faiblesse de son sexe l'emportement de sa passion.

LIVRE IV

Sédition arrivée à Thessalonique. Colère de Théodose, apaisée par saint Ambroise, et rallumée par Ruffin. Châtiment des séditieux de Thessalonique. Remontrance de saint Ambroise à l'empereur. Repentir de Théodose. Saint Ambroise excommunie Théodose. Théodose se présente à la porte de l'église. Théodose fait pénitence publiquement, et il est absous. Hérésie de Jovinien; Théodose s'emploie pour la détruire. Théodose réforme divers abus. Mort de l'impératrice Galla. Théodose retourne en Orient. Théodose chasse une troupe de barbares de la Macédoine. Théodose arrive à Constantinople; sa piété. Origine, mœurs et fortune de Ruffin. Querelle de Promote et de Ruffin. Colère de Théodose. Ruffin abuse de la faveur, perd ses ennemis. Nouvelles révolutions dans l'Occident. Édits de Théodose contre les relaps. Intrigue de Flavien. Révolte d'Arbogaste; ses emplois, ses mœurs. Valentinien veut être baptisé par saint Ambroise. Jalousie de Valentinien; insolence d'Arbogaste. Valentinien implore le secours de Théodose; il écrit à saint Ambroise. Mort de Valentinien; ses grandes qualités. Eugène est fait empereur. Théodose apprend la mort de Valentinien; saint Ambroise fait son éloge à Milan. Eugène fait alliance avec les peuples du Rhin. Eugène envoie des ambassadeurs à Théodose. Eugène accorde aux païens le rétablissement des temples. Conduite de saint Ambroise à l'égard d'Eugène. Théodose se prépare à la guerre. Il consulte l'abbé Jean. Il diminue les impôts. Il règle les gens de guerre. Édit de Théodose pour le pardon des injures. Ordre de l'armée de Théodose. Armée d'Eugène; vues différentes des chefs; leurs soins. Théodose force le passage des Alpes. Bataille de Théodose contre Arbogaste. Retraite et perte considérable de Théodose. Espérance d'Eugène. Théodose tient conseil de guerre. Théodose conclut de combattre. Apparition miraculeuse. Seconde bataille de Théodose. Arbétion se rend à Théodose. Incertitude de la victoire. Vent miraculeux; victoire de Théodose. Mort d'Eugène et d'Arbogaste. Clémence de Théodose. Affection de saint Ambroise pour Théodose. Prédiction de la victoire de Théodose. Orgueil de Ruffin. Théodose abolit l'idolâtrie. Théodose se dispose à la mort, s'abstient de la communion pour un temps. Les enfants de Théodose arrivent à Milan. Théodose exhorte les sénateurs païens à se convertir. Testament de Théodose. Théodose partage l'empire à ses deux fils. Stilicon est déclaré tuteur d'Honorius. Théodose se fait porter au cirque. Mort de Théodose. Saint Ambroise fait l'éloge de Théodose en présence d'Ho-

norius. Le corps de Théodose est transporté à Constantinople. Portrait de Théodose.

L'empire jouissait d'une paix profonde depuis la défaite de Maxime, et Théodose rétablissait à loisir les affaires d'Occident avant de repasser à Constantinople, lorsqu'il reçut les nouvelles de la sédition arrivée à Thessalonique. Le sujet en avait été peu considérable ; mais les suites en furent si grandes, qu'elles font une des principales parties de cette histoire.

Bothéric, gouverneur de l'Illyrie et lieutenant général des armées de l'empereur, avait eu l'ordre de demeurer dans son gouvernement avec des troupes qu'on lui avait laissées, pour retenir les peuples dans leur devoir, ou pour s'opposer aux barbares, s'ils entreprenaient de faire quelque irruption sur les terres de l'empire de ce côté-là. Il se tenait à Thessalonique, ville très-riche et très-peuplée, capitale non-seulement de la Macédoine, où elle était située, mais encore de plusieurs provinces voisines. De là il observait et réglait toutes choses avec beaucoup de prudence et de probité, pendant que l'empereur était occupé à la guerre contre Maxime. Dès qu'il eut appris la victoire que Théodose avait remportée, il ordonna des réjouissances publiques dans toutes les villes de son gouvernement. Les habitants de Thessalonique, affectionnés pour la gloire de leur prince, et naturellement portés à toute sorte de spectacles, se signalèrent en cette occasion. Ils célébrèrent durant plusieurs jours des jeux publics avec une magnificence extraordinaire.

Un cocher de Bothéric y acquit beaucoup de réputation, et parut si adroit et si entendu à manier des chevaux et à conduire des chariots dans le cirque, que le peuple ne pouvait se lasser de le voir et de le louer. Il jouit peu de temps de cette faveur populaire ; car, ayant été accusé et convaincu de débauches infâmes, Bothéric,

homme sage et austère, le fit arrêter, et le tenait dans une étroite prison pour le corriger, et pour retenir tous ses gens dans la modestie par cet exemple de sévérité et de justice.

Comme on préparait encore des courses de chevaux à Thessalonique, le peuple, prévenu de l'adresse et de la bonne grâce de cet homme, jugeant qu'il était seul capable de faire l'honneur de cette fête, résolut de demander sa liberté. Ceux qui s'étaient chargés de l'obtenir n'ayant pu toucher l'esprit du gouverneur par leurs très-humbles prières, le peuple courut en foule vers le palais, et fit de nouvelles instances; mais Bothéric ne voulut rien relâcher dans une affaire où il y allait non-seulement de la discipline de sa maison, mais encore de l'autorité de sa charge, pour laquelle il semblait qu'on n'eût pas assez de respect. Alors les plus séditieux commencèrent à murmurer ; et, prenant ce refus pour une injustice qu'on leur faisait, ils demandèrent la liberté du prisonnier, non plus comme une grâce, mais comme une nécessité. Toute la ville s'émut insensiblement. Les uns coururent aux portes des prisons pour les enfoncer ; les autres chassèrent à coups de pierres les magistrats qui voulaient s'y opposer ; et, comme il n'y a rien dont une populace ne soit capable quand elle est une fois échauffée, ils forcèrent les portes du palais, écartèrent les gardes qui s'y trouvaient, et tuèrent Bothéric même, qui venait au-devant d'eux pour tâcher de les apaiser.

L'empereur, ayant appris ce désordre, en fut tellement irrité, qu'il résolut de perdre cette ville, et condamna à la mort une partie de ses habitants. Saint Ambroise, qui connaissait l'humeur de ce prince, et qui s'intéressait à sa véritable gloire, craignit qu'il ne s'abandonnât à ses premiers mouvements, ou aux conseils violents de quelques seigneurs de sa cour. Il lui parla avec tant de force, il lui inspira si à propos des

sentiments de douceur et de piété, qu'il lui fit révoquer l'arrêt qu'il avait prononcé dans la première ardeur de sa colère. Plusieurs autres prélats joignirent leurs remontrances et leurs prières à celles de cet archevêque, et ils obtinrent de l'empereur qu'il accorderait la vie à tous ces coupables.

Mais ses principaux officiers, et surtout Ruffin, grand maître du palais, qui avait beaucoup de pouvoir sur son esprit, prirent leur temps pour lui remontrer qu'il fallait enfin réprimer la licence des peuples, qui croissait tous les jours par l'espérance de l'impunité; qu'il n'avait déjà que trop pardonné, puisqu'il ne restait plus de respect pour les lois ni de sûreté pour ses plus fidèles serviteurs; qu'il se trouverait lui-même exposé à l'insolence de ses sujets, s'il laissait affaiblir son autorité, en dissimulant leurs révoltes; que les évêques étaient obligés de prêcher toujours la douceur; mais que c'était aux princes à en user suivant la nécessité de leurs affaires, parce qu'un empire ne se gouvernait pas comme un diocèse, et que l'Église et l'État avaient des règles et des maximes bien différentes; qu'il y avait enfin de l'excès dans le pardon des crimes, comme il y en avait dans le châtiment, et qu'il était temps d'arrêter les désordres dont l'État était menacé, en punissant rigoureusement celui qui venait d'arriver.

Ils rappelèrent ensuite dans la mémoire de l'empereur les statues de l'impératrice renversées dans Antioche, le palais du patriarche brûlé par les ariens à Constantinople, et la synagogue de Callicin ruinée par le zèle indiscret de quelques solitaires. Ils lui firent prévoir mille conséquences fâcheuses, et rallumèrent si bien sa colère, qu'il oublia la parole qu'il avait donnée, et résolut d'abandonner Thessalonique à la fureur des gens de guerre qu'il y envoyait. Il sortit même de Milan pour éviter les remontrances des évêques, et se plaignit dans son conseil de ceux qui avaient soin d'informer saint

Ambroise de toutes les résolutions qu'on y prenait.

Théodose était d'un tempérament prompt et ardent, et se laissait aisément emporter à la colère contre ceux qui l'avaient offensé ; mais après cette première émotion, dont il n'était pas toujours le maître, il revenait tout d'un coup à lui-même, et, pourvu qu'on ne détournât pas la bonté de son naturel par de mauvais conseils, il pardonnait d'autant plus volontiers qu'il s'était plus fort emporté. Mais il avait, comme la plupart même des bons princes, une confiance dangereuse en ceux qu'il croyait être ses amis, et qui animaient ses passions et couvraient les leurs sous des apparences du bien public. Ainsi il se laissait quelquefois surprendre ; et, quoiqu'il eût les intentions bonnes, il était capable de faire de grandes fautes.

La résolution étant donc prise de faire un exemple de sévérité sur cette ville, l'affaire fut proposée dans le conseil ; il fut résolu tout d'une voix qu'il fallait envoyer des troupes à Thessalonique, et faire main basse sur ce peuple séditieux. On tint la délibération secrète. On envoya les ordres nécessaires pour l'exécution, et l'on ne craignit dans le crime qu'on allait faire, sinon que saint Ambroise en fût averti. Les officiers qui avaient été chargés de cette sanglante commission s'en acquittèrent avec toute l'adresse et toute la cruauté qu'on leur avait recommandées. Ils amusèrent, par quelques préparatifs de courses et de jeux publics, ce peuple qui devait plutôt s'attendre à des supplices qu'à des spectacles ; et, en ayant attiré un grand nombre dans le cirque, ils se donnèrent le signal dont ils étaient convenus.

Alors on vit courir de tous côtés des soldats qui se jetèrent, les armes à la main, dans les places, dans les rues, dans les maisons, et surtout dans le cirque, où le peuple était assemblé. Là ils passaient tout au fil de l'épée, sans aucune distinction d'âge, de sexe et de

qualité. Les innocents périssaient avec les coupables. Les étrangers, qui n'avaient aucune part dans la faute, se trouvèrent enveloppés dans la punition ; et les soldats, échauffés au meurtre, ne cherchaient plus à punir un crime, mais à assouvir leur brutale fureur.

Ce fut en cette occasion qu'un des plus riches marchands de la ville, voyant sa famille près d'être cruellement égorgée, se jeta aux pieds de ces meurtriers, essaya vainement de les émouvoir par ses larmes et par ses prières, et les conjura de prendre son bien et sa propre vie pour celle de deux enfants qui lui étaient également chers. Alors, comme s'ils eussent été touchés de quelque pitié, ils lui répondirent que le nombre des morts porté par leurs commissions n'était pas encore rempli ; qu'ils ne pouvaient disposer que d'une seule grâce, et qu'il choisît promptement lequel de ses deux enfants il voulait sauver. Mais ce misérable père, réduit à la triste nécessité d'en livrer un pour sauver l'autre, et ne se déterminant pas assez promptement sur ce choix au gré de ces barbares, ils ne purent souffrir plus longtemps cette suspension, et tuèrent inhumainement les deux frères. La ville fut abandonnée à l'épée pendant trois heures, et il périt environ sept mille personnes.

Quoiqu'on eût pu croire que Théodose n'avait pas ordonné de son mouvement cette vengeance sans bornes, néanmoins, comme les princes doivent répondre de ce qui se fait en leur nom, et des excès qu'on commet en exécution de leurs ordres, chacun en jeta la faute sur lui. Le bruit s'en répandit par tout l'Orient. La nouvelle en vint à Milan, où plusieurs évêques s'étaient rendus pour assister au concile qu'on y devait tenir contre Jovinien et ses partisans. Ces prélats eurent horreur d'une action si cruelle, et blâmèrent hautement celui qui en était l'auteur.

Saint Ambroise, ayant appris que ce prince avait

dessein de le venir trouver, lui écrivit d'abord une lettre pour lui marquer la grandeur de son crime, et l'exhorter d'en faire pénitence. Il s'excuse de ce qu'il n'a pas l'honneur d'aller au-devant de lui. Il lui déclare avec respect, « qu'encore qu'il ait dans le cœur toute la re-« connaissance qu'il doit avoir des témoignages de son « amitié, et des grâces qu'il a reçues de lui, il ne res-« sent plus la même joie qu'il aurait eue autrefois de « son arrivée; qu'il aime mieux le laisser en repos, et « lui donner le temps de faire des réflexions sur sa con-« duite, que l'importuner par ses corrections précipi-« tées; qu'il le reconnaît pour un grand prince, crai-« gnant Dieu, zélé pour la foi, et plein de bonnes « intentions, mais prompt de son naturel, et suscep-« tible des impressions qu'on lui donne, soit pour le « pardon, soit pour la vengeance. »

Après avoir fait ainsi le portrait de l'empereur à l'empereur même, il vient à l'affaire de Thessalonique, et lui représente que c'est une manière de punition inouïe; que son crime est d'autant plus grand, qu'on lui en avait fait voir la grandeur avant qu'il l'entreprît; que les évêques assemblés en avaient gémi, et avaient jugé nécessaire qu'il se réconciliât avec Dieu avant d'être reçu à la participation des sacrés mystères; qu'il fallait pleurer et expier son péché par les larmes et par la pénitence, et n'avoir pas honte de faire ce que David avait fait, lui qui était un grand roi, de qui Jésus-Christ était descendu selon la chair, et qui n'était coupable que de la mort d'un seul innocent; qu'il lui conseille et le conjure, comme ami, et qu'il l'exhorte et l'avertit, comme évêque, de réparer sa faute; que ce serait une chose déplorable, si un prince qui avait donné de si grands exemples de piété et de clémence demeurait endurci, et si, après avoir pardonné à tant de criminels, il faisait difficulté de se repentir d'avoir fait mourir tant d'innocents; que quelques grandes qualités qu'il eût

pour régner, et quelques batailles qu'il eût gagnées, il avait été plus estimable par sa piété que par ses victoires ; mais qu'il avait perdu par une seule action la gloire qu'il s'était acquise par tant d'autres.

Il lui déclare après cela que la reconnaissance, l'estime et le respect qu'il a dans le cœur pour lui, n'empêcheront pas qu'il ne suivre les ordres de l'Église, et qu'il n'a garde d'offrir en sa présence le divin sacrifice jusqu'à ce qu'il ait satisfait à Dieu. Enfin il l'exhorte à accuser et à condamner lui-même son péché, et finit par ces paroles, pleines d'une tendresse de père : « Plût « à Dieu, seigneur, que j'eusse plutôt cru mon propre « instinct, que l'expérience que j'avais de votre bonté ! « Mais lorsque je m'imaginais que je vous avais vu si « souvent pardonner et revenir de votre colère, je me « suis trop fié à votre coutume. Dieu sait la tendresse « que j'ai pour vous, et la ferveur avec laquelle je lui « demande votre salut. Si vous êtes persuadé que je « vous dis la vérité, suivez les avis que je vous donne ; « sinon, excusez mon zèle, et ne trouvez pas mauvais « que je veuille plutôt plaire à Dieu qu'à vous. »

L'empereur, ayant reçu cette lettre, se sentit touché d'une si libre et si sage remontrance. Les nuages de la prévention étant dissipés, il regarda l'action qu'il venait de faire, dépouillée des prétextes et des raisonnements d'une fausse politique. Son âme, pressée des remords de son crime, fut saisie d'une crainte religieuse des jugements de Dieu et des censures ecclésiastiques. Dans cet état, ne pouvant presque se supporter lui-même, et n'espérant de solide consolation que du saint archevêque dont il n'avait pas assez révéré les conseils, et dont il avait éprouvé le zèle inflexible, il partit tout d'un coup pour Milan.

Aussitôt qu'il y fut arrivé, il ne pensa qu'à donner des marques de sa piété, pour ôter les mauvaises impressions qu'il avait données de lui. Pour cela il voulut

aller à la cathédrale assister aux prières publiques et participer aux sacrés mystères. L'archevêque en fut averti, et sortant du chœur de l'église, où il était, il marcha jusqu'au delà du vestibule pour l'attendre. Dès qu'il le vit paraître, il s'avança quelques pas vers lui, et lui dit avec cette autorité que lui donnaient son caractère et la sainteté de sa vie :

« Il est à croire, ô empereur ! que vous ne comprenez « pas encore l'énormité de votre crime, puisque vous « osez vous présenter ici. Peut-être que, prévenu de la « grandeur de votre dignité, vous vous cachez à vous-« même vos faiblesses, et que votre orgueil aveugle « votre raison. Songez que vous êtes d'une nature fra-« gile, que vous avez été tiré d'un peu de poussière « comme les autres hommes, et que vous retournerez « en poussière comme eux. Ne vous laissez pas éblouir « à l'éclat de cette pourpre qui couvre un corps infirme « et mortel. Ceux à qui vous commandez sont de la même « nature que vous, et vous servez avec eux le même « Dieu, qui est le maître des sujets et des souverains. « Comment donc entreprenez-vous d'entrer dans son « temple ? Oseriez-vous étendre vos mains encore teintes « du sang innocent que vous avez répandu, pour prendre « le corps sacré de Jésus-Christ ? Oseriez-vous recevoir « son sang adorable en cette bouche qui, dans l'excès « de votre colère, a commandé tant de meurtres ? Re-« tirez-vous donc, et n'ajoutez pas un nouveau crime « à celui que vous avez déjà commis : recevez plutôt avec « soumission la sentence que je prononce sur la terre, « et que Jésus-Christ approuve dans le ciel contre votre « péché, puisque c'est pour votre salut. »

Théodose, sensiblement touché de ce discours, demeura quelque temps les yeux baissés sans rien dire. Après quoi il répondit à l'archevêque qu'il reconnaissait son crime, mais qu'il espérait que Dieu aurait égard à sa faiblesse ; et comme il alléguait l'exemple de David,

qui avait commis un homicide et un adultère tout ensemble, l'archevêque lui répondit : « Vous l'avez imité « en son péché, imitez-le donc en sa pénitence. » Alors ce prince, qui était parfaitement instruit des maximes de la religion et du pouvoir de l'Église, au lieu de s'offenser de cette résistance, la regarda comme un remède salutaire d'un mal dont il n'avait pas connu jusqu'alors toutes les conséquences. Il se retira dans son palais, les larmes aux yeux, et demeura huit mois entiers éloigné des sacrés mystères, vivant comme un pénitent, et ne s'apercevant presque pas qu'il fût empereur.

Cependant la fête de la naissance de notre Seigneur étant arrivée, Théodose, pénétré d'une vive douleur, se leva plus matin qu'il n'avait accoutumé ; et comme il ne pouvait avoir aucune part à la solennité de ce jour, il se disposait à le passer dans une profonde tristesse. Ruffin, grand maître du palais, qu'il honorait de son amitié et de sa confidence, étant entré dans sa chambre, le trouva dans cet abattement, et lui en demanda la cause. L'ayant sue, il essaya de le consoler, en lui insinuant adroitement qu'il fallait se mettre au-dessus de certaines craintes qu'on couvrait du nom de religion ; qu'on devait agir en maître quand on l'était ; qu'il y avait du danger à s'assujettir aux censures de gens qui n'avaient jamais gouverné d'États ; que s'il avait pourtant cette délicatesse de conscience, il pouvait satisfaire sa piété sans tomber dans l'abattement ; que le mal n'était pas si grand qu'on le faisait ; qu'après tout il avait eu sujet de punir des criminels, et qu'il n'en avait pas de s'affliger si cruellement. Ainsi ce favori, après avoir porté son maître à commettre une grande faute, tâchait encore par ses flatteries de lui en affaiblir le repentir.

Théodose, bien loin de recevoir ces consolations, parut plus touché qu'il n'était auparavant, et après avoir demeuré quelque temps sans pouvoir répondre : « Cessez, Ruffin, lui dit-il avec indignation, cessez de

« vous moquer de ma douleur ; je juge mieux que vous « ne faites de l'état où je suis. N'ai-je pas sujet d'être « affligé quand je pense que les moindres de mes sujets « vont aujourd'hui faire leurs prières au pied des au- « tels, et que je suis le seul à qui l'on interdit non- « seulement l'entrée de l'église, mais encore celle du « ciel, suivant cette parole de l'Évangile : Tout ce que « vous aurez lié sur la terre, sera lié de même dans les « cieux ! »

Ruffin, ne voyant plus d'apparence d'ôter de l'esprit de ce prince cette crainte religieuse que saint Ambroise y avait imprimée par ses remontrances, s'offrit d'aller trouver ce prélat, et de l'obliger par ses prières à lever le sentence de l'excommunication. Théodose lui répondit qu'il avait affaire à un homme inflexible, qui n'avait nul égard au rang ni à la puissance des empereurs, lorsqu'il s'agissait des lois et de la discipline de l'Église ; qu'il reconnaissait que le jugement de l'archevêque était juste, et qu'il valait mieux achever d'expier son péché, que de demander en vain la grâce d'une absolution précipitée.

La pratique ordinaire de l'Église, de ne recevoir publiquement les pénitents que vers les fêtes de Pâques, et de tenir les meurtriers volontaires plusieurs années en pénitence, faisait croire à l'empereur que cette tentative serait inutile. Toutefois Ruffin le pressa si fort de sortir de l'accablement où il était, et lui donna de si belles espérances, que ce prince lui permit d'aller trouver l'archevêque, et résolut de le suivre lui-même peu de temps après. Ruffin s'acquitta de sa commission avec beaucoup d'adresse ; mais saint Ambroise, voyant qu'il faisait une négociation d'État d'une réconciliation ecclésiastique, lui répondit avec sa liberté ordinaire « que « lui, qui était le premier auteur du crime, n'était pas « propre pour être l'entremetteur de l'absolution ; et « que pour peu qu'il lui restât de honte et de crainte

« des jugements de Dieu, il ne devait penser à l'affaire « de Thessalonique que pour pleurer les mauvais con- « seils qu'il avait donnés à son maître. » Ruffin ne se rebuta point de ces reproches : il employa les sollicitations et les prières les plus touchantes, n'oublia rien de ce qui pouvait gagner l'esprit de l'archevêque. Comme il vit qu'il n'en pouvait rien obtenir, il l'avertit que l'empereur arriverait bientôt à l'église. Le saint lui répliqua, sans s'étonner, « qu'il allait l'attendre à la porte, pour « lui défendre l'entrée ; que s'il venait comme un em- « pereur chrétien, il ne violerait pas les lois de sa re- « ligion ; que s'il voulait devenir tyran, il pourrait « ajouter la mort d'un évêque à celle de tant d'inno- « cents qu'il avait déjà fait mourir. »

Ruffin, ayant ouï cette réponse, manda promptement à Théodose que l'affaire n'avait pas réussi comme il l'avait espéré, et qu'il le suppliait de ne point venir. L'empereur était déjà bien avancé quand il reçut cet avis. Il s'arrêta, et, après avoir fait quelques réflexions, il passa outre, et résolut de souffrir la confusion qu'il croyait avoir méritée. L'archevêque était dans une salle proche de l'église, où il donnait ordinairement ses audiences, lorsqu'on vint l'avertir que l'empereur était à la porte. Il s'avança vers lui, et lui dit qu'il ne faisait pas l'action d'un empereur chrétien s'il entreprenait de forcer l'église ; que c'était se révolter contre Dieu même, et fouler aux pieds les lois divines, que de vouloir assister aux sacrés mystères avant que d'avoir fait pénitence de son péché. Théodose lui répondit, avec beaucoup de soumission, que son dessein n'était pas d'entrer par force en la maison de Dieu, ni de violer les ordonnances ecclésiastiques ; mais qu'il venait le conjurer de rompre ses liens, et de lui ouvrir la porte du salut, au nom de Jésus-Christ, qui a ouvert celle de sa miséricorde aux pécheurs qui se repentent sincèrement. Saint Ambroise lui demanda quelle pénitence il avait faite, et quels re-

mèdes il avait employé pour guérir une plaie si dangereuse. « Je viens à vous comme au médecin, répliqua « l'empereur ; c'est à vous d'ordonner ce que je dois « faire. »

Alors le saint archevêque lui représenta le malheur d'un prince qui ne réglait pas ses passions, et qui s'exposait à rendre des jugements injustes et à répandre un sang innocent, et lui ordonna de faire une loi qui pût servir de frein à sa colère et à celle de ses successeurs. Cette loi portait que si les empereurs, contre leur coutume, étaient obligés d'user envers quelqu'un d'une extrême sévérité, après avoir prononcé la sentence de mort, ils en feraient différer l'exécution d'un mois entier, afin que les passions étant ralenties, ils pussent revoir leurs jugements, et discerner sans préoccupation l'innocent d'avec le coupable. Soit que cette ordonnance fût dressée alors, soit qu'elle eût été publiée huit ans auparavant, comme quelques historiens l'ont remarqué, Théodose la fit écrire sur-le-champ, la signa, et promit de l'observer.

Cela fait, il fut absous, et ayant été admis dans l'église, il se prosterna, et commença sa prière par ces paroles d'un roi pécheur et pénitent comme lui : *Mon âme est demeurée attachée en terre, Seigneur, rendez-moi la vie selon votre promesse.* Il se tenait en cette posture, frappant de temps en temps sa poitrine, élevant sa voix vers le ciel pour demander grâce, et pleurant son péché à la vue de tout le peuple, qui en était attendri et qui pleurait avec lui.

Théodose, après s'être soumis lui-même aux lois de l'Église, employa son autorité pour les faire observer, et réprima l'insolence de Jovinien et de ses disciples, que le concile de Milan venait de condamner. Jovinien avait été religieux dans un monastère du faubourg de Milan, que saint Ambroise entretenait par ses soins dans une exacte régularité. Cet homme volage et sen-

suel se lassa bientôt de mener une vie austère et pénitente. Il la quitta, et entraîna avec lui quelques esprits faibles, qu'il avait infectés d'une doctrine contagieuse. Il eut quelque dessein de rentrer dans cette sainte société ; mais on jugea que son repentir n'était pas sincère, et que sa conversion serait dangereuse, et l'on refusa de l'y recevoir. Il fut si piqué de ce refus, qu'il enseigna publiquement que le jeûne et les autres exercices de pénitence n'étaient d'aucun mérite; que ceux qui sont baptisés ne peuvent être abattus par les tentations; qu'il n'y avait qu'une même récompense pour tous les bienheureux; et plusieurs autres maximes qui tendaient au relâchement des mœurs et à l'affaiblissement de la discipline.

De saints et savants personnages écrivirent contre sa doctrine et contre sa vie, qui était très-conforme à ses opinions, et lui reprochèrent même avec beaucoup d'aigreur ses délicatesses, son luxe et son incontinence. Le pape Sirice, après avoir condamné cet hérésiarque, envoya ses légats à Milan pour y convoquer un synode, et pour étouffer ses nouvelles erreurs dans le lieu même où elles étaient nées. Ce synode, qui commençait à s'assembler quand la nouvelle de l'affaire de Thessalonique arriva, avait jugé Jovinien et ses compagnons conformément à la sentence de Rome; il ne restait plus qu'à l'exécuter. Théodose s'en chargea lui-même ; et, par un rescrit donné à Vérone le deuxième jour de septembre, il chassa de Rome ces hommes déréglés, qui retenaient encore le nom et l'habit de leur première profession, et les relégua dans des déserts écartés où ils eussent vécu en une continence forcée, si les magistrats eussent été plus exacts à faire exécuter l'ordre qu'ils avaient reçu.

Le zèle de ce prince ne s'arrêta pas là ; car, ayant appris que cette hérésie avait introduit dans Rome d'étranges désordres, il fit publier des ordonnances très-

sévères, et commanda très-expressément au lieutenant de la ville d'arrêter cette corruption par des supplices proportionnés aux crimes, afin de remettre parmi les Romains l'honnêteté des mœurs où le grand Constantin avait autrefois commencé de les réduire. Ce fut vers ce temps-là qu'il défendit, sous des peines très-rigoureuses, le mariage entre les cousins germains, renouvelant les édits anciens, qu'une licence effrénée avait entièrement abrogés. Il établit encore plusieurs lois qui regardaient le repos de l'État et la police de l'Église.

Pendant qu'il s'occupait ainsi à Milan, il reçut la nouvelle de la mort de l'impératrice Galla, sa seconde femme, qui était demeurée à Constantinople. Il fut très-sensiblement touché de la perte de cette princesse, qu'il avait aimée avec passion, et qu'il n'avait possédée que peu de temps parmi les troubles de la guerre et les soins du rétablissement de l'empire. Il l'avait retirée des erreurs où l'impératrice Justine l'avait engagée dans son enfance, et lui avait fait part non-seulement de son trône, mais encore de sa piété. Elle mourut dans la fleur de son âge, et ne laissa qu'une fille, nommée Placidie, qui fut depuis si fameuse par sa beauté, par son esprit, par les aventures extraordinaires qui lui arrivèrent, et par les marques qu'elle donna de sa foi et de son zèle pour la religion.

On lui fit de magnifiques funérailles. Arcadius, peu de temps après, fit élever dans la grande place de Constantinople, proche l'église, une colonne où il fit mettre la statue d'argent de Théodose, avec des inscriptions et des représentations de ses dernières victoires, voulant que cet ouvrage fût un monument éternel et de la gloire du père et de la piété du fils.

Enfin Théodose résolut de retourner en Orient, et d'aller jouir lui-même parmi ses peuples des douceurs de la paix qu'il venait d'établir dans tout l'empire. Il avait passé près de trois ans en Italie, et les avait em-

ployés à remettre l'ordre dans ces provinces, et à instruire le jeune Valentinien, qu'il aimait comme son fils propre. Sachant le crédit qu'avait Symmaque dans le sénat, il l'avait honoré de la dignité de consul, et n'avait rien oublié de ce qui pouvait gagner cet esprit remuant qui donnait le mouvement aux affaires et qui était à la tête d'un parti. Il avait fait en même temps des édits très-sévères contre le culte des faux dieux, montrant par cette conduite qu'il ne faisait point de tort au mérite des personnes dont il condamnait la religion. Après cela il partit, laissant l'empire d'Occident paisible, et l'empereur bien instruit en l'art de régner.

Il avait déjà fait marcher une partie de son armée, afin de châtier, en passant, des barbares ramassés qui troublaient le repos des peuples. Ils avaient été attirés dans les marais de la Macédoine par quelques-uns de ces déserteurs dont nous avons parlé, qui s'y étaient jetés, et qui s'étaient sauvés du supplice qu'avait mérité leur trahison. Ce fut d'abord une troupe de voleurs plutôt qu'une milice réglée ; mais le nombre s'en étant augmenté par la déroute de l'armée de Maxime, ils observèrent quelque ordre ; et firent irruption dans la Thessalie et la Macédoine. Leur licence s'accrut par le peu de résistance qu'ils y trouvèrent, et en peu de temps ils ravagèrent toute la campagne. Dès qu'ils eurent appris que l'empereur revenait avec son armée, ils se retirèrent dans les forêts qui étaient aux environs des étangs, et ne sortirent plus en corps ; ils se contentaient de faire des courses pendant la nuit, et se cachaient avec leur butin dès que le jour paraissait. On eût dit que c'étaient des spectres plutôt que des hommes ; et chacun se plaignait de leur brigandage, sans que personne pût les forcer dans leur retraite.

Théodose, étant arrivé à Thessalonique, fit avancer une partie de son infanterie vers les marais, sous la conduite de Timase, et s'avança lui-même peu de temps

après. Il fit chercher les ennemis; et, comme on était longtemps à lui en donner des nouvelles, il sortit sans bruit de son camp avec cinq officiers bien montés pour aller reconnaître les lieux où ils pouvaient être cachés. Il découvrit heureusement ce qu'il voulait savoir; car étant entré dans une petite maison de campagne, pour s'y délasser après une longue course, il y aperçut un homme dont le visage effaré et la contenance embarrassée lui donnèrent quelques soupçons. Il s'informa secrètement qui il était, et d'où il venait; mais ne pouvant rien apprendre de particulier de cet inconnu, il commanda à ses gens de s'en saisir. Il voulut lui-même l'interroger; mais il n'en put tirer aucune réponse, ni par menaces ni par douceur, jusqu'à ce que, pressé par des tourments qu'on lui fit souffrir, il confessa qu'il était l'espion des barbares; qu'il courait tout le jour la campagne pour leur marquer le butin qu'ils pouvaient faire pendant la nuit; surtout, qu'il avait ordre de les avertir du passage de l'empereur, et de la marche de son armée. Il déclara ensuite le nombre, les forces et la retraite de ces barbares.

L'empereur partit promptement pour aller rejoindre son camp, marcha le lendemain avec quelques troupes, et fit attaquer si vigoureusement ce corps de barbares, que, malgré la difficulté des lieux, et la résistance qu'ils firent, il les força dans leurs marécages. Il y en eut un grand nombre de tués, quelques-uns furent pris et châtiés exemplairement; on poursuivit les autres le matin jusque vers le soir. Timase, voyant les soldats fatigués, pria l'empereur de prendre un peu de repos, et d'en donner à ceux qui le suivaient. On sonna la retraite; on campa dans une plaine voisine; on permit à chacun de se réjouir comme après une victoire, et, dans la confiance où l'on était, on n'eut pas tout le soin qu'il fallait de la garde et de la discipline du camp.

Cependant les barbares s'étant ralliés, et ayant appris

par quelques-uns des leurs, qui s'étaient sauvés du camp, l'état où étaient les troupes, vinrent à la faveur de la nuit, et firent un grand ravage avant qu'on s'en fût aperçu. Enfin ceux qui étaient le moins endormis ayant donné l'alarme de tous côtés, chacun se mit en défense. On courut à la tente de l'empereur, qui s'était levé au premier bruit qu'il avait ouï. Il se fit un combat dans le camp même, dont le succès eût été douteux, si ce prince n'eût animé ses gens par son exemple, et si Promote, un de ses lieutenants généraux, qui n'était pas loin de là, ne fût arrivé heureusement avec quelques escadrons de cavalerie qui achevèrent de mettre en fuite les ennemis.

Théodose avait résolu d'aller en personne les poursuivre, pour délivrer ses peuples des incommodités qu'ils en recevaient. Mais Promote lui représenta que ce n'étaient pas des ennemis dignes d'arrêter un grand empereur ; qu'il devait se réserver pour les grandes expéditions, et laisser à quelqu'un de ses lieutenants le soin de terminer une affaire où il y avait quelque fatigue à prendre, et nulle gloire à acquérir. Il se chargea lui-même de cette commission, et s'en acquitta si fidèlement, qu'il renferma ces barbares dans leurs forêts, et en fit un si grand carnage, qu'il n'y en eut pas un seul qui échappât.

L'empereur cependant continuait son voyage. Tous les peuples allaient au-devant de lui avec une affection extraordinaire, et chaque entrée qu'il faisait dans les villes était un triomphe. Il arriva à Constantinople le neuvième jour de novembre, plus glorieux des marques d'amitié qu'il recevait de ses sujets, que des victoires qu'il avait remportées sur ses ennemis. Son fils Arcadius vint le recevoir, et tous les corps de l'empire lui témoignèrent à l'envi la joie qu'ils avaient de son heureux retour.

Les premiers soins qu'il eut furent de rendre à Dieu

des actions de grâces pour toutes les prospérités de son règne, de visiter l'église magnifique qu'il avait fait bâtir à l'honneur de saint Jean-Baptiste, et d'y faire apporter d'un bourg voisin de Chalcédoine les reliques du même saint avec beaucoup de solennité. Il s'informa de l'état des affaires de l'Église ; et, ayant appris qu'Eunome avait tenu des assemblées dans la ville, et publié quelques-unes de ses erreurs, il le fit chasser de Constantinople. Il ordonna qu'on chassât de même tous les hérétiques des villes voisines, afin de leur ôter les moyens d'étendre leurs sectes, et de corrompre les peuples par leur communication contagieuse.

Après avoir ainsi réglé ce qui concernait la religion, il s'appliqua à connaître les besoins de l'État, et à soulager les provinces qui avaient été chargées, voulant relâcher dans la paix les tributs que la seule nécessité de la guerre lui avait fait imposer : il arrêta surtout les cabales qui s'étaient formées dans sa cour, tant par les intrigues de Ruffin que par les jalousies qu'on avait conçues contre ce favori.

Ruffin était Gaulois, de la province d'Aquitaine, d'une condition médiocre, mais d'un esprit élevé, souple, insinuant, poli, propre à divertir un prince, et capable même de le servir. Il vint à la cour de Constantinople : il s'y fit des amis et des protecteurs ; il fut connu de Théodose, il lui plut. Il ménagea si bien ses commencements de fortune, qu'il parvint en peu de temps à des emplois considérables. L'empereur lui donna la charge de grand maître de son palais, le fit entrer dans tous ses conseils, l'honora de son amitié et de sa confiance, et le fit enfin consul avec son fils Arcadius.

Cet homme se maintint comme il s'était avancé, par son adresse plutôt que par sa vertu. Son ambition croissait avec sa fortune. Il cherchait à s'enrichir des dépouilles de ceux qu'il opprimait par ses calomnies. C'était assez, pour être son ennemi, d'avoir un mérite

extraordinaire, et de pouvoir lui disputer le rang qu'il tenait. Comme il craignait néanmoins de perdre l'amitié du prince, s'il ne conservait son estime, il paraissait modeste et désintéressé. Il couvrait ses mauvais conseils de prétextes de justice ou de politique, et savait si bien faire valoir ses bonnes qualités, et cacher les mauvaises, que l'empereur, tout éclairé et tout jaloux qu'il était de son autorité, était bien souvent trompé et gouverné sans s'en apercevoir.

Les principaux seigneurs de la cour ne purent voir l'élévation de ce favori sans en être piqués. Timase et Promote, qui venaient de commander l'armée, et de rendre des services importants, avaient prétendu lui être préférés dans les occasions. Tatien, qui avait gouverné tout l'Orient en l'absence de Théodose, ne pouvait se résoudre de voir au-dessus de lui un nouveau ministre, qui n'avait rien de plus recommandable que le bonheur de plaire au prince. Procule, fils de Tatien, gouverneur de Constantinople, jeune homme hardi et entreprenant, résistait à Ruffin en toute rencontre. Ils conspirèrent ensemble contre lui, et résolurent de le perdre. Ruffin, averti de tous leurs desseins, prévint l'esprit de l'empereur, et obtint sa protection ; puis il songea non-seulement à se garder des surprises, mais encore à perdre ses ennemis. Ces haines, qui avaient été jusque-là secrètes, commencèrent à éclater peu de temps après ; car s'étant trouvé dans le conseil avec Promote, ils eurent diverses contestations. L'empereur en étant sorti, leur dispute se renouvela ; l'un et l'autre voulaient soutenir leur avis ; ils s'échauffèrent insensiblement. Ruffin en étant venu à des paroles offensantes, Promote s'emporta et lui donna un soufflet. Le bruit de cette action se répandit d'abord dans tout le palais. Chacun en jugea selon l'attachement qu'il avait à l'un ou à l'autre ; mais l'empereur, à qui Ruffin alla sur-le-champ faire ses plaintes, en fut extrêmement irrité. Il

chassa Promote de sa cour, et donna presque en même temps à Ruffin la charge de préfet du prétoire. La nouvelle dignité de ce favori, et la protection de l'empereur, dont il était assuré, lui donnèrent lieu de se venger plus facilement de ses ennemis. Promote ne survécut pas longtemps à cette disgrâce ; car ayant reçu l'ordre d'aller rejoindre l'armée, et de marcher contre les Bastarnes qui pillaient la Thrace, il fut tué dans une embuscade par un parti de ces barbares : plusieurs accusèrent Ruffin de cette trahison.

La mort de Procule ne fut pas moins funeste. Le ministre le fit accuser de plusieurs crimes, corrompit les commissaires qu'on lui avait donnés, les obligea sous main de le condamner à mort, et fit en sorte que la grâce que Théodose lui envoyait n'arrivât qu'après l'exécution. Il avait traversé Tatien dans des affaires de famille ; et Timase n'eût pas été plus heureux que les autres, s'il n'eût recherché l'amitié de ce favori, et s'il ne se fût rendu complice de ses crimes. Telle était la conduite de Ruffin, qui abusait de la bonté et de la confiance de son maître, et qui, cinq ans après, n'étant plus retenu par la crainte de Théodose, et vivant sous des empereurs faibles et peu habiles, fut une des principales causes de la désolation de l'empire par son orgueil et par son ambition démesurée.

Les choses étaient en cet état dans la cour de Constantinople, lorsqu'on y reçut les nouvelles de la trahison d'Arbogaste et de la mort de Valentinien. Quelques soins que Théodose eût pris de laisser à ce jeune prince un empire paisible et bien policé, à peine fut-il retourné en Orient, qu'il se forma de nouveaux partis dans Rome et dans les Gaules. Les sénateurs païens firent encore une députation solennelle pour demander le rétablissement de leurs temples, et l'exercice libre de leur religion. L'affaire fut examinée dans le conseil ; et, quoique tous les avis allassent à leur accorder ce qu'ils souhai-

taient, Valentinien s'y opposa, et renvoya les députés du sénat avec un refus qui ne leur laissait plus d'espérance.

Plusieurs, qui s'étaient faits chrétiens par politique, cherchaient alors les moyens de renoncer impunément à leur religion. Théodose avait tâché de remédier à ce désordre pendant qu'il fut en Occident; car ayant su que plusieurs personnes de qualité, pour s'accommoder aux temps, et pour parvenir aux charges, quittaient le culte des dieux, et se faisaient baptiser, il jugeait que ceux-là ne seraient pas fermes dans la loi, qui s'y engageaient par des motifs si faibles et si humains. Pour leur ôter la liberté de changer de religion, il fit publier une loi très-sévère contre les apostats. Il les déclara incapables de rendre des témoignages publics, inhabiles à succéder, indignes d'être reçus dans la compagnie des gens de bien, privés de suffrages, déchus de toute charge, noblesse ou dignité, sans pouvoir jamais prétendre d'être rétablis, voulant que ceux qui avaient profané les sacrés mystères fussent regardés non-seulement comme des gens égarés, mais encore comme des gens perdus, et qu'ils fussent abandonnés des hommes, puisqu'ils avaient abandonné Dieu.

Ceux-ci, qui se trouvaient liés dans une croyance qu'ils n'avaient embrassée que pour un temps, songeaient à faire un empereur sous lequel ils pussent quitter leur religion sans perdre leurs dignités. Flavien, préfet du prétoire, homme d'esprit et de grande expérience dans les affaires, mais fort adonné aux superstitions païennes, entretenait sous main ces cabales. Il était à craindre, tant par le crédit qu'il s'était acquis, et par des prédictions étudiées qu'il faisait courir parmi les gens du parti, que par les liaisons secrètes qu'il avait avec le comte Arbogaste, qui, étant accoutumé à faire le maître dans les Gaules, prenait des mesures pour conserver, malgré les jalousies de l'empereur, l'autorité qu'il s'était donnée.

Cet Arbogaste était un capitaine français qui s'était mis fort jeune au service des Romains. Il suivit Gratien dans ses guerres d'Allemagne, et s'y acquit beaucoup de réputation. Après la mort de ce prince il refusa de reconnaître Maxime, et, dans la révolte presque générale des officiers de l'armée, il tint ferme pour le parti de Valentinien. Il parvint à tous les emplois que méritait sa fidélité, jointe à la grande opinion qu'on avait de son courage et de sa conduite. Il gagna l'amitié des gens de guerre, qui, de leur autorité, lui déférèrent le commandement de l'armée sans que la cour osât s'y opposer. Après la défaite de Maxime, dont il fut la principale cause, il fut envoyé dans les Gaules pour s'en saisir, et pour y commander. Il y rétablit les affaires de l'empire, et gagna plusieurs batailles contre les barbares, et même contre ceux de sa nation, qu'il contraignit de lui demander la paix.

Théodose, qui connaissait ses grandes qualités, et qui avait eu dessein de l'emmener avec lui, jugea plus à propos de le laisser en Occident, comme un homme d'une fidélité reconnue, qui, par son crédit et par son exemple, pouvait retenir la cour de Valentinien dans le devoir, et assister de ses conseils ce jeune empereur, qui avait de très-bonnes inclinations, mais qui n'avait pas assez d'expérience dans les affaires. Arbogaste crut alors qu'on ne pouvait assez reconnaître ses grands services, et devint d'autant plus insolent qu'il s'estima plus nécessaire. Il disposait des charges de l'armée; il réglait les troupes, et leur donnait de nouvelles formes de discipline; il faisait la guerre ou la paix, selon ses caprices, méprisant ou réformant les ordres de l'empereur, et ne voulant d'autres bornes de son pouvoir que celles de son orgueil et de son ambition.

Valentinien, étant venu dans les Gaules, ne put souffrir qu'Arbogaste y commandât en souverain : il entreprit de l'abattre sans le perdre, et s'il pouvait même,

sans l'irriter. Pour cela il donnait des ordres importants sans sa participation; il était souvent d'un avis contraire au sien; quelquefois il rejetait ses conseils, ou préférait ceux des autres ministres, espérant par là accoutumer insensiblement à la dépendance cet homme qui lui eût été très-agréable, s'il n'eût affecté de lui être égal. Arbogaste, qui n'aimait pas à être contredit, et qui ne voulait rien perdre de l'autorité qu'on lui avait laissé prendre, se ligua secrètement avec tous les mécontents, et résolut de tout entreprendre si on le poussait. Cependant il s'assurait des officiers de l'armée, et s'opposait aux volontés de l'empereur, lorsqu'il ne tombait pas dans son sens.

En ce même temps on eut avis qu'une armée de barbares s'avançait vers les frontières de l'Italie. Valentinien, qui était alors à Vienne dans les Gaules, se disposa à passer les Alpes, et à marcher contre les ennemis à la tête de ses troupes. Mais avant que de s'engager à cette guerre, il voulut pourvoir à son salut en se faisant baptiser, et à son repos en disgraciant Arbogaste, et lui ôtant le commandement de l'armée.

Pour le baptême, quoiqu'il y eût dans les Gaules des évêques d'une grande sainteté, il souhaita de le recevoir de la main de saint Ambroise, qu'il appelait son père et son maître. Comme il allait lui envoyer un de ses officiers, il apprit que le saint prélat venait le trouver, dont il témoigna une joie extrême. Au premier bruit de la marche des ennemis, les gouverneurs et les magistrats des villes les plus exposées s'étaient adressés à cet archevêque, et l'avaient conjuré d'aller remontrer à l'empereur le danger où était l'Italie, si elle n'était promptement secourue. Il avait accepté la députation, la jugeant nécessaire pour le repos et pour la sûreté de son pays. Il se préparait même à partir le lendemain, lorsqu'on reçut des nouvelles à Milan que le prince pressait son voyage. L'archevêque, qui par charité ne man-

quait jamais aux choses nécessaires, et qui par pudeur n'en entreprenait point de superflues, se crut alors déchargé de sa commission, et attendit l'empereur à Milan, pendant que l'empereur l'attendait à Vienne.

Cependant Valentinien, tous les jours plus jaloux de son autorité, et plus piqué de l'arrogance insupportable d'Arbogaste, entreprit de le ruiner. Il prit son temps; et, comme il était un jour sur son trône, le voyant approcher, et le regardant avec indignation, il lui présenta un billet dans lequel il lui ordonnait de sortir de sa cour, et de quitter le commandement de ses armées. Arbogaste prit le billet de sa main; après l'avoir lu, il le déchira en sa présence, et se tournant insolemment vers lui: « Comme ce n'est pas vous, lui dit-il, qui « m'avez donné ce commandement, ce ne sera pas vous « qui me l'ôterez. » Valentinien, ne consultant que son courage et son ressentiment, se jeta sur l'épée d'un de ses gardes pour tuer Arbogaste; mais le garde la retint, et on l'obligea de dire partout que ce prince, ennuyé de ne pouvoir faire tout ce qu'il voulait, avait eu dessein de se tuer lui-même. Arbogaste, après cela, jugea bien qu'il n'y avait plus de sûreté pour lui, et qu'il fallait achever le crime de peur d'être prévenu. Sous prétexte que des personnes puissantes avaient résolu de le perdre, il assembla ses amis, il gagna les gens de la chambre, et mit des gens de guerre dont il disposait jusqu'aux environs du palais.

L'empereur envoya ses ordres au camp; on n'en fit point de cas. Il parla lui-même aux principaux officiers; ils n'osèrent lui obéir; et, se trouvant ainsi tout d'un coup presque abandonné et renfermé dans son propre palais, il envoya promptement un de ses secrétaires à Théodose, pour lui demander du secours. Il délibéra même quelque temps s'il irait encore une fois chercher un asile dans la cour de Constantinople; mais il crut que saint Ambroise pourrait le tirer de l'état malheureux où

il était. Il lui écrivit aussitôt, pour le conjurer de venir promptement le baptiser, et terminer par quelque accommodement ses différends avec Arbogaste. Le saint, qui avait un grand ascendant sur l'esprit de l'un et de l'autre, partit sur-le-champ, résolu de les réconcilier, de répondre de la sincérité de leurs intentions, de se donner pour otage à l'un et à l'autre, ou de s'attacher auprès de l'empereur et le défendre par ses vœux et par ses prières, si Arbogaste eût été inflexible.

Il traversait déjà les Alpes, lorsqu'il apprit avec une douleur incroyable la mort de Valentinien. Les historiens ont parlé différemment de la fin tragique de cet empereur. Les uns rapportent que, se divertissant après son dîner sur les bords du Rhône, Arbogaste le surprit et le tua ; les autres ont cru qu'après l'avoir fait étrangler par des assassins, il le fit pendre à un arbre avec son mouchoir, pour faire croire qu'il s'était tué lui-même. Ce qu'il y a de plus vraisemblable, c'est qu'il fut trahi par les gens du palais, à la sollicitation d'Arbogaste, et qu'on le trouva étranglé dans son lit, la nuit du samedi quinzième de mai, veille de la Pentecôte. Saint Ambroise retourna à Milan, ne cessant de pleurer le malheur de ce prince qu'il aimait tendrement, et dont il connaissait le mérite extraordinaire.

Car à peine avait-il atteint l'âge de vingt-cinq ans, qu'il avait déjà toutes les qualités qui pouvaient faire un grand empereur. Sa taille, son air, sa vigueur, son adresse en toutes sortes d'exercices, et certaine grâce naturelle qui accompagnait toutes ses actions, le faisaient aisément distinguer de tous ses courtisans. Il avait l'esprit vif et pénétrant, et ses avis dans le conseil étaient si justes et si graves, que, tout jeune qu'il était, on eût dit qu'il était consommé dans les affaires. Il était chaste, libéral, humain, ferme dans la mauvaise fortune, et modéré dans la bonne. Quoiqu'il eût trouvé ses finances épuisées par le malheur des guerres civiles, il ne vou-

lut jamais charger les peuples, et répondit à ceux qui lui conseillaient de créer de nouveaux impôts « qu'il « valait mieux songer à supprimer les anciens. »

On accusa quelques personnes de qualité d'avoir eu dessein de lui ôter l'empire ; il fit si peu de cas de ces accusations, qui sont d'ordinaire très-délicates, que personne sous son règne ne craignit l'envie ni les calomnies. Jamais prince ne fut plus docile, et plus prêt à se corriger de ses défauts. On trouvait d'abord qu'il se plaisait trop aux spectacles et à tous les divertissements du cirque : il s'en abstint, et permit à peine ces jeux publics aux naissances solennelles des empereurs, et aux grandes réjouissances de l'empire. Quelques-uns lui reprochaient que la passion qu'il avait pour la chasse le détournait du soin des affaires ; il fit tuer incontinent toutes les bêtes qu'il faisait nourrir dans son parc, et s'appliqua entièrement à gouverner l'État par lui-même. Ses envieux n'eurent plus rien à dire sur sa conduite, sinon qu'il avançait quelquefois l'heure de son repas par intempérance : il profita de cet avis, et devint si abstinent, qu'il jeûnait très-souvent, et mangeait fort peu, même dans ces festins magnifiques qu'il faisait à ses courtisans.

Il ne perdit aucune occasion de faire paraître sa piété envers Dieu et son zèle pour la vraie religion, soit contre les hérétiques, soit contre les païens. Il suivait en tout les avis et les instructions de saint Ambroise, l'honorant et l'aimant avec autant d'ardeur qu'il en avait eu autrefois à le persécuter et à le haïr. En quoi il montrait que ses fautes passées procédaient des impressions qu'on lui avait données, et non pas de son naturel. Il régna environ dix-sept ans, et fut digne d'une vie et d'une mort plus heureuses.

Il fallut pourvoir à l'empire. Arbogaste, par une modération affectée, refusa cet honneur que personne ne lui eût disputé ; et, soit qu'il n'aimât pas le faste, et

qu'il se contentât de gouverner l'empire sans être empereur, soit qu'il craignît de passer ouvertement pour le meurtrier de Valentinien, s'il venait à lui succéder, soit qu'il crût que les Romains n'obéiraient pas volontiers à un Français, ni les chrétiens à un païen, il jeta les yeux sur un de ses amis nommé Eugène, et résolut de le charger du nom et du titre d'une dignité dont il voulait se réserver toute la puissance. Eugène était un homme d'une naissance basse, qui, après avoir professé la rhétorique avec quelque réputation, avait quitté les écoles, et s'était mis à la suite de la cour. Ricomer, général des armées de Gratien, l'avait reçu chez lui en qualité de secrétaire, et, partant pour Constantinople, l'avait recommandé à Arbogaste comme un homme d'esprit et de savoir qui pouvait le servir utilement. Arbogaste le choisit donc comme une de ses créatures qui, ne pouvant prétendre au trône ni s'y maintenir sans son assistance, serait entièrement à lui par reconnaissance et par nécessité.

Flavien, au nom des païens, consentit à cette élection, parce qu'il espéra que sous un empereur aussi faible il aurait plus de part au gouvernement, et que d'ailleurs il savait qu'Eugène, encore qu'il fût chrétien, avait beaucoup de penchant pour le paganisme. On eut quelque peine à faire accepter l'empire à cet homme timide, et qui aimait son repos; mais les uns lui promirent tant de secours, les autres lui prédirent tant de bonheur, qu'il prit enfin la pourpre et le diadème, et se laissa proclamer empereur.

Les nouvelles de la mort de Valentinien surprirent extrêmement la cour de Constantinople. Théodose en fut très-sensiblement touché. Il écrivit incontinent aux princesses affligées des lettres de consolation sur la perte de leur frère, et pria saint Ambroise d'avoir soin de sa sépulture et de ses funérailles. Tout le peuple, touché des vertus et des malheurs de ce prince, renou-

velait la tendresse et l'estime qu'il avait eues pour lui. Les princesses fondaient en larmes. Elles avaient passé plus de deux mois à pleurer et à prier dans la chapelle où l'on avait mis en dépôt les cendres de leur frère. Elles voulurent assister à ses funérailles; et depuis elles s'éloignèrent du monde, où elles ne trouvaient plus rien d'agréable, pour aller pleurer tout le reste de leur vie la perte qu'elles avaient faite, et pour chercher en Dieu seul les consolations qu'elles ne pouvaient attendre des hommes.

Pendant qu'on rendait ces devoirs funèbres à la mémoire de Valentinien, Eugène, assisté des conseils d'Arbogaste et de Flavien, pensait à s'affermir dans sa nouvelle dignité. Il s'avança promptement vers le Rhin avec son armée, et fit faire des propositions si avantageuses aux rois des Français et des Allemands, qu'ils signèrent un traité de paix, et renouvelèrent leurs anciennes alliances avec l'empire. Arbogaste se réconcilia avec ces princes, qu'il avait traités avec trop de hauteur dans les guerres passées. On raconte que dans un festin qu'il leur fit, ils lui demandèrent s'il connaissait l'évêque Ambroise, et qu'ayant su qu'il avait eu l'honneur d'être au rang de ses amis, et de manger souvent à sa table, ils s'écrièrent qu'il ne fallait plus s'étonner s'il avait remporté tant de victoires, puisqu'il était aimé d'un homme qui pouvait même arrêter le soleil s'il eût voulu. Cette alliance avec deux nations si aguerries retint tous les autres barbares, et mit l'empire en sûreté.

Eugène envoya alors des ambassadeurs à Théodose pour savoir de lui s'il voulait le reconnaître pour collègue. Ruffin l'Athénien, chef de l'ambassade, eut ordre de ne faire aucune mention d'Arbogaste. On se contenta d'envoyer des prêtres pour le justifier du meurtre dont on le chargeait. Théodose écouta paisiblement la proposition que lui fit l'ambassadeur ; et comme il ne voyait aucune lettre d'Arbogaste, et qu'on affectait

même de n'en point parler, il se plaignit de lui, et l'accusa de la mort de Valentinien. Les prêtres alors prirent la parole, et voulurent lui prouver qu'il en était innocent ; mais leur discours étudié ne fit qu'augmenter les soupçons qu'on avait de sa trahison.

Quoique cet empereur eût sujet de rebuter les députés d'un meurtrier et d'un tyran, néanmoins il leur parla avec beaucoup de modération. Il les retint quelque temps, afin de délibérer à loisir sur le parti qu'il avait à prendre. Après quoi, jugeant qu'on cherchait à l'amuser par des propositions de paix, et qu'il n'y avait ni honneur ni sûreté de traiter avec des traîtres, il renvoya ces ambassadeurs chargés de magnifiques présents, sans leur rendre aucune réponse positive.

Cependant Eugène, après avoir réglé les affaires de l'État, consentit à ruiner celles de la religion. Il fut résolu dans son conseil que Flavien et Arbogaste demanderaient le rétablissement des sacrifices et de l'autel de la Victoire, et qu'après quelque difficulté on leur accorderait ce qu'ils souhaitaient, en sorte que les païens fussent contents, et que les chrétiens ne fussent pas offensés. Ils présentèrent donc leur requête. Eugène feignit d'abord de ne vouloir rien entreprendre contre les lois de ses prédécesseurs et contre sa propre conscience. Mais enfin il consentit à tout ce qu'on voulut, protestant néanmoins que c'était à ses amis et non pas à leurs dieux, qu'il accordait cette grâce, et que s'il permettait de relever cet autel et de rétablir ces sacrifices, ce n'était pas pour faire honneur à des idoles dont il se moquait, mais pour gratifier des personnes de mérite, à qui il ne pouvait rien refuser. Il crut avoir trouvé un tempérament plausible, et ménagé par ces vaines distinctions une religion à laquelle il n'était pas fort attaché, et qu'il ne lui convenait pas pourtant d'abandonner.

Saint Ambroise ayant appris, peu de temps après,

qu'il venait à Milan en diligence, ne voulut pas l'y attendre, non par aucune crainte qu'il eût de sa puissance, mais pour l'horreur qu'il avait de ses sacriléges. Le saint archevêque n'avait pas ignoré quels étaient les desseins d'Eugène, et quelles devaient être les délibérations de son conseil. Eugène, de son côté, ne doutait pas que l'archevêque n'eût le courage de s'opposer à son impiété, ou pour le moins de la lui reprocher. Aussi, dès qu'il fut maître de l'empire, il lui écrivit des lettres très-obligeantes, pour rechercher son amitié, à dessein de s'en prévaloir dans la suite. Le saint ne lui fit aucune réponse précise, de peur d'autoriser son usurpation par des civilités qui pouvaient être mal interprétées. Il ne laissa pas pourtant de lui écrire en faveur de quelques malheureux qui avaient eu recours à lui, montrant par cette sage conduite qu'il ne savait point flatter contre son honneur et sa conscience, et qu'il ne refusait pas d'honorer et de prier ceux sur qui la providence de Dieu avait fait tomber la puissance souveraine. Aussitôt qu'il eut avis que cet empereur était arrivé à Milan, il lui écrivit une lettre pleine de zèle et de piété, sans toucher à son élection, ni aux affaires d'État, qu'il laissait à Théodose à démêler.

Eugène, bien loin d'être touché de cette lettre, se flattait des grandes espérances que lui donnait Flavien, de la part des dieux, d'une protection infaillible. Il se disposait même à la guerre, sur la prédiction d'une célèbre victoire qui devait lui conquérir un empire, et ruiner la religion chrétienne. Théodose eut plus de regret d'apprendre que Rome avait ouvert les temples des dieux, et que les sacrifices qu'il y avait abolis si heureusement y fumaient de tous côtés, que de la voir sous la puissance d'un usurpateur. Il fit publier un nouvel édit dans tout l'Orient, par lequel il défendait à tous ses sujets d'immoler des victimes, de consulter les entrailles des animaux, d'offrir de l'encens à des

figures insensibles, et de faire aucun autre exercice d'idolâtrie, sous peine d'être traités comme des criminels de lèse-majesté, voulant que les lieux où l'on aurait offert de l'encens aux dieux fussent confisqués ; et condamna à une amende considérable les magistrats qui ne tiendraient pas exactement la main à l'exécution de cette ordonnance. Il fit encore une loi contre les hérétiques, et leur défendit de faire des ordinations, et de tenir des assemblées, condamnant pour la première fois à une amende de dix livres d'or les clercs et les évêques de chaque secte qui auraient manqué contre cette ordonnance. Par ces actions il attirait sur lui les secours du Ciel, pendant qu'Eugène se confiait en la force des hommes.

Après quoi il s'appliqua entièrement aux préparatifs de la guerre. Il déclara son fils Honorius empereur, et résolut de le laisser à Constantinople avec Arcadius, afin que leur présence entretînt la paix de l'Orient, pendant qu'il irait en personne combattre ses ennemis. On leva des troupes dans les provinces. Ricomer, un des plus anciens généraux, devait en avoir le commandement ; mais il mourut avant l'expédition. Ruffin eut ordre de demeurer auprès des jeunes princes, pour les assister de ses conseils. Tous les officiers généraux furent nommés, et partirent pour se rendre à la tête des corps qu'ils commandaient.

Théodose était encore à Constantinople, et se préparait à la guerre par ses jeûnes, par ses prières, et par les visites fréquentes des églises. Il avait envoyé au solitaire Jean, qui avait autrefois prédit la défaite de Maxime, pour le consulter sur l'événement de cette guerre. Le saint homme avait répondu que cette entreprise serait plus difficile que la première ; que la bataille serait sanglante ; que Théodose remporterait enfin une célèbre victoire, mais qu'il mourrait peu de temps après au milieu de sa gloire et de ses triomphes.

L'empereur avait reçu ces deux nouvelles, l'une avec beaucoup de joie, l'autre avec beaucoup de fermeté.

Au lieu d'imposer de nouveaux tributs pour fournir aux frais de cette guerre, comme il avait fait autrefois, il supprima entièrement ceux que Tatien, grand maître du palais, avait imposés deux ans auparavant. Ainsi ces provinces eurent la joie de se voir soulagées, pendant que celles de l'usurpateur étaient opprimées par des impositions nouvelles et excessives. Il ordonna même que tous les biens des proscrits, qui avaient été confisqués et réunis au domaine impérial, durant la magistrature du même Tatien, seraient rendus, sans aucune opposition, ou aux coupables qui en avaient été dépouillés, ou à leurs plus proches parents.

Après cela, craignant que les désordres des gens de guerre n'attirassent sur lui la haine des peuples et la vengeance de Dieu, il résolut de réprimer la licence des troupes. Il envoya ordre à ses généraux de faire publier dans le camp de très-expresses défenses à tous les soldats de rien exiger de leurs hôtes; enjoignant à tous les officiers de punir très-sévèrement ceux qui feraient la moindre exaction ou la moindre violence, et leur recommandant surtout d'avoir soin du repos et du bien des pauvres familles de la campagne, comme si c'était le leur propre.

Il ne se contenta pas d'avoir donné de si grandes marques de justice et de bonté; il voulut encore faire un acte héroïque de générosité chrétienne, et pardonner quelque injure, comme il avait pardonné, quelques années auparavant, la sédition d'Antioche. Il fit dresser un rescrit dans ces termes : « Si quelqu'un du « peuple, contre toutes les lois de la pudeur et de la « modestie, a entrepris de diffamer notre nom, par « quelque action ou par quelque médisance, et s'est « emporté jusqu'à décrier notre gouvernement et notre « conduite, nous ne voulons point qu'il soit sujet à la

« peine portée par les lois, ni qu'on lui fasse aucun « mauvais traitement : car si c'est par une légèreté in- « discrète qu'il a mal parlé de nous, nous le devons « mépriser ; si c'est par folie, nous devons en avoir « compassion ; si c'est par une mauvaise volonté, nous « voulons bien le pardonner. »

Après ces actions de clémence et de piété, Théodose partit de Constantinople. A sept milles de là il s'arrêta pour faire sa prière dans une église qu'il avait fait bâtir en l'honneur de saint Jean-Baptiste. Après quoi il continua son voyage jusqu'à ce qu'il eût joint ses troupes, et s'avança du côté des Alpes. Timase commandait les légions romaines qui avaient combattu avec tant de gloire en Orient contre les barbares, et en Occident contre Maxime. Stilicon, prince vandale, qui avait épousé la princesse Sérène, nièce de l'empereur, conduisait les troupes qu'on avait tirées des frontières depuis les derniers traités. Gaïnas était à la tête des Goths qui s'étaient donnés à l'empire depuis la mort du roi Athanaric. Après eux marchaient Saules et Alaric avec un corps de barbares, accouru des bords du Danube pour assister à cette guerre. Ils étaient suivis de quelques compagnies de vieux Ibériens, commandés par Bacurius, capitaine de leur nation, aussi zélé pour la défense de la religion chrétienne que pour le service de l'empereur. Gildon, gouverneur d'Afrique, avait eu ordre d'amener un puissant secours ; mais il demeura armé sans prendre parti, attendant sur qui tomberait le sort des armes, et songeant plutôt à se révolter lui-même qu'à punir la révolte d'Eugène. Théodose animait son armée par sa présence ; et faisant porter devant lui le grand étendard de la croix, il espérait, avec le secours du Ciel, terminer heureusement cette guerre, où il s'agissait non-seulement de l'empire, mais encore de la religion.

Eugène, de son côté, avait assemblé une puissante armée, composée de légions qui avaient servi sous Va-

lentinien, d'une milice nombreuse que Flavien avait ramassée en Italie, excitant les païens à aller au secours de leurs dieux, et d'une infinité d'Allemands et de Français qu'Arbogaste, leur compatriote, avait engagés à son parti. Ces trois chefs avaient des vues différentes. Eugène cherchait le repos, et croyait pouvoir régner en paix après le gain d'une bataille, Arbogaste ne demandait que des occasions d'acquérir de la gloire, et de se signaler dans les combats; Flavien ne voulait que rétablir le culte des dieux, et se rendre considérable en se faisant le chef d'un parti. Ils s'accordaient pourtant tous en ce point, qu'il fallait vaincre Théodose et abolir la religion chrétienne. Eugène, selon quelques historiens, y avait déjà renoncé, piqué de la retraite et de la liberté de saint Ambroise, et plus encore de la fermeté des prêtres de Milan, qui, par ordre de cet archevêque, l'avaient traité de sacrilége, et n'avaient jamais voulu recevoir ses offrandes. Ils sortirent donc de la ville, et menacèrent d'exterminer les ecclésiastiques, et de faire de toutes les églises de Milan des écuries pour leurs chevaux, après la défaite de Théodose.

Arbogaste, qui était chargé de tous les soins de cette guerre, s'avança avec toute l'armée, et de peur de l'affaiblir en la divisant, comme avait fait Maxime, il marcha vers les Alpes avec toutes les forces d'Occident, résolu d'attendre Théodose, et de lui fermer l'entrée de l'Italie. Il mit des troupes au bas des Alpes juliennes, dont il donna la garde à Flavien; il fit construire des forts sur les hauteurs, et campa dans une grande plaine, le long du fleuve Frigidus, qui prend sa source dans ces montagnes. Flavien, de son côté, immolait des victimes, produisait de nouveaux oracles, et faisait porter à la tête de l'armée, parmi les enseignes, la statue d'Hercule et celle de Jupiter foudroyant. On ne laissait à Eugène que le titre d'empereur, et le soin d'animer ses troupes par ses harangues.

Cependant Théodose arriva vers les Alpes, alla reconnaître les ennemis, et fit donner si brusquement sur ceux qui gardaient les passages, que, la terreur et le désordre s'étant mis parmi eux, il se rendit maître de leurs retranchements, et emporta après quelque résistance ces forts qu'Arbogaste avait crus non-seulement imprenables, mais encore inaccessibles. Flavien, qui s'était promis d'arrêter l'armée ennemie, ou de la faire périr dans les défilés de ces montagnes, s'y voyant forcé, aima mieux mourir en combattant que de survivre à son malheur, et de souffrir la honte d'avoir donné de fausses espérances, et de s'être trompé dans ses prédictions. Théodose passa promptement avec toute son armée par ce chemin qu'il s'était ouvert, et s'alla présenter en bataille devant les ennemis.

En descendant les Alpes vers Aquilée, on découvre une grande plaine, capable de contenir plusieurs armées, coupée d'un côté par le fleuve Frigidus, et bornée de l'autre par des montagnes, qui sont comme de seconds remparts que la nature semble avoir faits pour la sûreté de l'Italie. Ce fut là qu'Arbogaste attendit Théodose pour le combattre. Il apprit sans s'émouvoir que les passages étaient forcés, et rassura ses troupes, qu'une action si résolue avait un peu ébranlées. Il étendit dans la plaine cette armée de barbares qu'il avait amenés des Gaules, laissant Eugène sur des hauteurs avec les légions romaines pour les soutenir. Après avoir donné ses ordres partout, et représenté aux troupes la confiance qu'il avait en leur valeur, la nécessité de vaincre, l'importance de la victoire, et les récompenses qu'elles devaient espérer, il se mit à la tête de quelques bataillons français, auxquels il avait donné l'avant-garde, et attendit quel mouvement ferait l'ennemi.

Théodose ne perdit point de temps; et, pour garder le même ordre de bataille, il fit descendre dans la plaine avec une diligence incroyable toutes ses troupes

étrangères, et se réserva avec le corps des soldats romains sur les éminences voisines. Quelque ardeur qu'on remarquât dans les deux armées, elles se donnèrent le temps de se mettre en ordre, et de prendre leurs avantages, jusqu'à ce que Théodose fit donner le signal pour marcher. Gaïnas fut le premier à la charge avec les Goths qu'il commandait. Arbogaste leur opposa des troupes françaises, qui les reçurent avec beaucoup de courage et de fermeté. Le combat s'échauffa ; les deux partis, assistés des corps qu'on avait détachés pour les soutenir, disputèrent longtemps la victoire ; mais enfin les Goths furent ébranlés, et, se voyant affaiblis par la perte de leurs principaux officiers et de leurs plus vaillants soldats, et accablés par le nombre de troupes qui leur tombaient à tous les moments sur les bras, ils commencèrent à plier, et, se renversant les uns sur les autres, mirent toute l'armée en désordre.

Arbogaste, profitant de la confusion où ils étaient, les poursuivit avec quelques escadrons de réserve, et en fit un horrible carnage. Dix mille Goths y furent tués sur la place ; le reste fut presque mis hors de combat, et toute cette multitude de barbares allait être entièrement défaite. Théodose, qui d'une hauteur découvrait la déroute de ses gens, et voyait sa perte inévitable si Eugène venait fondre sur lui avec ses légions romaines, eut recours à Dieu en cette extrémité, et, levant les mains au ciel, il fit cette prière : *Vous savez, mon Dieu, que j'ai entrepris cette guerre au nom de Jésus-Christ votre Fils. Si mes intentions ne sont pas aussi pures que je pensais, que je périsse. Si vous approuvez la justice de ma cause, et la confiance que j'ai en vous, secourez-moi, et ne permettez pas que les gentils disent : « Où est le Dieu des chrétiens? »*

A peine eut-il achevé ces mots, qu'il descend dans la plaine avec les Romains, qu'il excitait par sa piété et par son courage, et s'avance pour arracher aux ennemis

une victoire qu'il croyait assurée. Cependant Bacurius donnait des marques d'une fidélité et d'une valeur extraordinaires; car, après avoir rallié les fuyards, et s'être mis à la tête des Ibériens, il soutenait tout le poids du combat, essuyant tous les traits des ennemis qui le chargeaient de tous côtés, et arrêtant leur furie jusqu'à ce que Théodose fût arrivé.

Alors le combat recommença. L'un et l'autre parti s'efforçait de vaincre, les uns enflés de leurs premiers succès, les autres animés par la présence de l'empereur. On attaquait, on résistait sans craindre le péril, sans reculer de part ni d'autre. Mais quelque effort que pût faire Théodose, il ne put jamais remporter aucun avantage sur Arbogaste, qui se soutenait par sa valeur, par sa conduite, par la multitude et par le courage de ses troupes. Enfin la nuit termina le combat, et chacun fut obligé de se retirer dans son camp. La perte ne fut pas considérable du côté d'Eugène; Théodose perdit plusieurs officiers, entre autres le brave Bacurius, qui, après avoir écarté plusieurs fois les ennemis, et percé leurs escadrons l'épée à la main, fatigué du travail de cette journée, affaibli par les blessures qu'il avait reçues, vint tomber enfin, à la vue de l'empereur, sur un tas de barbares qu'il avait tués de sa propre main.

Les deux empereurs passèrent la nuit bien différemment. Eugène fit allumer des feux par tout son camp, distribua des récompenses à ceux qui s'étaient distingués par quelque action éclatante, et crut avoir remporté une entière victoire. Il ne douta pas même que Théodose ne se sauvât à la faveur de la nuit avec les troupes qui lui restaient. Théodose, de son côté, ayant regagné son camp sur la montagne, assembla les principaux chefs de son armée, et tint conseil de guerre. Timase et Stilicon furent d'avis de céder au temps, et de pourvoir promptement à la sûreté de la retraite.

L'empereur rejeta leur conseil, et les regardant avec quelque indignation : « A Dieu ne plaise, leur dit-il, « que la croix de Jésus-Christ qui paraît dans mes dra-« peaux fuie devant les statues d'Hercule et de Jupiter, « qu'on porte parmi les enseignes des ennemis ! » Ces paroles, dites avec une grande confiance, inspirèrent à ses capitaines la constance qu'il leur souhaitait. Il donna les ordres nécessaires pour le lendemain, et se retira dans une chapelle proche du lieu où il était campé, pour y passer le reste de la nuit en prière.

On rapporte que s'étant endormi vers le matin, il vit en songe deux cavaliers montés sur deux chevaux blancs, qui l'encourageaient à combattre, et lui répondaient du succès de la bataille, assurant qu'ils étaient Jean l'Évangéliste, et Philippe, apôtre de Jésus-Christ, envoyés de Dieu pour marcher devant ses enseignes, et pour marquer à ses soldats le chemin qui devait les conduire à la victoire. Soit que ce songe ne fût qu'un effet de l'imagination de ce prince encore échauffée du dernier combat, et d'un nouveau désir de vaincre avec l'assistance du Ciel ; soit que ce fût un témoignage sensible de la protection de Dieu sur lui ; il raconta, en s'éveillant, ce qu'il avait vu, et sortit de la chapelle accompagné d'une partie de ses officiers, pour aller mettre son armée en bataille. On lui présenta dans ce même temps un soldat qui avait eu la même nuit une vision semblable à la sienne. Il l'interrogea, lui fit redire plusieurs fois toutes les circonstances de ce songe, et, prenant de là occasion d'encourager son armée, il dit à ses capitaines « qu'ils ne pouvaient plus douter du succès « de la bataille, après ce nouveau témoignage ; qu'il « l'avait résolue contre leurs avis, mais que c'était par « un ordre secret de Dieu, qui leur envoyait des chefs « invisibles pour les conduire ; que toutes les forces « humaines n'étaient plus à craindre, puisque le Ciel « était pour eux ; qu'ils combattissent vaillamment sous

« de si puissants auspices, et qu'ils regardassent leurs « protecteurs, et ne comptassent point leurs ennemis. »

Cette nouvelle, s'étant répandue par toute l'armée, releva le courage des soldats ; et, comme il n'y a point de plus forte confiance que celle qui est fondée sur la religion, ils ne demandèrent plus qu'à combattre. Ils croyaient voir tout le Ciel armé pour leur défense, et s'attendaient non pas à un combat douteux, mais à une victoire certaine. Théodose profita de cette ardeur, et les fit descendre promptement dans la plaine.

Comme il achevait de donner ses ordres, il reçut des lettres de quelques officiers de l'armée ennemie qu'on avait postés sur les montagnes, qui lui promettaient de se ranger de son parti s'il voulait leur accorder les mêmes honneurs et le même rang qu'ils avaient sous Eugène. L'empereur ayant pris des tablettes de quelques-uns de ceux qui étaient auprès de lui, il leur marqua les emplois qu'il leur destinait, s'ils s'acquittaient de leurs promesses ; après quoi il marcha droit à l'ennemi, se munissant du signe de la croix, qui fut le signal de la bataille.

Cependant Arbogaste se disposait à le recevoir, et, ne sachant d'où pouvait venir cette assurance à des gens vaincus, à qui il ne restait que peu de troupes, il détachait à tous moments des escadrons pour se saisir des postes avancés, et rangeait son armée en sorte qu'il pût l'étendre dans la plaine pour envelopper l'ennemi. Eugène, du haut d'une colline, où l'on avait dressé son pavillon, haranguait ses soldats et leur remontrait qu'ils n'avaient plus que cette fatigue à essuyer ; qu'il était aisé de rompre ce gros de désespérés qui venaient plutôt pour mourir que pour combattre ; qu'ils verraient plier à la première attaque ce reste d'armée qu'ils avaient défaite le jour précédent, s'ils voulaient le charger courageusement, et achever une victoire qui était déjà bien avancée ; il leur promit à tous des ré-

compenses, et donna ordre aux officiers de prendre Théodose, et de le lui amener vif et chargé de fers.

Comme les armées furent en présence, Théodose remarqua que son avant-garde, à la vue d'une si grande multitude d'ennemis, marchait un peu trop lentement; et, craignant qu'Arbogaste ne profitât de cette lenteur, il descendit de cheval, s'avança lui seul vers les premiers rangs, et s'écria avec une sainte confiance : « Où « est le Dieu de Théodose? » Il ranima ses troupes, et les mena lui-même au combat.

Il se déchargea d'abord de part et d'autre une grêle de flèches et de traits, qui obscurcirent l'air. On se mêla peu de temps après. L'exemple du prince, et l'espérance du secours du Ciel, excitaient les uns; la colère et l'indignation poussaient les autres à faire des efforts extraordinaires. L'ardeur était pareille dans les deux partis, et il n'y avait encore aucun avantage considérable. Les choses étaient en cet état dans l'aile droite où Théodose combattait, lorsqu'on vint lui donner avis que les troupes auxiliaires qui composaient l'aile gauche étaient vigoureusement attaquées par Arbogaste, et qu'elles commençaient à s'ébranler, si elles n'étaient soutenues.

Théodose monta promptement à cheval, et courut, suivi de quelques-uns des siens, vers ces barbares, pour se mettre à leur tête, et les encourager par sa présence. Mais il aperçut un gros de cavalerie ennemie, qui s'étant avancé par les détroits des montagnes, s'était jeté dans la plaine, et venait fondre par derrière sur son armée. Il s'arrêta, et se mit en état de se défendre avec le peu de gens qui l'accompagnaient. Le comte Arbétion, qui commandait ces escadrons ennemis, était prêt à tomber sur Théodose, et l'aurait infailliblement accablé avant qu'il pût être secouru; mais soit que la contenance fière et majestueuse de ce prince lui eût inspiré du respect et de la vénération pour sa personne, soit qu'il fût venu dans le dessein de suivre le meilleur

parti, il baissa les armes, et se rangea avec ses troupes près de l'empereur, pour le suivre et pour lui obéir.

Théodose, se voyant non-seulement délivré d'un grand danger, mais encore renforcé d'un secours considérable, tourna du côté de son aile gauche, qu'il rassura par sa présence. Mais quelque effort qu'il fît dans le combat sanglant et opiniâtre, où la valeur était si grande dans les deux partis, et le nombre si inégal, le courage et la prudence d'Arbogaste, la vigueur et l'obstination de ses troupes, les ressources qu'il trouvait dans la multitude de ses soldats, allaient sans doute ruiner l'armée de Théodose ; elle s'affaiblissait insensiblement, et allait être, sinon vaincue, du moins fatiguée par la longueur de la bataille, lorsque le Ciel se déclara pour cet empereur par une merveille que les païens mêmes n'ont pu dissimuler.

Il se leva du sommet des Alpes un vent impétueux entre l'orient et le septentrion, qui, soufflant tout à coup sur les escadrons d'Eugène, les mit dans un étrange désordre. Ils étaient ébranlés, quelque effort qu'ils fissent pour demeurer fermes. Leurs boucliers leur étaient comme arrachés des mains. Les flèches qu'ils tiraient, ou perdaient leur force en l'air, ou retournaient contre ceux qui les avaient tirées. Les flèches qu'on décochait contre eux, poussées par des tourbillons rapides, leur portaient de profondes et mortelles blessures. Des nuées de poussière que l'orage avait élevées, donnaient dans le visage des soldats, et leur ôtaient l'usage de la vue et de la respiration même. Ainsi ils demeuraient comme immobiles, et comme liés par une puissance invisible, sans pouvoir ni attaquer ni se défendre, exposés aux dards et aux javelots qu'on leur lançait de toutes parts.

Alors les troupes de Théodose, reconnaissant le secours du Ciel qui combattait si manifestement pour elles, enfoncent les ennemis l'épée à la main, et font un hor-

rible carnage de ces barbares, qui le jour précédent avaient remporté tant d'avantages. Arbogaste, après s'être roidi inutilement contre le Ciel et contre la terre, ne voyait plus de salut pour lui que dans la fuite. Les chefs des légions d'Occident demandaient quartier, et imploraient la clémence du vainqueur à qui Dieu les avait soumis, et Théodose se voyait pour la seconde fois dompteur des tyrans, et maître absolu des deux empires.

Il fit sur-le-champ cesser le carnage. Il accorda à tous les officiers la grâce qu'ils demandaient, et leur ordonna, pour preuve de leur fidélité, de lui amener Eugène. Les principaux d'entre eux partirent d'abord pour exécuter cet ordre. Ils trouvèrent sur une hauteur le tyran, qui, se confiant aux premiers succès de la bataille, et n'ayant pu discerner la défaite de ses troupes parmi les orages et la poussière qui les couvrait, attendait à tout moment des nouvelles d'une pleine victoire. Il aperçut ces hommes qui couraient vers lui à toute bride; et, commençant à triompher en lui-même, il leur demanda, dès qu'il put être entendu, s'ils lui amenaient Théodose, comme il le leur avait commandé. Toute la réponse qu'on lui fit, ce fut de l'enlever lui-même, de le dépouiller de ses habits impériaux, et de le traîner aux pieds du vainqueur.

Théodose, le regardant avec un air de mépris, mêlé pourtant de quelque pitié, lui reprocha le meurtre de Valentinien, l'usurpation de l'empire, les désordres de la guerre civile, et surtout le renversement de la religion, et les honneurs rendus aux statues d'Hercule et de Jupiter; et, comme ce misérable, sans autre justification, demandait lâchement la vie, l'empereur, se tournant, l'abandonna aux soldats, qui lui tranchèrent la tête la troisième année de son règne, le sixième jour de septembre. Le malheureux Arbogaste, après avoir erré deux jours par les montagnes, abandonné de Dieu

et des hommes, et désespérant de pouvoir échapper à ceux qui le cherchaient pour le mener à Théodose, se chargea lui-même de son supplice, et se passa deux épées l'une après l'autre au travers du corps.

L'empereur, satisfait de la mort de ces deux coupables, pardonna à tous ceux qui avaient suivi leur parti. Jamais prince ne fut plus modéré dans ses victoires. Il n'insultait jamais aux vaincus, et souvent il les plaignait. Sa fierté cessait d'ordinaire avec la guerre. Il savait pardonner, et ne savait presque pas punir; et, oubliant qu'il eût des ennemis, dès qu'il avait achevé de vaincre il faisait du bien à ceux mêmes qui avaient porté les armes contre lui.

Il apprit que les enfants d'Eugène et de Flavien s'étaient réfugiés dans les églises d'Aquilée; il envoya promptement un tribun avec ordre de leur sauver la vie. Il eut soin qu'on les élevât dans la religion chrétienne. Il leur laissa des biens et des charges, et les traita comme s'ils eussent été de sa famille. Après avoir mis ordre à la sûreté de ses ennemis, il fit de grandes largesses aux troupes, et leur distribua tout le butin; et, comme il faisait emporter ces statues de Jupiter, que les païens avaient dressées sur les montagnes, ayant ouï quelques soldats qui disaient plaisamment qu'ils voudraient bien être foudroyés de ces foudres d'or, il les leur fit donner sur-le-champ. Mais comme cette victoire était la victoire de Dieu plutôt que la sienne, son principal soin fut d'en faire rendre par tout son empire de solennelles actions de grâces. Il dépêcha des courriers à Constantinople, pour donner avis aux jeunes princes, qu'il y avait laissés, de l'heureux succès de ses armes. Il en écrivit surtout à saint Ambroise pour le prier de remercier Dieu de sa victoire.

Ce saint archevêque était retourné à Milan aussitôt qu'Eugène et Arbogaste en furent sortis; et, quelque terreur qu'ils eussent répandue dans l'Italie, il avait

toujours espéré que Dieu favoriserait le bon parti, et prendrait la protection de Théodose. Lorsqu'il apprit que ce prince avait gagné la bataille, et qu'il eut reçu ses ordres, il offrit en son nom le saint sacrifice, mettant sa lettre sur l'autel, et la présentant à Dieu comme un gage de la foi de ce pieux empereur. Peu de temps après il partit lui-même de Milan pour aller trouver l'empereur à Aquilée. Leur entrevue fut pleine de joie et de tendresse. L'archevêque se prosterna devant ce prince, que la piété et la protection visible de Dieu lui avaient rendu plus vénérable que ses victoires et ses couronnes, et lui souhaita que Dieu le comblât de toutes les prospérités du Ciel, comme il l'avait comblé de toutes celles de la terre. L'empereur, de son côté, se jeta aux pieds de l'archevêque, attribuant à ses prières les grâces qu'il venait de recevoir de Dieu, et le conjurant de faire des vœux pour son salut, comme il en avait fait pour sa victoire. Ils s'entretinrent ensuite des moyens de remettre la religion dans l'état où elle était avant cette guerre, et ne se quittèrent plus.

Cependant les courriers qu'on avait dépêchés à Constantinople y arrivèrent; et, le bruit de la défaite d'Eugène s'étant répandu dans toutes les provinces de l'empire, il s'y fit des réjouissances publiques. Les jeunes empereurs n'oublièrent rien de ce qui pouvait rendre cette victoire plus célèbre. Ils firent de grandes largesses au peuple, donnèrent des spectacles magnifiques, et surtout rendirent à Dieu des actions de grâces avec une pompe que leur présence et celle des principaux évêques d'Orient rendirent très-solonnelles.

Ruffin, qui gouvernait absolument l'empire en l'absence de Théodose, avait convoqué ces prélats à Constantinople pour une cérémonie ecclésiastique. Ce ministre avait longtemps couvert sa vanité et son ambition sous les apparences d'une modestie affectée; et, soit pour donner bonne opinion de soi à l'empereur,

qui l'aimait, soit pour donner moins d'ombrage aux courtisans qui lui enviaient sa fortune, il devenait tous les jours plus puissant sans paraître plus orgueilleux. Il cherchait sourdement les moyens de s'enrichir; et, quoiqu'il fût naturellement porté au faste et au bruit, son avarice retenait son orgueil. Mais lorsqu'il se vit assuré de la faveur de son maître, et comblé des biens qu'il en avait reçus ou qu'il avait lui-même injustement acquis, il s'abandonna à son naturel, et devint insolent dès qu'il crut pouvoir l'être impunément. Il se fit un grand nombre de créatures, marcha avec un train plus superbe qu'il n'était séant à un particulier, et fit bâtir des maisons plus magnifiques que les palais mêmes des empereurs.

Cependant Théodose, par les avis de saint Ambroise, s'appliquait à abolir les superstitions du paganisme, défendant, sous des peines très-sévères, l'exercice de toutes les religions profanes, et montrant que s'il avait vaincu par le secours de Dieu, il n'avait aussi vaincu que pour sa gloire. Il nomma consuls les deux fils d'Anyce Probe, autrefois préfet du prétoire sous le grand Valentinien, et si célèbre non-seulement dans l'empire romain, mais encore dans les royaumes étrangers, que deux des plus sages et des plus puissants seigneurs de Perse vinrent en Italie pour y voir comme deux miracles du monde, à Milan, saint Ambroise, fameux entre les évêques, et à Rome, Anyce Probe, illustre entre les sénateurs romains. Cet homme avait élevé ses enfants dans la pureté de la foi et dans tous les exercices de la piété chrétienne, et Théodose, qui, dans le choix des magistrats, avait égard au mérite des personnes et à l'honneur de la religion, passa par-dessus les règles ordinaires, et mit tout le consulat dans cette vertueuse famille.

Après avoir donné ordre aux affaires les plus pressantes, soit qu'il se sentît affaibli, soit qu'il eût fait de sérieuses réflexions sur la prophétie du saint abbé Jean,

10*

au lieu de ses triomphes, il se disposa à la mort. Quelque juste que fût la guerre qu'il avait entreprise contre les ennemis de Dieu et de l'État, toutefois, comme il s'y était répandu beaucoup de sang, ce prince voulut s'abstenir durant quelque temps de l'usage de l'eucharistie, se jugeant indigne, selon l'esprit de la loi de Moïse et de quelques canons pénitentiaux, de participer à ces mystères de paix, jusqu'à ce qu'il eût purifié son cœur et ses mains, et qu'il eût effacé par sa pénitence ces impressions grossières que donnent aux plus grandes âmes les colères et les vengeances, même légitimes.

Il partit d'Aquilée avec ces dispositions, et se rendit à Milan, pour penser plus tranquillement à sa conscience sous la direction de saint Ambroise, qui était parti ce jour-là avant lui, et pour recevoir Arcadius et Honorius, ses enfants, qu'il faisait venir de Constantinople. A peine y fut-il arrivé, qu'il se trouva plus faible et plus indisposé qu'il n'avait été auparavant. Il ne relâcha rien pourtant de ses soins ordinaires, assistant à tous ses conseils, écoutant lui-même les plaintes des peuples, signant les grâces qu'il avait accordées à ses ennemis, travaillant à rétablir l'ordre qu'Eugène avait troublé dans tout l'Occident, et se croyant obligé d'agir ainsi jusqu'à l'extrémité, et de sacrifier encore ce peu de vie qui lui restait au bien et au repos de son empire.

Les jeunes empereurs le trouvèrent en cet état lorsqu'ils arrivèrent à Milan; et la joie de revoir leur père fut bientôt modérée par la douleur qu'ils eurent de le voir attaqué d'une hydropisie mortelle. Théodose voulut les recevoir dans l'église où il s'était fait porter pour participer aux sacrements qu'une délicatesse de conscience et un profond respect lui avaient fait différer de recevoir jusqu'alors. Là il les embrassa avec tendresse, et, après avoir remercié Dieu de la consolation qu'il lui donnait de recevoir ces deux princes, il les prit par la main et les présenta à saint Ambroise, le conjurant de-

vant les autels de prendre le soin de leur conscience, d'entretenir dans leurs esprits ces principes de religion et d'équité qu'on avait tâché de leur inspirer, et de leur servir de père après sa mort.

Au sortir de l'église, il fut obligé de se mettre au lit, et, la fièvre étant augmentée, il ne pensa plus qu'à donner ordre pour la dernière fois aux affaires de l'Église, de l'empire et de sa maison. Il fit assembler dans sa chambre les députés du sénat et les seigneurs de sa cour qui étaient encore païens, et leur remontra « qu'il « ne lui restait en mourant que le seul regret de les voir « encore idolâtres ; qu'il s'étonnait que des hommes si « sages et si éclairés ne reconnussent pas l'erreur où « ils étaient, ou qu'ils aimassent mieux suivre la cou- « tume que la vérité ; que la défaite d'Eugène était une « preuve convaincante de la vanité de leurs oracles et « de l'impuissance de leurs dieux ; qu'ils devaient se « laisser toucher par la force de la vérité, par l'exemple « des premiers magistrats de l'empire, et même par « les derniers sentiments de leur empereur mourant, « qui interrompait pour quelques moments la pensée « de son salut, pour les avertir du leur ; qu'à la vérité « sa grande passion, pendant son règne, avait été d'a- « bolir toutes les fausses religions, et de faire de tous « ses sujets de fidèles serviteurs de Jésus-Christ ; que « Dieu ne l'avait pas jugé digne de cette grâce, mais « qu'il espérait que ses enfants seraient plus heureux que « lui, et qu'ils achèveraient ce qu'il avait commencé. »

Après avoir congédié les sénateurs, il fit son testament, dans lequel il ordonna qu'on déchargeât le peuple des augmentations de tribut que la nécessité des affaires passées avait fait imposer, voulant que ses sujets jouissent du fruit de la victoire à laquelle ils avaient contribué par leurs vœux ou par leurs travaux, et recommandant à ses successeurs de soulager les provinces, sans grossir leur épargne de la substance des pauvres,

et sans la dissiper en dépenses vaines et superflues. Cet ordre, après sa mort, fut ponctuellement exécuté.

Il partagea l'empire à ces deux princes, donnant l'Orient à Arcadius, et l'Occident à Honorius. Il leur recommanda sur toutes choses la piété envers Dieu, et le zèle pour la religion. Il les fit ressouvenir de ce qu'il leur avait dit plusieurs fois : « qu'ils devaient se dis-« tinguer de leurs sujets, plus par la sagesse et par la « vertu, que par l'autorité ; que c'était un grand aveu-« glement de prétendre donner des lois à tout le monde, « si l'on ne savait s'en donner à soi-même ; qu'on ne « méritait pas de commander aux hommes, si l'on n'a-« vait appris à obéir à Dieu ; qu'ils devaient fonder la « félicité de leurs règnes, non pas sur la prudence de « leurs conseils, ni sur la force de leurs armes, mais « sur la fidélité qu'ils garderaient à Dieu, et sur le soin « qu'ils prendraient de son Église ; que c'était la source « des victoires, du repos, et de tout le bonheur des sou-« verains. » Puis se tournant vers saint Ambroise, qui était présent : « Ce sont là, lui dit-il, des vérités que « vous m'avez apprises, et que j'ai moi-même éprou-« vées ; c'est à vous à les faire passer dans ma famille, « et à instruire, comme vous avez accoutumé, ces jeunes « empereurs que je vous laisse. » Le saint archevêque lui répondit qu'il aurait soin de leur salut, et qu'il espérait que Dieu donnerait aux enfants ce cœur docile et cet esprit droit qu'il avait donné au père.

Après cela, Théodose déclara Stilicon tuteur de son fils Honorius, et lieutenant général des armées des deux empires, et lui recommanda même ses deux enfants. Il crut devoir témoigner cette confiance à un homme qui l'avait servi très-fidèlement dans les plus importantes affaires de son règne, et qui avait eu l'honneur d'épouser la princesse Sérène, sa nièce. Stilicon était grand homme de guerre et grand politique, sage dans le conseil, hardi dans l'exécution, adroit à mé-

nager les esprits, propre à découvrir les moments heureux et à s'en servir, soit dans les traités, soit dans les combats ; habile à démêler les intérêts des grands de l'empire et à pénétrer les desseins des nations étrangères, aimé des troupes, capable de soutenir le poids des affaires, de former un jeune empereur dans les exercices de la paix et de la guerre, et de détourner les troubles par sa prudence, ou de les arrêter par son courage et par sa valeur.

Ces grandes qualités le rendirent digne du choix que Théodose avait fait de lui, jusqu'à ce que, engagé par les jalousies de Ruffin et par sa propre ambition, enflé de son crédit et du succès de plusieurs batailles gagnées, réduisant toutes les affaires publiques à ses desseins et à ses intérêts particuliers, rallumant lui-même les guerres qu'il avait étouffées, et rappelant les ennemis qu'il avait chassés afin de s'en servir dans l'occasion, il s'ennuya de n'être que le tuteur, le beau-père, le favori, et le maître même de l'empereur, et entreprit de mettre l'empire dans sa maison.

Depuis que l'empereur était à Milan, cette ville se disposait à lui dresser un magnifique triomphe, et à célébrer par toute sorte de réjouissances une victoire qui l'avait rendu maître absolu des deux empires. Sa maladie avait retardé les jeux publics, qui faisaient la principale partie de cette fête. Mais enfin, après avoir mis ordre à ses affaires, il se sentit beaucoup soulagé ; et soit qu'il ne voulût pas que la ville eût fait en vain une dépense considérable, soit qu'il eût dessein de consoler le peuple en se montrant encore une fois en public, il fit avertir les magistrats qu'il se trouverait le lendemain au cirque, pour y recevoir l'honneur qu'ils lui voulaient faire. Il s'y fit porter le matin, et assista quelque temps à une course de chevaux : après quoi il se retira, plus rempli des pressentiments de sa mort que des images de son triomphe.

A peine fut-il arrivé au palais, qu'il se trouva plus mal qu'auparavant. Il commanda à son fils Honorius d'aller tenir sa place au cirque. Pour lui, il passa le reste du jour à s'entretenir avec saint Ambroise de la vanité des grandeurs humaines, ou à donner à son fils Arcadius les avis qu'il crut les plus importants pour sa conduite et pour celle de son empire. Cette même nuit son mal s'étant notablement augmenté, il sentit que ses forces diminuaient; et quelques heures après, il rendit doucement l'esprit, le dix-septième de janvier de l'année trois cent quatre-vingt-quinze, l'an seizième de son empire, et le cinquantième de son âge.

Cette mort fut pleurée de tous les peuples de l'empire et des nations même les plus barbares. Arcadius retourna promptement à Constantinople pour prévenir les désordres qui pouvaient arriver dans ces changements. Ruffin, alors préfet du prétoire, l'y accompagna, piqué de dépit et de jalousie contre Stilicon qu'on venait d'élever au-dessus de lui, et roulant déjà dans son esprit le dessein d'abuser de la faiblesse de son maître, de perdre tout ce qui ferait obstacle à sa puissance, de brouiller les empires et les empereurs par ses intelligences secrètes avec les Huns, les Goths et les Alains, et de se rendre souverain, ou pour le moins indépendant de ses maîtres et de ses ennemis.

Honorius demeura auprès du corps de son père, pour lui rendre les derniers devoirs de la piété chrétienne. Il assista aux magnifiques funérailles qu'on lui fit à Milan, quarante jours après sa mort. Saint Ambroise y prononça l'oraison funèbre. Il protesta ensuite qu'il conserverait toujours dans son cœur toute la tendresse qu'il avait eue pour ce prince, qui dans ses guerres avait toujours espéré le secours du Ciel, et n'avait jamais présumé de ses propres forces; qui avait plus aimé ceux qui l'avaient repris que ceux qui l'avaient flatté; et qui, étant presque à l'agonie, était plus en peine de l'état où il laissait

l'Église, que de celui où serait sa maison après sa mort.

Enfin ce saint archevêque s'adresse au jeune empereur qui l'écoutait, et qui fondait en larmes. Il le loue de sa tendresse et de sa piété, et du regret sensible qu'il avait de ne pouvoir conduire lui-même le corps de son père jusqu'à Constantinople. Il le console, en lui représentant les honneurs qu'on rendra à la mémoire de ce prince dans toutes les villes de l'empire; et après lui avoir donné une vive idée de la gloire dont jouissait le grand Théodose, il l'encouragea a imiter ses vertus, et à profiter de ses exemples.

Le corps de cet empereur fut porté, cette même année, à Constantinople; et soit dans l'Italie qu'il venait de délivrer des tyrans, soit dans l'Orient qu'il avait gouverné avec beaucoup de sagesse et de bonté, on lui fit des honneurs qui ressemblaient plutôt à des triomphes qu'à des pompes funèbres. Arcadius, son fils aîné, le reçut le huitième de novembre, et le fit mettre, avec une magnificence digne d'un si grand empereur, dans le sépulcre de Constantin.

Les auteurs ecclésiastiques et les païens même demeurèrent d'accord que ce fut un prince très-accompli. Ceux qui avaient lu les histoires, ou vu les portraits des anciens empereurs, trouvaient qu'il ressemblait à Trajan, de qui il tirait son origine. Il avait, comme lui, la taille haute, la tête belle, l'air grand et noble, le tour et les traits du visage réguliers, et tout le corps bien proportionné.

Pour les qualités de l'âme, il posséda toutes les perfections de cet empereur, et n'eut aucun de ses défauts. Il était, comme lui, bienfaisant, juste, magnifique, humain, et toujours prêt à assister les malheureux. Il se communiquait à ses courtisans, et ne se distinguait d'eux que par la pourpre dont il était revêtu. Sa civilité pour les grands de sa cour, et son estime pour les gens de mérite et de vertu, lui acquirent l'amitié des uns et

des autres. Il aimait les esprits francs et sincères, et il admirait de plus tous ceux qui excellaient dans les lettres ou dans les beaux-arts, pourvu qu'il n'y remarquât ni de l'orgueil ni de la malignité. Tous ceux qui méritèrent d'avoir part à ces libéralités, en ressentirent les effets. Il faisait de grands présents, et les faisait avec grandeur. Il se plaisait à publier jusqu'aux moindres offices qu'il avait reçus des particuliers dans sa première fortune et n'épargnait rien pour leur témoigner sa reconnaissance. L'ambition ne lui fit pas entreprendre de conquérir les provinces de ses voisins, mais il sut châtier ceux qui usurpaient les siennes, ou celles de ses collègues. Aussi ne se fit-il point d'ennemis durant son règne, mais il vainquit ceux qui le devinrent. Il avait assez de connaissance des belles-lettres et s'en servait sans affectation. La lecture des histoires ne lui fut pas inutile, et il s'appliqua à former ses mœurs sur les vertus des grands princes qui l'avaient précédé. Il détestait souvent en public l'orgueil, la cruauté, l'ambition et la tyrannie de Marius, de Sylla, et de leurs semblables, afin de s'imposer une heureuse nécessité de suivre une conduite opposée à celle qu'il blâmait; surtout il était ennemi déclaré des traîtres et des ingrats.

On peut lui reprocher qu'il se laissait emporter quelquefois à la colère; mais il fallait qu'il en eût de grands sujets, encore était-il bientôt apaisé. Son abord était agréable et facile, et, ce qui est rare parmi les grands, ses prospérités et ses victoires, au lieu de l'enfler et de le corrompre, ne firent que le rendre plus doux et plus obligeant. Il eut soin qu'on fournît des vivres en abondance aux provinces que la guerre avait ruinées, et il restitua de son argent des sommes considérables, que les tyrans avaient enlevées à des particuliers. Dans la guerre il marchait toujours à la tête de ses armées, s'exposant au péril, et partageant toutes les fatigues avec les moindres soldats.

Il était chaste, et par des lois sévères il abolit les coutumes qui étaient contraires à la bienséance et à la pudeur. Quoiqu'il fût d'une complexion assez délicate, il entretenait sa santé par un exercice modéré et par la diète. C'était pourtant un de ses plaisirs que de donner à manger à ses amis, et de cultiver l'amitié par toute sorte d honnêtes réjouissances. Dans ces festins particuliers, où il voulait plus de propreté et de politesse que de luxe et de profusion, il jouissait des douceurs de la société, et se communiquait avec une familiarité raisonnable, qui donnait de la confiance, et qui ne diminuait pas le respect qu'on avait pour lui. Ses principaux divertissements étaient la conversation et la promenade, lorsqu'il voulait se délasser des soins qu'il prenait des affaires.

Jamais prince ne vécut si bien dans son intérieur. Il honora son oncle comme son père. Après la mort de son frère, il eut autant de soins de ses enfants que des siens propres. Il avança dans les charges ceux qui s'attachaient à son service, et servit de père à tous ses parents. Ainsi, après avoir réglé pendant le jour les affaires de l'empire et donné des lois à tout le monde, il se renfermait avec joie dans sa famille, où, par ses soins, ses tendresses et ses bontés, il montrait aux siens qu'il était aussi bon ami, aussi bon parent, aussi bon maître, aussi bon mari et aussi bon père, que sage et puissant empereur.

C'est là le portrait que nous ont laissé du grand Théodose des auteurs païens qui ont vécu de son temps, quoique prévenus contre lui pour l'intérêt de leur religion. Le philosophe Thémistius, et Symmaque même, ce grand défenseur du paganisme, avouent de bonne foi que les vertus de ce prince sont au-dessus de toutes les louanges qu'on lui a données. Il n'y a que l'historien Zozime, qui, par des faussetés étudiées, cherche à décrier les empereurs chrétiens qui ont ruiné le culte

des idoles. Il déguise la vérité selon son caprice et sa passion, et s'efforce de faire des vices de toutes les vertus de cet empereur. Il nomme ses libéralités des profusions, sa modération fainéantise, ses festins d'amitié des dissolutions, et cette vie agréable et douce qu'il menait durant la paix, une vie molle et voluptueuse. Il est pourtant contraint par la force de la vérité d'avouer que durant la guerre il se faisait en lui un renversement de mœurs extraordinaire; qu'il oubliait tout d'un coup ses amusements et ses plaisirs, pour prendre les soins et les vertus nécessaires à la sûreté de l'empire, et que d'un prince faible et voluptueux, il s'en formait un prince vaillant et laborieux, par une espèce de prodige.

Ce n'est pas que Théodose n'ait eu des défauts. Ses emportements de colère, sa facilité à croire ceux en qui il avait quelque confiance, et sa prévention en faveur de ceux qu'il avait choisis pour ses principaux amis, sont des taches qui terniraient un peu la vie de cet empereur, si elles n'étaient confondues dans une infinité d'actions éclatantes ou effacées par une pénitence très-sincère.

Les saints Pères, qui l'ont mieux connu, ne peuvent se lasser de louer sa piété. Saint Ambroise et saint Augustin en ont laissé des éloges en plusieurs endroits de leurs écrits; et saint Paulin, s'étant retiré à Nole, fit en l'honneur de ce prince une éloquente et docte apologie, que saint Jerôme appelle un excellent panégyrique, dont on ne saurait assez regretter la perte.

FIN

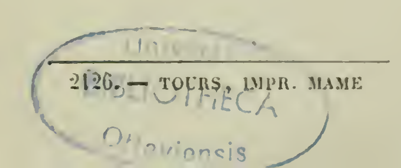
TABLE

LIVRE I

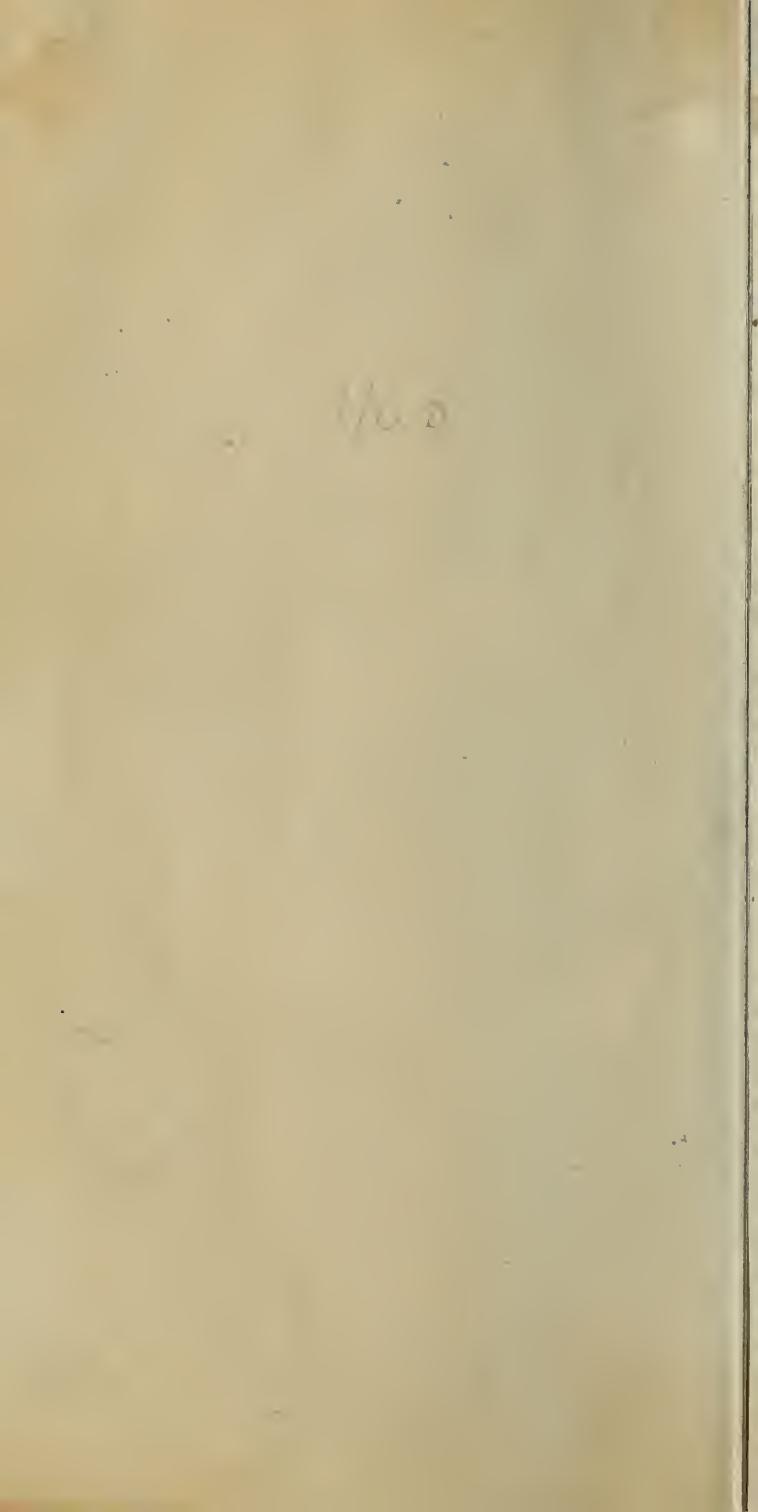
LIVRE II

LIVRE III

LIVRE IV



2126. — TOURS, IMPR. MAME



La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Lib
University of
Date d

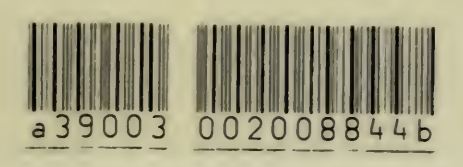
MAR 3 1971

08 DEC. 1991
25 NOV. 1991

MAR 20 2007

MAR 19 2007

CE



CE DG 0330
.F54 1872
COO FLECHIER, ES HISTOIRE DE
ACC# 1076415

